



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MEMORIAL BOOK FUND



Libraries

CHEFS-D'ŒUVRE
DES
MÉLODRAMES.

20.

CHEFS-D'ŒUVRE
DU RÉPERTOIRE
DES
MÉLODRAMES

JOUÉS A DIFFÉRENS THÉÂTRES.

TOME XX.



A PARIS,
CHEZ M^{ME} VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N^o 16.
1824.

REPORT
ON THE
PROGRESS OF
THE
AMERICAN
NATIONALITY
IN THE
UNITED STATES

XXI



AMERICAN
NATIONALITY
IN THE
UNITED STATES
1890

VALENTINE,

OU

LA SÉDUCTION,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. GUILBERT-PIXÉRECOURT;

**Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de la Gaîté, le 13 décembre 1821.**

PERSONNAGES.

LE COMTE DE NORALBERG, ministre et favori du Prince.

ÉDOUARD, son fils, sous le nom d'Adrien.

LA COMTESSE HONORA, sa bru.

LE BARON ERNEST, chambellan du Prince, et ami d'Édouard.

ALBERT, vieil invalide, aveugle.

VALENTINE, sa fille.

M^{me} GERMAIN, femme de confiance du Baron.

LÉONARD, jardinier.

GUILLAUME, valet de chambre d'Édouard.

UN DOMESTIQUE.

SEIGNEURS ET DAMES.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

La scène est en Allemagne, dans la résidence du Prince.

VALENTINE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin; à droite, une petite maison très-élégante, où l'on arrive par un joli portique à jour. À gauche, un mur élevé, qui s'étend et se perd au fond dans une direction oblique. Partout des arbustes, des fleurs. Une statue de l'Amour s'élève dans un bosquet de chèvrefeuille, à gauche, au deuxième plan. Plus loin, du même côté, une petite porte.

SCÈNE I*.

LÉONARD, VALENTINE.

(Un cri perçant et douloureux part de l'intérieur de la maison. Valentine sort précipitamment, et s'élance vers la porte du jardin qu'elle trouve fermée. Dans son trouble, elle se dirige vers le bosquet de chèvrefeuille; mais en apercevant la statue de l'Amour, elle détourne la tête, fuit vers la droite et va tomber sur un banc.

VALENTINE.

GRAND Dieu! je ne suis point mariée!

* Toutes les indications que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

Les acteurs sont placés au théâtre comme les personnages en tête de chaque scène.

VALENTINE.

LÉONARD, avec timidité.

Pardon, excuse, Madame...

VALENTINE, avec égarement.

Madame, dis-tu?... il ne m'appartient pas, ce titre respectable; je suis la pauvre, l'infortunée Valentine, la victime d'un monstre.

LÉONARD, à part.

D'quoi, diantre, aussi, m'suis-je t'i' avisé, d'aller l'i conter ça? maudit bavard!

VALENTINE, de même.

Valentine, hier encore vertueuse, aujourd'hui déshonorée par l'infâme Adrien!

LÉONARD.

Adrien, dit's-vous?

VALENTINE.

Oui; n'est-ce pas le nom de celui qui m'a conduite ici?

LÉONARD, embarrassé.

Mais... (*A part.*) Je n'savons qu'l'i répondre.

VALENTINE.

Tu m'en as trop dit pour me rien cacher; je veux tout savoir. Je veux connaître les profondeurs de l'abîme où m'a plongée ma désobéissance. Au nom du Ciel, parle: où suis-je? A qui appartient cette maison?

LÉONARD.

A not' maître.

ACTE I, SCÈNE I.

5

VALENTINE.

Et ce maître, quel est-il ? serait-ce ?

LÉONARD.

C' biau jeune homme qui vous a quittée
drès le matin ?

VALENTINE.

Et dont j'attends en vain le retour depuis
huit mortelles heures.

LÉONARD.

Non, c' n'est pas à c'ti-là qu'all' appar-
tient.

VALENTINE.

Et à qui donc ?

LÉONARD.

Dam' ! j'croyons qu' c'est à un seigneur de
la cour... comme qui dirait un chambellan.

VALENTINE.

Un chambellan !

LÉONARD.

Oui. I's disont comm' ça, qu'c'est un' p' tit'
maison. Faut croire qu'il en a un autr' plus
grande ; car c'est vrai qu'i' n'demeure pas ici.
I' n' vient que d' temps en temps pour s' di-
vartir ; et pis, d'ailleurs, t'nez, pour vous
parler ben au juste, j' n'en savons rien, parce
que, voyez-vous, c'est madame Germain, la
concierge de c'te maison, qui m'a t'engagé...
et d' fait, ça i' faut qu' je l' dise ; je n' m'en

r'pentons pas. A ça près de c' qu'all' a fait hier, c'est un' bonne femme qu' madame Germain; j' n'avons pas encore en un mot plus haut qu' l'autre, du depuis que j' sommes ensemble.

VALENTINE, qui a donné de fréquentes marques d'impatience.

Où donc est-elle ?

LÉONARD.

All' est sortie à c' matin, presque en même temps que l' biau. jeune homme que vous nommez Adrien. Mais vous l'avez vue hier soir; c'est elle qui r'présentait la mère du marié.

VALENTINE, stupéfaite.

Quoi ! ce n'était pas la mère d'Adrien ?

LÉONARD.

Eh ! mon Dieu, non. Pas plus que l' chapelain qui a fait semblant d' vous marier n'était un véritable chapelain; c'était tout bonnement not' maître.

VALENTINE.

Quel tissu d'horreurs !

LÉONARD.

C' n'est pas l'embarras, tout ça m'a paru ben vilain; et si j'avions osé, j' vous aurions dit drès hier soir c' que j'en pensions; mais j' m'ai dit à part moi qu' sans doute vous étiez dans l' secret, et que vous aviez queu-

ACTE I, SCÈNE I.

7

qu'raison pour agir de la sorte. Si vous n'avez pas si fort impatentée de n'point voir revenir monsieur Adrien, et sans un mot qui vous est échappé tout à l'heure, et qui m'a fait voir qu'on vous avait trompée, je n'aurais rien conté; et j'aurais ben mieux fait; car j'aurais craignons qu'ça n'amène queuqu'grabuge.

VALENTINE.

Qu'il est affreux d'être réduite à mépriser celui qui possède nos plus tendres affections! Malheureuse Valentine! quel exemple pour tes semblables! (*Pleurant.*) Mon ami, je t'en conjure, ouvre-moi la porte; laisse-moi fuir cette maison où je ne rentrerai jamais.

LÉONARD.

Mon Dieu, mam'selle Valentine, j'sommes ben fâché de n'pas pouvoir vous satisfaire; mais c'est d'toute impossibilité, parce que, primo d'abord et d'un, j'n'ons pas la clef; ensuite madame Germain dit comm'ça, qu'not' maître nous tuerait si j'vous laissons échapper; et vous n'voudriez pas qu'un bon cœur m'coûte la vie... Mais à ça près de c'que vous d'mandez, d'mandez-moi aut'chose, je le ferai; oh! ça, j'vous l'jure, mam'selle Valentine. Je n'sommes qu'un paysan, voyez-vous, mais un bon enfant; j'ons un'ame: j'savons compatir aux chagrins d'autrui. (*Il tire son mouchoir.*) J'con-

çois qu' vous êtes à plaindre, et jarni ! rien qu'à vous voir, j' sommes prêts à parier qu' vous n' l'avez pas mérité ; mais prenez courage, ne m' vendez pas... J' ferai tant et si ben que j' trouverai l' moyen d' vous sarvir. Dépêchons-nous tant seulement, car j' tremble qu' madame Germain ou not' maître ne revienne, et ça serait fini alors ; je n' pourrions plus vous parler.

VALENTINE.

Je ne veux les voir ni l'un ni l'autre. Va me chercher le simple vêtement que j'avais hier ; tu le trouveras...

LÉONARD.

J' sais.

VALENTINE.

J'ai remarqué là-bas une petite chaumière où je pourrai quitter celui-ci, que jamais je n'aurais dû porter. Va.

LÉONARD.

Oui, Mam'selle, j'y vas. N' vous désolez pas comm' ça, j' vous en prie ; ça n' remédie à rien, voyez-vous, ça ôte du courage, et m'est avis qu' vous en avez besoin. Pauvre demoiselle ! j' vous plains, vrai. Et t'nez, vous d'vez ben l' voir que je n' sommes pas un menteur.

(il pleure, s'essuie les yeux et sort.)

SCÈNE II.

VALENTINE.

Non, je ne suis pas à plaindre. J'ai mérité mon sort en méprisant les sages conseils de mon père. Ses prédictions n'ont obtenu de ma part qu'un sourire dédaigneux, et le Ciel, vengeur de son autorité méconnue, permet aujourd'hui qu'elles s'accomplissent. Insensée! Je fus pendant vingt ans innocente et heureuse. Unique objet de la tendresse de ce digne vieillard, j'étais tout pour lui; j'étais son seul but, son unique espoir dans l'avenir; il n'avait d'autre pensée d'autre désir que mon bonheur; c'était un ami vrai, un guide éclairé, un protecteur sûr et désintéressé. Ingrate! et pour tant de bienfaits, j'ai empoisonné sa vie; car comment lui cacher que j'ai eu la faiblesse de consentir à un mariage secret, dans l'espérance d'obtenir plus tard son aveu, et que ce prétendu mariage était un piège?... Égarée, séduite, ma honte est mon ouvrage, et je dois la supporter! mais mon père, qu'a-t-il fait pour que je verse le désespoir et l'opprobre sur ses derniers jours, que j'étais destinée à embellir? Hélas! il y succombera, et c'est moi qui l'aurai mis au tombeau! Je le sens, à moins que l'on ne soit parvenue au dernier degré de la

corruption, on peut bien se résigner au mal que l'on souffre, mais non pas à celui que l'on cause à un autre... et à qui ? au meilleur des pères.

SCÈNE III.

VALENTINE, LÉONARD.

LÉONARD, de loin.

MAM'SELLE Valentine ! mam'selle Valentine !

VALENTINE.

Qu'est-ce ?

LÉONARD entre.

Vite, vite ! prenez c'te robe, et sauvez-vous dans la p'tit' chaumière. D' la fenêtre du premier étage, j' viens d' voir not' maître, avec monsieu Adrien et madame Germain ; si vous n' voulez pas leux y parler, gn'y a pas d' temps à perdre.

VALENTINE prend les vêtements.

Merci, mon ami, donne.

(Elle s'éloigne.)

LÉONARD, courant après elle et la ramenant.

Que j' vous dise pourtant, Mam'selle ; vous allez rester là-dedans une heure, deux heures, je le veux ben ; mais à la fin, faudra qu' vous en sortiez ; et par où c' que vous ierez ?

VALENTINE.

Je n'en sais rien.

LÉONARD.

Quoi qu' c'est que vous ferez ?

VALENTINE.

D'ici là je recevrai peut-être quelque inspiration heureuse. Dis-moi, Léonard, tu es sincère, n'est-ce pas, dans les offres de service que tu m'as faites ?

LÉONARD, lui prenant la main avec une effusion naïve.

Oh ! Mam'selle .. mettez-moi à l'épreuve.

VALENTINE.

Tu connais la rue Saint-Ambroise, une petite rue écartée, à l'extrémité de la ville, pas très-loin d'ici ? je le présume du moins par le peu de tems que j'ai mis à y arriver.

LÉONARD.

La rue Saint-Ambroise, un' p'tite rue ? oui, j' comprends, Mam'selle ; mais je n' la connais pas du tout, parc' que, voyez-vous, du d'puis que j' sommes ici, on n' ma pas laissé sortir deux fois ; par ainsi, je n' connaissons ni la ville ni les habitans. J'entends du bruit... on approche. Sauvez-vous ; j' ferons en sorte d'aller vous dire un p'tit mot tout à l'heure.

VALENTINE.

Tu prononceras mon nom ; je n'ouvrirai qu'à toi.

C'est dit.

(Elle s'éloigne vivement vers la droite; Léonard prend un râteau et travaille.)

SCÈNE IV.

LÉONARD.

Me voilà engagé dans un' fière aventure.... ça n' laisse pas qu' d'être embarrassant pour un pauvre diable qui sort d' son village. J' voudrais d' tout mon cœur obliger c'te jeune fille. Stapendant, je n' voudrions être ni chassé ni battu... ça m' semble difficile à arranger; mais c'est égal, arrive qui pourra, j'ons promis, et j' n'ons qu'une parole. La bonne action d'abord; Dieu f'ra le reste.

SCÈNE V.

ERNEST, M^{me} GERMAIN, ÉDOUARD,
LÉONARD.

M^{me} GERMAIN ouvre doucement la porte du jardin, promène ses regards autour d'elle, puis parle en dehors.

ENTREZ, M. le Comte.

ÉDOUARD.

Eh bien! Léonard, que s'est-il passé pendant mon absence?

LÉONARD.

Rien d'ben gai, j' vous assure. (*A part.*)
Tâchons d'arranger la vérité.

ÉDOUARD.

Et quoi donc ?

LÉONARD.

I' gn'y avait pas un quart d'heure qu' madam' Germain était sortie ; moi, j'étions là à mon ouvrage, quand j'ons cru entendre comme des sanglots dans la chambre du haut.

ÉDOUARD, vivement.

Des sanglots !

LÉONARD.

Oui ; j' sommes accourus ben vite ; mais la porte était fermée en dedans. J'ous frappé, on u' m'a pas répondu ; pour lors a ben été forcé de r'descendre sans rien savoir. Tout en travaillant nianinois, j' prêtions l'oreille, et i' m'a semblé que l' chagrin d' la jeune dame s' calmait un brin.

ÉDOUARD, à part.

Chère Valentine ! si elle savait...

LÉONARD.

Mais v'là qu' tout à l'heure all' est sortie avec un paquet sous le bras, et m'a ordonné d' l'i ouvrir la porte ; j'ons refusé, c'est clair.

ÉDOUARD, avec un intérêt toujours croissant.

Et...

LÉONARD.

Pour lors...

ÉDOUARD.

Eh bien ?

LÉONARD.

V'là tout.

ÉDOUARD.

Mais d'où peut naître son chagrin ?

LÉONARD.

Ah ! dam' ! c'est sans doute parce que Monsieur n'a pas revenu aussitôt qu'il l'avait promis.

ÉDOUARD, bas à Ernest.

Soupçonnerait-elle ?

ERNEST, de même.

Cela n'est pas vraisemblable.

ÉDOUARD, à Léonard.

Lui aurais-tu dit ?...

LÉONARD.

Quoiqu' c'est qu' j'aurions pu l'i dire, Monsieur ? je n' savons rien.

ÉDOUARD.

Il suffit, mon ami ; laisse-nous. (*Léonard s'éloigne.*) Madame Germain, allez trouver Valentine ; faites tous vos efforts pour la décider à rentrer à la maison.

M^{me} GERMAIN.

Si elle refuse ?

ÉDOUARD.

Nous viendrez m'en instruire.

(Madame Germain sort par le fond à droite.)

SCÈNE VI.

ERNEST, ÉDOUARD.

ERNEST.

En vérité, mon cher Comte, je ne te reconnais plus. Comme tu voilà inquiet et troublé ! Allons, brave Édouard, rappelle ton courage. De vieux soldats de Cythère ne doivent pas se laisser intimider par les cris d'une innocente, qui le plus souvent ne demande pas mieux que de cesser de l'être. Quand tu aurais encouru la disgrâce du souverain, tu ne serais pas plus triste, plus décontenancé. De quoi s'agit-il, au fait ? d'une jolie grisette.

ÉDOUARD.

M. le Chambellan, parlez mieux de Valentine. Une femme qui a résisté pendant deux ans à son cœur, au pouvoir de l'amour, et à tous les genres de séduction, a droit à vos égards et à vos respects.

ERNEST.

Je dirai même à mon admiration. C'est à

coup sûr une espèce de phénomène qu'on rencontrerait difficilement dans le grand monde.

ÉDOUARD.

Je ne connais pas une femme que je lui eusse préférée si j'avais été libre; mais je n'en suis que plus coupable. J'ai cent fois admiré sa conduite et ses vertus. Comment ai-je pu m'abaisser jusqu'à cet infâme artifice ? Moi, supposer des témoins ! un ministre des autels ! (*Accablé par la honte, il se cache le visage.*) Avec quelle candeur, quel touchant abandon elle s'est remise entre mes mains ! cette noble confiance eût désarmé un meurtrier ; et moi, mille fois plus cruel !... Sans vos conseils, Ernest, j'en aurais été incapable.

ERNEST.

Laissons là cette morale hors de saison. Valentine te plaisait ; tu n'as pu l'obtenir qu'en supposant un mariage...

ÉDOUARD, indigné.

C'est horrible !

ERNEST.

Sans doute un autre moyen eût été préférable ; mais tu n'avais pas le choix.

ÉDOUARD.

Il fallait la respecter. J'ai outragé l'honneur, la religion, les mœurs.

ERNEST.

C'est avec peine, mon cher Édouard, que

je te vois attacher une si grande importance à de vieilles idées, bonnes pour le peuple, mais que le siècle repousse, et qui ne sont plus admises parmi les hommes éclairés. L'honneur ne consiste pas...

ÉDOUARD.

Dans tous les temps, chez tous les peuples et dans toutes les classes de la société, l'honneur consiste à ne faire que des actions honnêtes, louables, à ne se permettre jamais rien de contraire à la probité; cet honneur-là, Monsieur, il n'est permis à personne d'y manquer.

ERNEST.

Tu conviendras au moins que les mœurs ne souffrent pas le moins du monde de notre espièglerie. C'est le scandale seul qui les offense, et jusqu'ici tout est demeuré secret.

ÉDOUARD.

Cessons un entretien qui me blesse et me fait sentir plus vivement ma faute. Nous ne nous entendons pas. Ce que vous nommez espièglerie est, selon ma conscience, une action infâme, que les lois puniraient sévèrement si elle était connue. Fils du premier ministre, d'un sage que la contrée révère, et qui justifie à tous égards la confiance illimitée du prince, je devais de bons exemples; qu'ai-je fait, au contraire? Épris d'un amour insensé pour une fille charmante née dans une classe

obscur , j'ose m'introduire chez elle sous un nom supposé ; j'emploie pour lui plaire tout ce que peuvent inventer le mensonge et l'art de la séduction. Simple et pure , croyant n'aimer que son égal , Valentine se livre innocemment à la tendresse que je lui inspire ; et lorsqu'au bout de deux ans mes ardens désirs échouent devant son austère vertu , ma passion irritée par ces obstacles ne voit rien de mieux pour les surmonter qu'un crimé aux yeux du Ciel et des hommes. Je m'expose à la colère du prince , à la malédiction d'un père , au ressentiment de mon épouse , à la haine de Valentine et à la vengeance des lois !

ERNEST.

Faiblesse toute pure , regrets inutiles , et qui plus est , dangereux. Le mal est fait. En admettant , comme tu le veux , que la faute soit grande , elle est sans remède ; il faut donc tâcher d'en rendre les suites le moins graves qu'il sera possible. L'essentiel est d'apaiser Valentine , et l'amour finit toujours par excuser les torts dont il est la cause. Elle pardonnera ; c'est dans l'ordre. Tant qu'elle saura te plaire , tu seras son appui , son protecteur ; c'est un devoir auquel tu ne manqueras jamais , ton excellent cœur me l'assure. Tes bienfaits prolongés la mettront à même de soulager la vieillesse de son père. Tout bien considéré , je ne vois dans le résultat de cette fantaisie rien que d'avantageux pour celle qui en est l'objet. Je le ré-

pète, je ne crains ici que l'exagération de ta douleur ; c'est un spectacle qu'il faut absolument dérober à Valentine. Mais que nous veut madame Germain ? elle paraît agitée.

SCÈNE VII.

ERNEST, ÉDOUARD, M^{me} GERMAIN.

ÉDOUARD.

En bien ! avez-vous réussi ?

M^{me} GERMAIN.

Impossible. Elle a refusé d'ouvrir, et n'a répondu à mes instances que par des plaintes et des sanglots. Elle accuse Adrien, qu'elle avait cru jusqu'à présent honnête et délicat.

ÉDOUARD.

Elle a dû le croire ; que n'ai-je pas fait pour l'abuser ?

M^{me} GERMAIN.

Elle appelle en pleurant son père.

ÉDOUARD.

Infortunée ! je cours...

ERNEST, l'arrêtant.

Où vas-tu ?

M^{me} GERMAIN.

Si vous permettez que je vous le dise, M. le Comte, votre présence ne peut qu'ajouter encore à l'exaltation de son esprit.

ERNEST.

Cela n'est pas douteux. Écoute-moi, cher Édouard : ton service t'appelle à la cour ; laisse-nous seuls ici , madame Germain et moi. Nous saurons apaiser cet orage. Avec les femmes, il ne s'agit que de temporiser. Il faudra que la belle affligée se montre enfin. Après la première explosion , que nous soutiendrons sans mot dire , nous lui parlerons raison ; nous lui ferons comprendre que son intérêt même défend l'éclat.

ÉDOUARD.

Mais que pensera - t - elle de mon éloignement ? Ne sera - t - il pas un nouveau motif pour m'accuser ?

ERNEST.

Au contraire , nous le ferons valoir en ta faveur. Nous lui dirons que, repentant, déchiré par les remords, tu n'oses paraître devant elle. Dès lors sa sollicitude changera d'objet ; pénétrée de tes regrets , touchée de ton désespoir , elle en craindra les suites , et l'amour imposera silence à sa douleur pour ne pas augmenter la tienne. Dès que nous l'aurons mise dans ces dispositions rassurantes , nous te ferons prévenir ; tu viendras te jeter à ses pieds, et solliciter un pardon qui ne te sera pas long-tems refusé. Va , tu peux en croire mon expérience et mon amitié.

ÉDOUARD.

Au moins n'employez auprès d'elle que la persuasion et la douceur.

ERNEST.

Sois tranquille.

M^{me} GERMAIN.

Quel autre moyen ?

ÉDOUARD.

Vous ne tarderez pas à me donner de ses nouvelles ?

ERNEST.

Le moins possible.

ÉDOUARD.

Songez que je ne puis supporter long-tems cette affreuse anxiété. Une invincible passion m'a égaré ; mais , revenu à moi , je connais l'énormité de ma faute ; j'en gémis , elle pèse sur mon cœur. Ah ! je le sens , il m'est impossible de vivre sans le pardon de Valentine et sans son amour.

ERNEST.

Va , je te réponds de tous deux.

(Édouard sort par la porte du jardin.)

SCÈNE VIII.

ERNEST, M^{me} GERMAIN.

ERNEST, ôtant la clef de la porte.

QUAND on doit être assiégé, il est bon de s'assurer des issues.

M^{me} GERMAIN.

Dieu merci, je respire. L'éloignement de M. le Comte était indispensable. Je tremblais qu'il ne vît Valentine; s'il avait été témoin de sa douleur, j'aurais craint qu'il ne se portât à quelque fâcheuse extrémité.

ERNEST.

Mais d'où vient ce désespoir subit? Léonard aurait-il parlé?

M^{me} GERMAIN.

Du tout, M. le Baron; c'est un garçon honnête, sans malice; il craindrait de perdre sa place en désobéissant à vos ordres. C'est, je le suppose, la trop longue absence de M. le Comte qui a donné lieu à tout ce bruit. Valentine, inquiète, piquée peut-être de ce retard, aura laissé une libre carrière à son imagination.

ERNEST.

Il faudra bien cependant que nous met-

tions un terme au scandale qu'elle veut occasionner.

M^{me} GERMAIN.

Ce ne sera pas si facile que vous le pensez.

ERNEST.

Après tout, qu'avons-nous à redouter ? ses cris, on ne les entendra pas.

M^{me} GERMAIN.

Je crains, en vérité, qu'elle n'attende à ses jours.

ERNEST.

Bah ! bah ! nous lui en ôterons les moyens.

M^{me} GERMAIN.

Comment ?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, LÉONARD.

(On voit Léonard venir de la droite, et se glisser doucement d'un bosquet à l'autre.)

ERNEST :

En l'enfermant dans l'intérieur de la maison... dans la salle basse, par exemple. Quand nous aurons fermé la porte et les volets, nous attendrons paisiblement la fin de la tempête.

M^{me} GERMAIN.

Fort bien, si elle veut y venir.

ERNEST.

Si elle refuse, nous saurons l'y contraindre. A tel prix que ce soit, nous devons empêcher que cette aventure ne s'ébruite. Le sensible Édouard, dans les élans de sa tendresse, braverait le courroux de son père et de son épouse; mais son ami, plus prévoyant et plus calme, doit l'en préserver malgré lui. Allons, madame Germain, du courage. Marchons à l'ennemi; il ne sera pas si redoutable que vous voulez bien le croire.

M^{me} GERMAIN.

Puissiez-vous dire vrai!

(Tous deux s'éloignent par la droite.)

SCÈNE X.

LÉONARD.

Faut conv'nir que c' monsieu Ernest est un ben mauvais sujet. Queue peste dans un' famille! qu'est-ce que j' dis donc dans un' famille? I' n'en faudrait pas trois pareils pour empoisonner toute un' ville. Et c'te madame Germain, qu'est-ce qu'aurait dit ça, quand all' vint à la fête d' not' village, il y a trois mois, à la Saint-Boniface, et qu'all' m'a dit comm' ça : Léonard, si tu veux venir demeurer avec moi à la résidence du Prince, j' te procurerai un' place où c' que tu n'auras rien

à faire qu'à ratisser un' fois par semaine les allées d'un p'tit jardin anglais... Un jardin anglais, que je l'i fis; quoiqu' c'est qu' ça?... C'est, qu'all' m' répondit, un' manière d' verger, planté en zigzag, où c' que l'herbe n'est bonne à rien, parce qu'on la coupe tous les quinze jours au ras d' terre, où c' qu'y a des belles fleurs d' l'aut' monde, qui n' sentent rien, des fruits qui n' valent rien, et citera et citera. Tout ça n'exige point d' culture, et tu gagneras vingt écus pasan. Tope!... que j' l'i fis, ça m' convient, et me v'là parti avec elle. All' m'a pris pour un nigaud; mais patience, ça n'ira pas comme i's l' croyont tous deux. C'te pauvre mam'selle Valentine m'a baillé l'adresse, et j' s'rons bientôt revenu avec du renfort. (*Il va à la porte.*) Est-il possible? ils ont r'tiré la clef... comment que j' vas-t-i' faire? O mon bon ange, envoyez-moi queuqu' bonne pensée... On parle haut... v'là l' grabuge; je m' sauve.

(*Il s'éloigne en se cachant d'arbre en arbre, de manière à n'être pas vu.*)

SCÈNE XI.

ERNEST, VALENTINE, M^{me} GERMAIN.

(Ernest et madame Germain entrent à reculons et en cherchant à arrêter Valentine.)

VALENTINE a repris le vêtement simple d'une femme du peuple ; mais sa dignité et sa noblesse contrastent avec ses habits.

Je sortirai , vous dis-je

(Elle se dirige vers la porte.)

ERNEST se place au-devant , et avec une douceur affectée.

Tout à l'heure.

VALENTINE.

A l'instant.

ERNEST.

Permettez...

VALENTINE.

Rien. Je veux fuir tout à la fois cette horrible demeure , et votre présence plus horrible encore.

ERNEST.

Daignez m'entendre.

VALENTINE.

Homme sans foi ! qu'as-tu à me dire ? Méditerais-tu quelque nouveau sacrilège ? Va , je

Écoutez-moi.

ERNEST.

A quoi bon ces transports ?

VALENTINE.

Hélas ! vous avez raison. Prisonnière en ces lieux, contre toute espèce de droit, abandonnée par celui qui m'a perdue, je n'ai rien à attendre que de la pitié de mes geôliers. (*Elle se jette à genoux entre madame Germain et Ernest.*) Eh bien ! je l'implore cette pitié ; je l'implore à genoux ! (*Elle fond en larmes.*) Ne me la refusez pas ! laissez-moi retourner chez mon père ; il est aveugle, sans secours ; il n'avait d'autre richesse que l'innocence de sa fille unique.... Rendez-moi la liberté... permettez que j'aie mourir de douleur et de honte aux pieds de ce respectable vieillard.

ERNEST,

Attendez le retour d'Adrien.

VALENTINE.

Si je consens à le revoir, ce ne doit pas être ici. Laissez-moi sortir.

M^{me} GERMAIN.

C'est impossible dans l'état où vous êtes.

VALENTINE.

Je vous en supplie.

ERNEST.

Calmez-vous d'abord.

M^{me} GERMAIN.

Acceptez quelque secours.

VALENTINE.

Je ne veux rien de vous.

M^{me} GERMAIN.

Venez.

(Elle veut la conduire dans la maison.)

VALENTINE.

Dans cette maison, jamais.

ERNEST.

Cédez de bonne grâce, Valentine.

VALENTINE.

Oh ! non, plutôt mourir ici. (*Elle se débat et s'écrie :*) Mon Dieu ! m'as-tu donc abandonnée ? O mon père ! où es-tu ? que n'entends-tu les gémissemens de ta malheureuse fille !

ERNEST.

Cette résistance m'irrite enfin. Obéissez.

(Pendant que madame Germain l'entraîne, Ernest lui couvre la bouche pour empêcher que l'on entende ses cris. Ils touchent le seuil de la petite maison. On frappe un coup à la porte du jardin. Tout le monde s'arrête et écoute. On ne répond pas. La figure de Valentine peint l'espérance. On frappe deux coups plus fort.)

30.

VALENTINE.

ALBERT, en dehors.

Ouvrez.

ERNEST et M^{me} GERMAIN.

Ciel !

VALENTINE, à part.

Bon Léonard !

ALBERT, en dehors.

C'est de la part du Prince.

ERNEST et M^{me} GERMAIN, dans le plus grand trouble.

Du Prince !

ALBERT, toujours en dehors.

Ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

(Ernest donne la clef à madame Germain, qui va ouvrir.)

ERNEST.

Pas moyen de résister.

SCÈNE XII.

VALENTINE, ALBERT, ERNEST,
M^{me} GERMAIN.

VALENTINE s'élançe vers Albert, et tombe à ses pieds.

PROTÉGEZ-MOI, mon père !

ERNEST et M^{me} GERMAIN.

Son père !

SCÈNE XIII.

VALENTINE, ALBERT, LÉONARD,
ERNEST, M^{me} GERMAIN.

LÉONARD paraît et s'élançe devant Ernest.
Ça vous plaît à dire.

ERNEST.

Que veut ce coquin ?

LÉONARD.

C' coquin, si coquin i' gn'y a, veut vous empêcher d' faire du mal à une pauvre fille, et i' vous empêchera.

ERNEST.

Insolent ! je vais punir...

(Il tire son épée.)

LÉONARD, lui arrache l'épée et la jette au loin.

Armes égales, s'il vous plaît.

ERNEST, furieux.

Misérable !

LÉONARD.

Filez doux, j' vous le conseille, ou sinon j'appelle du monde, et j' publions partout vot' méchante action. All' n' vous s'ra pas d'honneur, j' vous en avertis.

ERNEST, à part.

Il a raison. Si le Prince savait...

M^{me} GERMAIN.

Mais par où est-il sorti?

LÉONARD.

Par où ? par dessus les murs donc. Tiens ! rien ne vous arrête, vous autres, pour faire du mal, et vous croyez qu' pour m'y opposer je s'rions r'tenu par queuqu' pieds d' muraille ? Ah ! qu' nenni, qu' nenni.

M^{me} GERMAIN, du ton de la menace.

Ton maître te récompensera.

LÉONARD.

Mon maître ! j' n'en ons plus. Quand j'ons quitté not' village c' n' n'était pas pour être témoin d'horreurs pareilles. J' m'y en retourne, Dieu merci ! v'nez vous-en, brave homme.

ERNEST.

Je ne souffrirai pas !... 3

LÉONARD contient Ernest.

C'est malheureux, mais faut qu' ça soit comm' ça ; filez, vous autres. Je l' tiens, gu'y a pas d' risqu' qu'il bouge.

ALBERT.

Viens, mon enfant.

VALENTINE.

Bon Léonard, le Ciel te récompensera.

LÉONARD.

C'est déjà fait. (*A Ernest.*) Adieu.

(*Ernest fait un mouvement pour retenir les fugitifs ; mais Léonard revient à lui , et d'un bras vigoureux le pousse sur le badc où il le tient renversé et immobile. Valentine et son père sortent ; madame Germain est consternée. La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle, dans l'humble demeure d'Albert. Au fond, en face, une porte et une petite croisée. Deux portes latérales ; celle de gauche conduit à la chambre du vieillard, et l'autre chez Valentine. Une table et deux sièges.

SCÈNE I.

VALENTINE, ALBERT, LÉONARD.

VALENTINE ouvre la porte et entre la première.

MODESTE asile où pendant vingt ans je n'ai connu que l'innocence et la paix, plutôt au Ciel que je ne t'eusse jamais quitté !

(Elle s'assied à gauche et paraît absorbée.)

ALBERT arrive bientôt, guidé par Léonard ; on le conduit à un siège où il s'assied.

Dieu soit loué ! nous voilà de retour.

LÉONARD.

C' n'a pas été sans peine.

ALBERT.

Tu es un brave garçon, Léonard. Je te remercie pour ma fille et pour moi.

des guides plus sûrs que mon expérience et mon cœur? Songe, Valentine, qu'une jeune fille n'a pas d'ami plus vrai, de protecteur plus dévoué que son père, surtout lorsque, comme moi, il n'a vécu depuis vingt ans que pour son enfant unique; lorsque le bonheur de sa fille chérie a été le seul objet de ses pensées, de ses travaux, de sa sollicitude.

VALENTINE baise la main de son père avec un mouvement de reconnaissance.

Oh! mon bon père! (*A part.*) Que lui dire?

(Elle soupire.)

ALBERT.

Tu as du chagrin? Ouvre-moi ton cœur. Est-ce qu'Adrien?... Tu frémis... (*Il secoue la tête.*) C'est malgré moi, tu le sais, que ce peintre s'est introduit ici. Il est toujours dangereux de laisser voir souvent à une jeune fille un homme qui ne peut lui convenir pour son établissement. Plus elle est sage, plus son cœur est innocent, et plus il est susceptible de recevoir des impressions qui peuvent devenir une source de malheurs irréparables. A cet égard ma prudence ne se reproche rien. Tu as combattu tous mes raisonnemens; tu as résisté même à mes prières. Adrien te procurait un débit prompt et avantageux de tes ouvrages. Abusée par la tendresse filiale, tu as cru n'accueillir en lui qu'un homme utile à ton père; moi, j'ai deviné un

amant , et j'ai fait tous mes efforts pour l'éloigner. Je me flattais d'y avoir réussi ; mais j'ai su depuis quelques jours qu'il choisit maintenant pour ses visites fréquentes le moment où je vais m'asseoir à l'ombre des tilleuls. Ces visites , tu me es cachées , Valentine ; cela n'est pas bien. Malheur à la jeune fille qui croit devoir faire un secret à ses parens d'une seule de ses démarches ! Elle est bien près de commettre des imprudences.

VALENTINE , à part.

Il est trop vrai !

ALBERT.

Dis-moi , mon enfant , qu'espères-tu des assiduités d'Adrien ? Je t'aime trop pour te donner jamais à un homme dont nous ne connaissons ni la vie , ni les parens , ni les mœurs. Ce n'est pas toi que je prendrai pour juge de son caractère. Il faudrait être doué d'une rare sagacité pour deviner celui d'un homme qui veut séduire ; il sait prendre à son gré toutes les formes , toutes les couleurs. Mais en admettant qu'il soit aujourd'hui tel que tu peux le désirer , es-tu donc assurée qu'il ne changera point quand il sera devenu ton maître ? Bientôt la mort viendra nous séparer , et tu resteras seule , sans appui , sans défense , au pouvoir d'un étranger. Qui te garantira de ses désordres , de ses défauts qu'il te cache , de ses vices peut-être ? Où sera ton recours ?...

Pauvre enfant ! tu n'auras pas même un refuge dans le sein d'une famille honnête, connue, capable enfin de balancer l'autorité d'un despote, de réprimer ses injustices, ou de te consoler de ses torts. Ah ! laisse-moi mourir avec la douce pensée que l'objet de ma constante idolâtrie, celle dont j'ai prévenu pendant vingt ans les moindres désirs, ne vivra pas malheureuse après moi pour avoir repoussé les sages conseils de son meilleur ami !

VALENTINE, à part.

Combien je suis coupable !

ALBERT.

Puisque cette intimité ne te promet rien dans l'avenir, il faut la rompre, ma fille.

VALENTINE, avec intention.

Oui, mon père; il faut la rompre.

ALBERT.

Tu y consens, n'est-ce pas ?

VALENTINE.

Oui, mon père... à moins que...

ALBERT.

Point de restrictions, mon enfant. Je t'en prie, ma chère Valentine, cède aux instances de ton vieux père : bannis au plus tôt de ta présence et de ton cœur cet homme dangereux. Un plus long retard pourrait compromettre ta réputation et le repos du reste de

ACTE II, SCÈNE III. 41

ta vie. Sans doute il était dans cette maison où je t'ai trouvée?

VALENTINE.

Pardon, mon père... Ce soir vous saurez tout.

ALBERT.

J'aime à penser que le hasard seul a tout fait, et que je n'aurai pas même à te reprocher une imprudence.

VALENTINE, à part.

Plût au Ciel!

SCÈNE III.

ALBERT, VALENTINE, LÉONARD.

LÉONARD entre vivement.

M' voici, j' n'ons trouvé personne.

ALBERT.

Conduis-moi dans ma chambre, Valentine; je ne serai pas fâché de reposer un peu. (*Il se lève.*) Léonard, ma fille te montrera l'humble réduit que tu vas occuper. Je voudrais avoir à t'offrir...

LÉONARD.

Auprès de vous, M. Albert, j' nous trouvons à marveille.

(Albert, conduit par Valentine, entre dans la chambre de gauche; Léonard suit tous leurs mouvements.)

» ne puis plus vivre sans mon amour ; mais
 » cet amour lui-même ne peut exister sans
 » estime. Viens donc m'assurer que tu mé-
 » rites toujours l'un et l'autre. »

» Ta fidèle VALENTINE jusqu'à la mort. »

(Elle plie et cache la lettre.)

ALBERT, dans sa chambre.

Valentine !

VALENTINE.

Que vous plaît-il, mon père ?

ALBERT, de même.

On a frappé à la porte de la rue.

VALENTINE.

Vous croyez ? (*A part.*) Si c'était lui !

(Elle se lève en portant la main sur son cœur.)

ALBERT, de même.

J'en suis sûr ; regarde.

VALENTINE va regarder à la croisée, et s'écrit.

Adrien !

ALBERT.

N'est-il pas vrai ?

VALENTINE.

Oui, mon père.

(Tremblante, et pouvant à peine se soutenir, elle vient sur le seuil de la porte, et parle de là à Albert, qui ne se montre pas.)

ALBERT, de même.

Je savais bien que je ne m'étais pas trompé.

ACTE II, SCÈNE VI.

45

VALENTINE.

Mon père!...

ALBERT, de même.

Eh bien ! tu n'ouvres pas ?

VALENTINE.

J'y vais : mais je voulais auparavant vous demander une grâce.

ALBERT.

Laquelle ?

VALENTINE.

Permettez-moi, pour aujourd'hui seulement, et pour la dernière fois, de parler à Adrien sans témoins.

ALBERT.

C'est donc lui !

VALENTINE.

Oui, mon père.

ALBERT.

Lui parler sans témoins ! Quel motif?...

VALENTINE.

Vous le saurez, mon père. Je ne veux rien vous cacher.

ALBERT.

J'y consens, à condition que tu le congédieras.

(Valentine ferme la porte de la chambre de son père, va ouvrir celle qui donne sur l'escalier, et revient en chancelant prendre sa lettre.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, VALENTINE.

(Édouard est enveloppé d'un manteau; il porte un chapeau rond, rabattu sur les yeux. Il entre avec précaution, ferme la porte, regarde partout, et s'avance d'un pas mal assuré vers Valentine, qui d'une main se couvre la figure, et de l'autre lui présente sa lettre, puis elle se laisse tomber sur une chaise pendant la lecture que fait Édouard; il paraît éprouver de son côté la plus vive émotion.)

ÉDOUARD, après avoir lu, se jette aux genoux de Valentine.

Ma bien-aimée!

VALENTINE.

Adrien!

ÉDOUARD.

Tourne les yeux vers moi.

VALENTINE.

Je ne le puis avant de connaître mon sort.

ÉDOUARD, à part.

Misérable que je suis!

VALENTINE.

Vous avez lu?

ÉDOUARD

Oui.

VALENTINE.

Point d'éclat. Mon père est dans sa chambre. Par pitié, ménagez ses jours et les vôtres ! s'il vous entendait, s'il avait seulement le soupçon de l'affreux malheur de sa fille, vous auriez tout à redouter : tout votre sang répandu suffirait à peine à sa juste fureur. Qu'il vous en souviennne, Adrien, c'est malgré lui que vous vous êtes introduit ici. Il a fait de vains efforts pour vous éloigner de sa maison et de mon cœur. J'ai résisté à ses sages conseils, à ses prières, à ses menaces, à ses larmes. J'ai tout bravé pour vous. En un mot, j'ai bien mérité qu'il me retirât sa tendresse. Quelque cruelle que soit ma punition, je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Mais quand c'est par vous que je reçois le coup de la mort, je veux que votre crime soit enseveli dans la tombe avec moi ; je veux que vous ne perdiez pas vos droits à l'estime de mon père. Il vous permettra du moins de venir quelquefois pleurer sa fille avec lui. C'est la dernière preuve d'amour que je puis vous offrir.

ÉDOUARD.

Malheureux !

VALENTINE.

Mettez-vous là... près de moi, là, et parlons bas surtout. (*Édouard approche un siège, et s'assied auprès de Valentine.*) Il y a bientôt deux ans qu'assis à cette même place l'un et

l'autre, tu t'exaltais sur le bonheur d'aimer, et j'eus la foiblesse de te croire. Tu tombas à mes pieds, et tu t'écrias : « Devant Dieu, » chère Valentine ! je te jure amour éternel » et sans bornes. » Qui m'eût dit, hélas ! qu'à la même place, au bout de deux ans, j'aurais à te reprocher la plus horrible trahison ?

ÉDOUARD.

Valentine, je ne t'ai point trahie. Je t'aime aujourd'hui comme je t'aimais alors.

VALENTINE.

Non ! je ne puis croire qu'alors tu méditais le déshonneur d'une fille innocente et pure. (*Édouard baisse la tête et soupire.*) Adrien, ce soupir est-il donc tout ce que mérite mon aveugle tendresse ? peut-il payer les larmes que j'ai répandues pour toi ? ces longues nuits passées à prier pour nous et à combattre ma raison ? Enfin, est-ce là tout ce que tu peux m'offrir en compensation du juste courroux de mon père et de ses terribles menaces ? Parle, Adrien : voudrais-tu réaliser ses effrayantes prédictions ?

ÉDOUARD.

Je suis indigne de toi.

VALENTINE.

Indigne de moi, qui t'ai consacré ma vie, confié mon bonheur, à qui tu semblais un dieu !.... expliquez-vous, Adrien ; vous me faites mourir.

Tu me vois à tes pieds, maudissant ma faute, et déchiré de remords.

Quand un nœud légitime et désiré pouvait couronner votre amour et assurer votre félicité, dites-moi donc pourquoi vous avez eu recours à un si lâche artifice ?

J'ai cédé à de perfides conseils. Ma constance et mes respects étaient depuis longtemps l'objet des railleries de ceux que j'appelais mes amis.

Et vous avez cru qu'il était plus honorable et plus juste de me sacrifier ? Si cette victoire mérite leur approbation, je doute, Adrien, qu'elle obtienne jamais la vôtre. Mais c'est la première fois que vous me parlez de vos liaisons. Vous m'avez toujours caché que vous eussiez des connaissances dans cette ville ; et comment aurais-je su le contraire ? Je ne sors jamais, et nous ne recevons personne. Mais s'il vous fallait d'autres amis que Valentine et son père ! ne pouviez-vous les choisir ailleurs que parmi des hommes sans mœurs ?

Ne me rappelle point mes torts, chère Valentine ; ils sont affreux, impardonnables. Que tout mon sang ne peut-il les réparer !

VALENTINE.

Ton sang, Adrien ? nomme-moi ton épouse,
et l'heureuse Valentine saura tout oublier
pour ne penser plus qu'à ton amour, pour ne
s'occuper plus que de ton bonheur.

ÉDOUARD.

L'instant qui nous lierait pour jamais l'un
à l'autre serait le plus beau de ma vie... mais
un obstacle insurmontable...

VALENTINE.

Insurmontable !... vous n'êtes donc pas,
comme vous me l'aviez dit, sans famille ?

ÉDOUARD.

Non.

VALENTINE.

Pourquoi ne m'avez-vous pas présentée à
vos parens ? Ils m'auraient aimée peut-être.

ÉDOUARD.

Je ne l'ai pas osé.

VALENTINE.

Pas osé ? (*A part.*) O mon Dieu ! que vais-
je apprendre encore ! (*Haut et très-lente-
ment.*) A qui appartient cette maison où vous
m'avez conduite ?

ÉDOUARD.

A l'un de mes amis.

VALENTINE.

Son nom ?

VALENTINE.

ÉDOUARD.

Le baron Ernest.

VALENTINE.

Le chambellan du Prince ?

ÉDOUARD.

Oui.

VALENTINE.

Comment êtes-vous intimement lié avec un homme si éminent et si pervers, car sa réputation est affreuse ?

ÉDOUARD.

Mais... /

VALENTINE.

M'avez-vous également abusée sur votre naissance et votre état ?

ÉDOUARD.

Ma bien-aimée !

VALENTINE.

N'êtes-vous pas Adrien, artiste pauvre, ignoré et tout-à-fait étranger dans ce pays ?

ÉDOUARD.

Ne m'accable pas !

VALENTINE élève la voix.

Mais qui donc êtes-vous, grand Dieu ?

ÉDOUARD.

Je suis... (*A part.*) Un monstre !

ALBERT.

Malheur à lui, s'il te donnait jamais le moindre sujet de plainte !

VALENTINE.

Calmez-vous, mon père.

ALBERT.

Ah ! mon sang bouillonne quand je pense qu'il a mis le trouble dans ma paisible famille, désuni une fille et son père, et usurpé sur ton cœur des droits que jamais il n'aurait obtenus de moi.

VALENTINE, d'une voix ferme.

C'est fini, mon père ; je ne le verrai plus. Nous sommes séparés, séparés à jamais. Dans quelle agitation je vous vois : ne vous ai-je pas promis de vous ouvrir mon cœur !

ALBERT.

Pourquoi différer ?

VALENTINE.

Venez, mon père, venez dans votre chambre, et à l'instant même, je vous raconterai notre conversation.

ALBERT.

A la bonne heure.

(Ils entrent. Valentine fait signe à Édouard de profiter de ce moment pour sortir.)

bas dans un biau carrosse, avec quatre chevaux, qui la demande.

ÉDOUARD.

Une dame! un carrosse! (*Il court croisée. A part.*) Ciel! la Comtesse! comment me dérober à sa vue? impossible de sortir... Valentine est là, dans la chambre de son père...

LÉONARD, qui entend ces derniers mots, parlant à lui-même.

Ca suffit. J' vais l'i dire qu'un' belle-désire l'i parler.

Il entre dans la chambre d'Alber

SCÈNE XI.

ÉDOUARD.

La Comtesse en ces lieux! quel malheur! l'y conduire? Est-ce le hasard! saura-t-elle je m'y perds (*Il entr'ouvre la porte et monte...*) Infortunée Valentine! Allez! peut, efforçons-nous du moins de sauver sa réputation!

(Il entre vivement dans la chambre de

bas dans un biau carrosse, avec quatr' biaux chevaux, qui la demande.

ÉDOUARD.

Une dame! un carrosse! (*Il court à la croisée. A part.*) Ciel! la Comtesse! où fuir! comment me dérober à sa vue? impossible de sortir... Valentine est là, dans la chambre de son père...

LÉONARD, qui entend ces derniers mots, se parlant à lui-même.

Ça suffit. J' vais l'i dire qu'un' belle dame désire l'i parler.

(Il entre dans la chambre d'Albert.)

SCÈNE XI.

ÉDOUARD.

La Comtesse en ces lieux! quel motif a pu l'y conduire? Est-ce le hasard! saurait-elle?... je m'y perds (*Il entr'ouvre la porte.*) Elle monte... Infortunée Valentine! Ah! s'il se peut, efforçons-nous du moins de conserver sa réputation!

(Il entre vivement dans la chambre de droite.)

SCÈNE XII.

VALENTINE, LÉONARD, puis la
comtesse HONORA

LÉONARD.

Non, Mam'selle, all' n' m'a pas dit son nom. Il est vrai que je n' l' avons pas demandé. Mais t'nez, la v'là. All' vous l' dira all' même. (*A part, pendant que Valentine salue la Comtesse, qui la regarde avec hauteur et dédain.*) Eh bien! où est-il donc? sans doute i' s'en est allé. Faut que j' courions après lipour l'i dire ce qu' m'a dit mam'selle Valentine.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

VALENTINE, HONORA :

(Valentine a présenté un siège à la Comtesse, qui refuse, et la regarde quelque tems en silence.)

VALENTINE.

Puis-JE vous demander, Madame, ce qui me procure l'honneur de votre visite, et quel intérêt vous porte à m'examiner si attentivement?

HONORA.

La curiosité. Votre nom?

VALENTINE.

bas dans un biau carrosse, avec quatr' biaux
chevaux, qui la demande.

ÉDOUARD.

Une dame! un carrosse! (*Il court à la
croisée. A part.*) Ciel! la Comtesse! où fuir!
comment me dérober à sa vue? impossible
de sortir... Valentine est là, dans la chambre
de son père...

LÉONARD, qui entend ces derniers mots, se
parlant à lui-même.

Ça suffit. J'vais l'i dire qu'un' belle dame
désire l'i p
Il e

chambre

E X

U A F

La Co
l'y con
je m'
mo
pe
s

Valentine.

HONORA, avec un sourire amer.

Eh bien ! Valentine, je ne suis plus surprise de la violente passion que vous inspirez.

VALENTINE.

Qui vous a dit, Madame?...

HONORA.

Votre messenger, moins discret sans doute qu'il ne convient à une intrigue de ce genre.

VALENTINE, avec noblesse.

Je suis pauvre, Madame, mais peu faite cependant à un pareil langage.

HONORA.

Un peu moins de fierté, Mademoiselle ; elle s'accorde mal avec votre situation.

VALENTINE, à part et fort troublée.

Grand Dieu ! mon malheur serait-il déjà connu !

HONORA.

Pourquoi, baisser les yeux ? vous avez eu l'avantage, désiré par plus d'une femme de la cour, de fixer le comte Édouard ; et l'on ne peut que le féliciter à son tour sur le bonheur dont il jouit.

VALENTINE.

Vous vous méprenez doublement, Madame ; le comte Édouard m'est tout-à-fait inconnu.

HONORA.

Ne cherchez point à m'abuser ; je sais tout. Le comte Édourad vient dans cette maison depuis deux ans , secrètement il est vrai ; il croit du moins avoir pris toutes les précautions nécessaires pour n'être pas reconnu quand il s'échappe de la résidence du Prince ; mais il a été observé , suivi , et ce que je viens d'apprendre par ce paysan ne me laisse plus le moindre doute sur le motif et l'objet de ses fréquentes absences.

VALENTINE , à part.

Adrien me parlait tout à l'heure d'un obstacle insurmontable... Se pourrait-il?... Infortunée ! te préserve le Ciel !...

HONORA.

N'avez-vous pas , dites-moi , toléré depuis deux ans les assiduités d'un jeune homme ?

VALENTINE.

Il est vrai , Madame ; un artiste étranger , un peintre nommé Adrien , m'a rendu des soins empressés ; mais depuis le moment où , pour la première fois , il s'est offert à ma vue jusqu'aujourd'hui , j'ai dû croire ses desseins honnêtes et sa recherche légitime ; rien au moins n'a pu me faire soupçonner le contraire.

HONORA.

Eh bien ! Mademoiselle , il n'est pas dou-

teux que le comte Édouard et Adrien ne soient la même personne.

VALENTINE, douloureusement.

Il m'a donc trompée !

HONORA.

Trompée ! avant de consentir à recevoir les hommages du Comte, votre premier devoir était de connaître son rang, sa famille. Voilà ce qui rend votre faute impardonnable. Imprudente ! saviez-vous si vous pouviez sans honte encourager ses feux ? saviez-vous s'il était libre encore ?

VALENTINE.

Libre ! Il ne l'est donc pas ?

HONORA.

Non ; il est marié depuis six ans.

VALENTINE.

Marié !

HONORA.

Oui.

VALENTINE.

Pardon, Madame ; mais je doute encore. Connaissiez-vous son épouse ?

HONORA.

Elle est devant vous.

VALENTINE, tombant sur une chaise.

Ah ! je suis trahie, déshonorée, perdue !...
Victime des adroites séductions d'un impos-

que le cruel s'est joué de l'honneur, de la vérité, de la vertu et du Ciel même pour acquérir des droits sur une innocente créature ; pour ajouter l'infamie à ma misère.

HONORA.

Des sermens sacrés ! une cérémonie sainte !..
Quoi ! vous seriez mariée ?

VALENTINE.

J'ai cru l'être.

HONORA.

Quand ?

VALENTINE.

Hier soir.

HONORA.

Où ?

VALENTINE.

Dans une chapelle hors de la ville.

HONORA.

Quelles preuves ?

VALENTINE.

Aucunes ; je n'en puis avoir, tout était faux.

HONORA, à part.

Quelle horreur !

VALENTINE.

Au moins, Madame, ne m'accusez pas ;
j'ose vous en supplier.

HONORA.

Non, Valentine, je ne vous accuse plus ;

ÉDOUARD.

Exigez toutes les satisfactions...

ALBERT.

Dés satisfactions ! lesquelles peux-tu m'offrir ?

ÉDOUARD.

Parlez.

ALBERT.

Il n'en est qu'une. Épouse Valentine.

ÉDOUARD.

Hélas ! je le voudrais.

ALBERT.

Tu ne le peux pas ? j'entends. La fille obscure d'une pauvre invalide a bien pu être l'objet d'une fantaisie ; un homme riche et puissant a pu sans scrupule se faire un jeu de la déshonorer ; mais il s'avilirait en la prenant pour sa compagne ; il lui faut un rang, une brillante fortune, n'est-ce pas ? homme déloyal et méprisable ! Quand, sous des dehors trompeurs, tu parvins à l'introduire dans ma retraite pour en bannir la paix, que faisait Valentine ? on la citait comme la plus honnête, la plus vertueuse de toutes ses compagnes ; elle était un modèle de candeur et d'innocence. Travaillant jour et nuit pour nourrir son vieux père, elle avait renoncé à tous les plaisirs de son âge ; sa douce piété, sa tendresse filiale lui avaient gagné tous les

VALENTINE.

HONORA.

Il vous accompagnera.

VALENTINE.

Se peut-il ! Vous daigneriez prendre soin de lui ?

HONORA.

Toujours. (*Valentine lui baise les mains.*)
Vous resterez tous deux dans une retraite ignorée, où vous serez à l'abri des poursuites du Comte.

VALENTINE.

Ah ! je ne le reverrai jamais.

HONORA.

Là, vous n'aurez rien à redouter des méchans. Personne n'osera attaquer une réputation protégée, défendue par la mienne. Intéressante Valentine, puisse le tems, aidé de mes consolations, effacer bientôt de votre souvenir un crime qui ne fut pas le vôtre, et ne doit point vous dégrader.

VALENTINE, à part.

L'effacer ! jamais. (*Haut.*) Que dirai-je à mon père ? Comment le décider à quitter sa demeure ?

HONORA.

Je m'en charge. Une réunion brillante a lieu ce soir chez moi pour fêter l'anniversaire de la naissance du Prince ; mais demain ma première pensée sera pour ma chère Valentine. Adieu.

VALENTINE.

Je puis donc être assurée, Madame, que vous n'abandonnerez pas mon père ?

HONORA

Je te le jure.

VALENTINE, à part.

Me voilà plus tranquille. (*Haut.*) Ah ! Madame, je le sens à regret, il ne me restera pas assez de tems pour vous prouver ma reconnaissance.

HONORA.

Calme-toi, je t'en supplie ; nous nous reverrons demain.

VALENTINE, à part, avec un mouvement de tête qui annonce une résolution prise.

Demain !

HONORA.

De bonne heure, entends-tu ?

(Elle l'embrasse et s'éloigne.)

VALENTINE, la suivant.

Souffrez que je vous voie aujourd'hui (*elle appuie sur ce dernier mot*) le plus long-tems possible.

(Elle accompagne la Comtesse, et ferme la porte en dehors.)

VALENTINE.

ÉDOUARD.

Cette lutte est horrible.

ALBERT.

Mille fois moins que ta conduite.

ÉDOUARD.

N'espérez pas que je consente jamais à ce combat inégal.

ALBERT.

Il est vrai, je suis privé de la vue. Mais, sois-en sûr, mon bras, guidé par le Ciel et ma haine, n'en dirigera pas moins la mort dans ton sein.

ÉDOUARD.

Frappez; je ne m'en plaindrai pas.

ALBERT.

Non : ensemble.

ÉDOUARD.

Jamais !

ALBERT.

Je le veux.

VALENTINE, en dehors.

Qu'entends-je ? ô Ciel !

(Elle ouvre la porte.)

SCÈNE XV.

ALBERT, VALENTINE, ÉDOUARD.

VALENTINE pousse un cri perçant, s'élance entre
Albert et Edouard, et les sépare.

Ah !

ALBERT.

Que viens-tu faire ici ?

VALENTINE, éperdue.

Empêcher un meurtre. (*A Edouard.*)
Sauve-toi, Malheureux !

(Elle le pousse dehors.)

ALBERT.

Misérable ! défends tes jours. (*Valentine
a couvert Edouard de son corps jusqu'au
moment où il passe le seuil de la porte. Elle
se tient entre son père et lui, en suivant la
direction du pistolet. Albert lâche le corps sur
la porte, puis il écoute. L'ai-je frappé ?*)

VALENTINE, rentrant.

Non, grâce au Ciel !

(Elle ferme la porte.)

SCÈNE XVI.

ALBERT, VALENTINE.

ALBERT.

Où es-tu, Valentine? où es-tu?

VALENTINE, tremblante.

Me voici, mon père.

ALBERT.

Approche, malheureuse. Eh bien! ta désobéissance est-elle assez punie? Crois-tu maintenant qu'une fille puisse braver impunément l'autorité paternelle?

VALENTINE.

Ma situation est déchirante, ne l'aggravez pas.

ALBERT.

J'accusais la Providence, et j'avais tort. Sans doute quand le Ciel m'a privé de la lumière, c'était pour ne pas me laisser voir ton front, naguère brillant des roses de l'innocence, et maintenant décoloré, livide, flétri. Oh! si ta mère savait notre déshonneur, elle s'élancerait du sein de la mort pour venir te reprocher ton crime!

VALENTINE.

Mon père!... si vous saviez combien votre pardon m'est nécessaire.

ALBERT.

Mon pardon ?

VALENTINE, avec une expression déchirante.

Oh ! oui ! mon père ; j'en ai grand besoin.

ALBERT

Eh bien ! je te l'accorde.

VALENTINE.

Se peut-il ?

ALBERT.

A une condition.

VALENTINE.

Telle qu'elle soit, je l'accepte.

ALBERT.

Mets-toi à genoux, et répète ce que je vais dire. (*Valentine obéit, et s'agenouille près de son père.*) Mon Dieu !

VALENTINE.

Mon Dieu !

ALBERT, la tenant par la main, et avec une effrayante énergie.

Que ta malédiction poursuive le scélérat...

VALENTINE, éperdue.

Ne l'écoute pas, mon Dieu ! n'entends pas ce qu'il te demande dans sa colère !

ALBERT.

Répète ?

74 VALENTINE. ACTE II, SCÈNE XVI.

VALENTINE.

Jamais ! Celui qu'on aime, on ne le maudit pas.

(Albert furieux, la pousse ; elle tombe sans connaissance.)

ALBERT.

Malheur à toi !

(Il reste en attitude menaçante. La toile tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un jardin anglais immense. A droite, un escalier tournant, qui mène à une belle rotonde dont on voit plusieurs croisées. A gauche une galerie élégante, soutenue par des colonnes de marbre, entremêlées de vases magnifiques et du meilleur goût. Au fond une rivière bordée de saules pleureurs, et sur laquelle est un pont chinois très-élevé. Des fleurs et des arbres exotiques, groupés d'une manière pittoresque, rendent cet aspect délicieux.

SCÈNE I.

LE COMTE DE NORALBERG,
GENS DE SA MAISON.

(Le Comte parcourt le jardin en paraissant donner des ordres.)

LE COMTE, à l'un de ses gens.

Toutes les dispositions sont-elles faites sur la rivière ?

UN DOMESTIQUE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

La joute sera brillante et bien exécutée ?

VALENTINE.

UN DOMESTIQUE.

Votre Excellence aura lieu d'être satisfaite.

LE COMTE, à un autre.

Les musiciens sont-ils nombreux, bien choisis?

UN DOMESTIQUE.

J'y ai donné tous mes soins.

LE COMTE.

Et la collation?...

UN DOMESTIQUE.

Digne du Prince auquel Monseigneur doit l'offrir.

LE COMTE.

C'est bien. (*A part.*) Si Son Altesse me fait l'honneur d'assister à cette fête, elle y reconnaîtra, je l'espère, les soins empressés de son plus fidèle sujet, et mon ardent désir de lui plaire. (*Haut.*) J'ai oublié de visiter la rotonde; c'est de là que nous verrons la joute, et je veux m'assurer que les dames y seront commodément placées.

(Il monte à la rotonde, et y entre suivi de ses gens.)

SCÈNE II.

ERNEST, ÉDOUARD.

(Édouard a paru dans le fond du jardin, sur le pont chinois, à la fin de la scène précédente ; il paraît éviter et craindre la vue de son père, qui disparaît après avoir examiné l'intérieur de la rotonde.)

ÉDOUARD, à Ernest qui arrive à travers la galerie.

Ah ! vous voilà , Monsieur.

ERNEST.

Qu'est-ce donc qui t'agite de la sorte ?

ÉDOUARD.

Grâce à vous , je suis dans une horrible anxiété.

ERNEST.

Je ne devine pas...

ÉDOUARD. ?

La Comtesse est allée chez Valentine.

ERNEST.

Tu femme !

ÉDOUARD.

Elle-même. Albert est instruit.

ERNEST.

Albert ?

ÉDOUARD.

Ce n'est pas tout , encore ; il s'est fait con-

ERNEST.

Vite, Guillaume,||

ÉDOUARD.

N'espérez pas que je sois davantage le complice de vos fourberies.

ERNEST.

Quoi que tu dises, je ne me fâcherai pas. Nous nous battons demain, si cela te fait plaisir; mais, pour Dieu, permets que ce soir je te tire d'embarras. Vite, envoie-moi Guillaume.

ÉDOUARD.

Non, Monsieur.

ERNEST, à part.

Je l'aperçois. (*Haut.*) Eh bien ! je m'en passerai. Va, laisse-moi seul. Je te le répète, demain je suis à toi, et je t'abandonne le choix des armes.

ÉDOUARD.

Oui, demain Valentine sera vengée.

(*Il sort par la droite.*)

ERNEST.

Il est décidé que je ne ferai jamais que des ingrats.

(*Il va au-devant de Guillaume, qui arrive par la gauche.*)

SCÈNE III.

GUILLAUME, ERNEST.

ERNEST.

VITE, vite, Guillaume.

GUILLAUME.

M. le Baron me demande.

ERNEST.

Oui, mon cher; ton maître et moi avons le plus grand besoin de ton secours. Tu connais Albert, le père de Valentine ?

GUILLAUME.

Non, Monsieur.

ERNEST.

Il n'importe. Tu distingueras facilement un invalide aveugle. Il doit être dans la première cour avec un paysan nommé Léonard. Tu diras à Albert que le Ministre t'a chargé de l'introduire, et tu me l'amèneras seul...

GUILLAUME.

Seul.

(Il sort par la galerie.)

J'ai à peine quelques minutes à vous donner.
Je regrette que vous ayez choisi cet instant.

ALBERT.

Pardon, Monseigneur, j'ai cru que Son
Altesse vous avait fait ministre pour entendre
à toute heure les réclamations de ses sujets.

LE COMTE, à part.

Il a raison.

ERNEST.

Sans doute, telle a été son intention, et je
m'efforce de la remplir, mais je lui donne ce
soir une fête...

ALBERT.

J'aime à penser, pour l'honneur du Prince,
qu'il regarderait aussi comme une fête l'occa-
sion qu'on lui offrirait d'accueillir un vieux
serviteur qui s'est battu quarante ans pour
son père et pour lui, et ne leur a jamais rien
demandé.

LE COMTE, à part.

Il le juge parfaitement.

ERNEST.

Enfin, que désirez-vous ?

ALBERT.

Justice et vengeance.

ERNEST.

Justice, vous l'obtiendrez.

ALBERT.

Ah ! je tombe aux pieds de Votre Excellence !

LE COMTE, regardant à la croisée sans être vu d'Ernest, qui lui tourne le dos. A part.

Que vois-je !

ERNEST, à Albert.

Relevez-vous, brave homme. (*Eas à Guillaume.*) Porte cet argent à Léonard, de la part du Ministre, et fais-le sortir du palais, en ayant soin de le consigner aux portes. Puis tu viendra me trouver ici. (*Ha n.*) Laissez-nous. (*A part.*) Dites-moi quel motif vous fait désirer ma présence ?

LE COMTE, à part.

Quelle audace ! voyons jusqu'où il osera la pousser.

(Guillaume s'éloigne par la galerie. Le Comte parle bas à un de ses gens qu'il appelle. Ce domestique sort, et on le voit bientôt descendre et traverser le fond du jardin du même côté que Guillaume.)

SCÈNE VI.

ALBERT, ERNEST, dans le jardin. LE COMTE dans la rotonde.

ERNEST, dans toute la scène, paraît mal à son aise. Il regarde de tous côtés, dans la crainte d'être surpris.

Que puis-je pour votre service ? parlez vite.

voudrais que ma voix pût retentir à toutes les extrémités de cette province; je voudrais qu'elle pût apprendre à tous les pères le nom d'un monstre qui se joue impunément de tout ce qui est sacré parmi les hommes. Oui, le baron Ernest est un infâme (*Il lui prend les mains.*) Il a outragé le Ciel et les mœurs; c'est lui qui a entraîné ma fille dans sa demeure souillée par tous les vices.

LE COMTE, à part.

J'ai peine à me contenir.

ERNEST, à part.

Je tremble!

ALBERT.

C'est sur lui, c'est sur ce misérable que j'appelle surtout votre vengeance.

ERNEST.

Il faudrait des preuves?

ALBERT.

Des preuves! c'est à les faire disparaître que certains hommes mettent toute leur adresse. Mais si à défaut de preuves on laisse impunis des attentats si révoltans; si les lois sont impuissantes contre de pareils forfaits, que deviendront l'honneur et le repos des familles? (*Ici Ernest remonte, de manière que le vicillard s'adresse réellement au Ministre.*) Monseigneur, vous avez une fille, et vous m'entendez facilement: Si par des moyens

épouvantables , aussi criminels que ceux employés par le baron Ernest , on parvenait à vous frapper dans ce que vous avez de plus cher , à vous en priver pour toujours , et quand vous demanderiez justice . si l'on vous opposait l'insuffisance des lois , dites , Monseigneur , que feriez-vous ? ce que je ferai moi-même. (*Ernest redescend , et Albert le prend par la main.*) Ne pouvant obtenir de satisfaction , désespéré , éperdu , poussé par la douleur et la rage , je me ferai conduire au palais de ce monstre ; si l'on m'en refuse l'entrée , j'irai l'attendre sur son passage , et m'approchant de lui sous un prétexte quelconque , je le percerai de vingt coups de poignard ! Qui osera me poursuivre comme un assassin ? je le demande , non pas à la froide raison du Ministre , mais à votre cœur sensible et généreux . Je le demande à tous les pères ; en est-il un qui m'ose condamner ?

LE COMTE , à part.

Malheureux vieillard !

ERNEST , à part.

Il m'a fait frémir ! il faut à tout prix l'éloigner de ces lieux. (*Haut.*) L'injure dont vous vous plaignez est grave sans doute , et mérite toute mon intention . Je veux en causer plus longuement avec vous , et connaître tous les détails qui peuvent m'éclairer.

(Guillaume revient , et rassure Ernest par un geste.)

SCÈNE VII.

GUILLAUME, ALBERT, ERNEST
dans le jardin; LE COMTE dans la rotonde.

ERNEST.

ON va vous conduire dans mon cabinet.
J'irai vous y rejoindre bientôt, et il ne dépendra pas de moi que vous n'obteniez la justice que vous réclamez.

ALBERT.

Ce sera vous montrer digne des honorables fonctions qui vous sont confiées.

ERNEST, bas vivement à Guillaume.

Enferme-le dans ta chambre; cette nuit, parmi la confusion et le tumulte de la fête, il nous sera facile de l'éloigner.

GUILLAUME, à Ernest.

Fiez-vous à moi.

ERNEST, à part.

Courons rassurer mon ami.

GUILLAUME.

Venez, brave homme.

LE COMTE, à part.

Misérable! ta punition servira d'exemple.

(Albert sort conduit par Guillaume. Ernest s'échappe par le fond à droite.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, UN OFFICIER.

LE COMTE sort vivement de la rotonde avec un officier qui faisait partie de sa suite.

QUEL excès d'impudence ! Monsieur, je vous charge de suivre cet invalide et son conducteur ; vous ne les perdrez pas de vue , et ne permettrez pas surtout qu'ils sortent du palais. Vous me les amènerez après la fête. (*L'officier sort par la galerie.*) Quelle est cette jeune fille que l'on poursuit ?

SCÈNE IX.

LE COMTE, VALENTINE, UN GARDIEN du palais.

VALENTINE arrive , en courant , par le fond.

LAISSEZ - MOI , Monsieur, je vous en prie ; il faut absolument que je parle au Ministre.

LE GARDIEN , qu'elle prend par le bras et veut le faire sortir.

C'est impossible aujourd'hui. Monseigneur n'est pas visible. }

LE COMTE , s'avançant.

Il l'est toujours pour les malheureux. Approchez , mon enfant.

(Valentine hésite. Le gardien sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, VALENTINE.

[VALENTINE, confuse et tremblante.

PARDON, Monseigneur ! j'ai trouvé la grille
du parc ouverte, et...

LE COMTE.

Et vous en avez profité. Vous avez bien fait.
En quoi puis-je vous être utile ?

VALENTINE, à part.

Voilà donc le père d'Adrien ! Ah ! que ne
m'est-il permis !...

(Les pleurs étouffent sa voix.)

LE COMTE, avec bonté.

Qu'avez-vous, mon enfant ? ma présence
ne doit pas vous intimider ; oubliez que vous
êtes devant le Ministre, et ne voyez en moi
qu'un homme équitable, le père et l'ami de
tous les infortunés.

VALENTINE, avec beaucoup de sensibilité, et se
jetant à ses genoux.

Oui, Monseigneur, soyez mon père, pour
aujourd'hui seulement.

LE COMTE, la relevant.

Pour toujours.

ACTE III, SCÈNE X.

21

VALENTINE, avec une expression déchirante.

Oh ! cela ne se peut pas.

LE COMTE.

Reprenez de l'assurance. Dites, ma fille...

VALENTINE, à part, prenant vivement la main
du Comte, et la portant à ses lèvres.

Il a dit ma fille !

LE COMTE.

Que puis-je pour vous ?

VALENTINE.

Beaucoup..

LE COMTE.

Parlez.

VALENTINE.

Je crains...

LE COMTE.

Votre démarche serait-elle blâmable ?

VALENTINE.

Au contraire.

LE COMTE.

Votre demande indiscrete ?

VALENTINE.

J'ose espérer que non.

LE COMTE.

Eh bien ! donc, soyez assurée que je ne la
repousserai pas.

VALENTINE.

VALENTINE, à part.

Courage, Valentine ! c'est pour ton père,
et le dernier service que tu lui rendras.

LE COMTE.

Parlez.

VALENTINE, faisant tous ses efforts pour contenir
ses larmes.

Un vieux soldat, nommé Albert, infirme
et privé de la vue, habite non loin de cette
résidence.

LE COMTE, à part.

Serait-ce lui qui tout à l'heure... ?

VALENTINE.

Il n'avait pour subsister que le produit du
travail de Valentine, sa fille unique et chérie.

LE COMTE.

Eh bien ! cette Valentine...

VALENTINE.

Elle est morte.

LE COMTE.

Morte !

VALENTINE.

Oui, Monseigneur... aujourd'hui. Je n'en-
trerai pas dans des détails pénibles. Qu'il vous
suffise de savoir que cet infortuné vieillard,
qui a servi quarante ans avec honneur, va se
trouver sans asile.

LE COMTE.

Je lui en promets un.

VALENTINE.

Sans appui ?

LE COMTE.

Je lui en servirai.

VALENTINE.

Sans secours ?

LE COMTE.

Je vais me faire représenter l'état de ses services ; et s'ils sont tels que vous me les annoncez , ce soir je demanderai pour lui une pension de cent ducats. Si , contre toute attente , le Prince me la refuse , dites à Albert que je la lui assure ; elle lui sera payée de mes propres deniers.

VALENTINE.

Vous , Monseigneur ?

LE COMTE.

Croyez-en ma parole , et ne vous étonnez pas d'une action toute simple. Le premier , le plus bel emploi de la richesse est de la partager avec ceux qui en manquent.

VALENTINE , en sanglotant et retombant aux pieds du Comte.

Ah ! que je suis heureuse !

LE COMTE.

Retournez vers Albert ; il est votre parent ?

VALENTINE.

VALENTINE.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Dites-lui qu'il ne tardera pas à entendre parler de moi.

VALENTINE.

O mon bienfaiteur !

LE COMTE.

Quant à vous, chère enfant, dont la sensibilité me touche, dont la candeur m'intéresse, je dois croire, d'après votre démarche, que la fortune vous a refusé ses faveurs. S'il en était autrement, Albert !...

VALENTINE.

Vous l'avez dit, Monseigneur ; je ne puis plus rien pour lui.

LE COMTE.

Eh bien ! je réparerai l'injustice du sort à votre égard. Revenez dans quelques jours ; d'ici là je m'occuperai de vous, de votre protégé, et j'espère que vous ne refuserez pas mes dons.

VALENTINE.

Vous m'en avez fait un bien précieux. Vous avez comblé tous mes désirs en vous chargeant du malheureux Albert. Quant à moi, je n'ai besoin de rien.

LE COMTE.

N'importe, nous nous reverrons. Adieu ,
ma fille.

(Il s'éloigne.)

VALENTINE.

Adieu , Monseigneur, mon père ! adieu.

(Elle court lui baiser la main.)

LE COMTE , touché, revient et l'embrasse sur le
front.

Aimable enfant !

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XI.

VALENTINE.

Oui , Valentine est morte. Elle erre en-
core... pour quelques minutes seulement , et
comme une ombre prête à disparaître. Avant
de mourir , j'ai dû assurer moi-même le sort
de mon père. Il m'eût été trop pénible de
rien devoir à l'épouse d'Adrien. Et puis ,
avouerai-je ma faiblesse ? j'ai voulu le revoir
encore ; j'ai voulu me bien convaincre de sa
perfidie , en le voyant auprès de ma rivale.
Il se pourrait que l'on m'eût abusée. J'ai dû
connaître l'entière vérité. Mais quand tout
espoir me sera ravi , j'aurai bientôt cessé de
vivre. Quel contraste ! tout ici est disposé
pour une fête , et moi , je m'appête à mou-

rir ! Je n'attends plus que lui. Demain, au sortir de cette fête, s'il se promène sur ces bords avec ses joyeux amis, je voudrais que ses pas triomphans vinsent heurter le corps inanimé de cette femme qu'il a si horriblement trompée ! peut-être il éprouverait alors une émotion qui me vengerait... une douleur semblable à celle que je souffre... Que dis-tu, Valentine ? Oh ! non, réprime ce cruel désir. Ce n'est pas la vengeance qu'il faut chercher dans la mort ; c'est le repos. Puisse du moins ma fin déplorable être utile à l'innocence ! puisse-t-elle surtout apprendre à mes semblables que ce n'est point en offensant un père que l'on peut jamais espérer le bonheur ! *(Elle vient s'asseoir à gauche, et paraît absorbée un moment. On entend dans l'éloignement une musique gaie. Elle se lève.)* Le voilà qui vient avec le Ministre. Dérobons-nous à sa vue.

(Elle se cache sous l'escalier.)

SCÈNE XII.

ÉDOUARD, LE COMTE, VALENTINE,
UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, allant à la rencontre du ministre et de son fils qui traversent le fond.

MONSIEUR, une société nombreuse est

ACTE III, SCÈNE XIII.

97

rassemblée au salon ; on n'attend plus que
Votre Excellence.

LE COMTE , sans s'arrêter.

Allons , Édouard , viens m'aider à faire les
honneurs de cette soirée. Chasse pour quel-
ques heures tes sombres pensées ; je veux que
tout ici respire le bonheur et la joie.

(Ils disparaissent.)

SCÈNE XIII.

VALENTINE *Elle a suivis des yeux aussi long-
tems qu'elle l'a pu.*

COMME il est triste , abattu ! sans doute il se
repent... il est malheureux. Peut-être il aime,
il plaint la pauvre Valentine... Trop cher
Adrien ! bonheur et tourment de ma vie ! Que
dis-je ? mon cœur est-il assez faible, assez
lâche ! ah ! c'est profaner le nom d'amour que
de le supposer dans l'ame de ce perfide. C'est
bien de sang - froid qu'il m'a voulu tromper.
Que de bassesse , d'artifices ! (*Elle s'anime
par degré , et tombe dans une espèce de
délire.*) Être terrible et malfaisant , tu ne
m'es apparu que pour consommer ma ruine
et m'abandonner ensuite à mon épouvantable
destinée ! éloigne-toi ; je ne veux plus te
voir ; je ne veux plus voir ni la terre des
vivans , ni aucune créature humaine... Je

vais, je veux mourir. Je vais m'ensevelir dans l'éternel oubli de ce monde et de toi, je vais être morte dans tous les cœurs; car je ne mérite plus de vivre dans aucun souvenir. Hélas ! j'ai perdu jusqu'au droit de demander des larmes à mon père.

HONORA, en dehors.

Cherchez partout, mes amis.

VALENTINE.

Quelle voix !

UNE VOIX, en dehors.

Par ici, madame la Comtesse !

VALENTINE.

La Comtesse ! cette fois on ne m'a pas trompée.... Voilà donc l'épouse du perfide ! Ah ! fuyons ses regards... je me sens défaillir... mon Dieu ! daignerais-tu m'appeler dans ton sein !

(Elle tombe évanouie dans un bosquet qui entoure la rotonde.)

SCÈNE XIV.

HONORA, VALENTINE, évanouie, CENS
DE LA COMTESSE.

(On accourt, et on relève Valentine.)

HONORA.

C'est elle, c'est elle-même ; c'est l'infor-

tunée Valentine! C'est elle dont le père d'Édouard vient de nous parler avec tant d'éloges et d'intérêt. (*A part.*) Son désespoir, ses larmes, et surtout sa démarche près du ministre, tout m'assure qu'elle médite un dessein funeste. (*A ses gens.*) Emportez-la dans mon appartement, et prodiguez-lui les secours nécessaires. Aussitôt que je serai libre, j'irai lui offrir les consolations qui sont en mon pouvoir. (*On emporte Valentine.*) Des consolations! hélas! je le sens, il n'en est point pour cette ame sensible, et si cruellement déchirée. Édouard, Édouard! quel crime vous avez commis! comment en prévoir, en empêcher les conséquences funestes? (*On entend à gauche une musique gaie et bruyante.*) On vient! que la grandeur est souvent importune! quelle pénible contrainte elle impose!... il est affreux de montrer le sourire sur les lèvres quand le deuil est au fond du cœur!

SCÈNE XV.

LE COMTE, ERNEST, ÉDOUARD,
HONORA, SEIGNEURS, DAMES, SUITE
BRILLANTE.

(Au son d'une musique légère, on voit arriver, de toutes les parties du jardin, des personnes invitées à la fête. Le Ministre, son fils et Ernest s'avancent vers la rotonde, et donnent la main à des dames élégamment parées; les personnes les plus distinguées viennent s'asseoir dans la rotonde, dont on ouvre les croisées. Le pont et toutes les parties élevées du jardin se couvrent de curieux. On exécute un joute sur la partie de la rivière qui est en avant du pont; puis on amène les vainqueurs devant le Ministre, qui les fait couronner par la Comtesse. On permet aux jouteurs de manifester leur joie; ce qu'ils font par des danses grotesques.)

SCÈNE XVI.

LE COMTE, ERNEST, LA COMTESSE,
ÉDOUARD, SEIGNEURS, DAMES.

LE COMTE, qui est descendu, aux jouteurs.

TRÈS-BIEN, mes amis; nous avons tous applaudi à vos grâces et à votre légèreté.

LE DOMESTIQUE arrive précipitamment par la galerie et s'adresse à Honora.

Madame la Comtesse, la jeune fille que,

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, VALENTINE.

(On voit Valentine traverser en courant une allée d'arbres qui conduit à la rivière ; quand elle est parvenue au milieu du pont , elle dit très-haut :).

ADIEU , je te pardonne et je meurs !

(Elle s'élance dans les flots. On entend un cri général d'effroi. A peine Valentine est-elle tombée que les bords de la rivière , le pont et tous les points praticables du jardin se couvrent de monde. Édouard veut se précipiter dans l'eau , on l'en empêche.)

ÉDOUARD , avec égarement.

Grand Dieu ! laissez-moi la sauver ! Barbares ! Secourez-la du moins , rendez-moi Valentine.

(Mouvement général , confusion. Les joueurs sautent dans leurs barques et parcourent la rivière. Le jour baisse.)

SCÈNE XVIII.

ERNEST , ALBERT , ÉDOUARD , LE
COMTE , SEIGNEURS , DAMES , SUITE.

ALBERT , venant par la galerie les mains étendues.

IL est ici ! j'ai reconnu sa voix.

ÉDOUARD, sur le bord de la rivière et tout entier
à sa douleur.

Sauvez-la, mes amis ! toute ma fortune
est à vous.

ALBERT, s'élançant sur Édouard et le saisissant à
la gorge.

Je le tiens. (*Il sent l'épée d'Édouard et
la tire.*) Et cette fois il ne m'échappera
plus ; il ne sortira de mes mains que pour
entrer dans la tombe.

(*Il tient l'épée nue en l'air.*)

ÉDOUARD.

Frappez, vous en avez le droit. Mais que
je meure du moins avec la certitude que
Valentine est sauvée.

LE COMTE, redescendant la scène.

Qu'est-ce ? que faites-vous, vieillard ?

ALBERT.

Je veux punir le séducteur de ma fille.

LE COMTE.

Qu'entends-je ! Édouard, est-il vrai ?
d'accord avec le méprisable Ernest, vous
auriez commis ce crime affreux !

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

ALBERT, surpris et le lâchant.

Son père !

VALENTINE.

LE COMTE.

Oui, c'est à son malheureux père, et au Ministre tout à la fois que vous parlez ; car on n'a pas craint d'abuser de votre état pour vous tromper. (*Lançant un regard terrible sur Ernest.*) J'ai tout vu.

ERNEST, à part.

C'est fait de moi.

ALBERT, tombant aux genoux du Comte.

Ah ! Monseigneur ! pardonnez à mon désespoir.

LE COMTE.

Infortuné ! c'est à moi de vous demander pardon, et de présider à votre vengeance. Infâme Ernest ! demain le Prince prononcera, et votre supplice vengera la société.

ÉDOUARD.

Ah ! je veux, je dois le partager. Mais, par pitié, Valentine !

LE COMTE.

La voilà !

SCÈNE XIX.

{ Une barque paraît sous le pont. Un voile blanc étendu sur la partie qui est à la vue du spectateur et qui paraît cacher un cadavre, annonce que Valentine est morte. La consternation des assistants ne laisse pas d'ailleurs le moindre doute. Cette scène est éclairée par des flambeaux placés dans des barques. Le Comte prend vivement Édouard et Ernest par la main, et les conduit au bord de la rivière. }

LE COMTE.

Odieux assassins ! contemplez votre ouvrage.

ALBERT.

Quoi, Valentine !...

ÉDOUARD.

Elle n'est plus ! et c'est moi qui l'ai mise au cercueil ... malheureux père ! appelez toutes les vengeances du Ciel sur la tête de son meurtrier.

ALBERT, avec une expression déchirante.

Ma fille est morte ! (*Il tombe à genoux.*)
Grand Dieu ! otez-moi la vie que je ne puis supporter sans elle.

(Consternation générale. La toile tombe.)

FIN DE VALENTINE.

10

11

12

actuel, votre prétendu) n'était point le fils de l'ancien comte de Los Montès.

THÉRÉSINA.

Comment ?

MARGARITA.

Le dernier Comte n'était pas riche par lui-même; il avait épousé une Léonora d'Algunar, qui était de votre famille, et qui lui avait apporté de grands biens. Cette dame, d'une complexion fort délicate, faillit périr en donnant le jour à Sébastien, son premier né: on a donc prétendu que cet enfant n'avait vécu que quelques jours; mais que le fils de sa nourrice lui avait été substitué, pour conserver au Comte une fortune que la santé chancelante de son épouse menaçait à chaque instant de lui enlever. Cependant Léonora se rétablit, contre toute attente, et put cinq ans après mettre au monde un second fils, qui depuis fut le père de votre cousine Léonora et de votre cher Fernand. Au reste, il n'a jamais existé de preuves de cette substitution, et le Comte est tranquille.

THÉRÉSINA.

Nous devons croire qu'en effet ces bruits étaient sans fondement.

(Elle se remet à lire la lettre de son père. Pendant le dernier récit de Margarita, le théâtre s'est obscurci par degrés, et des nuages noirs sont descendus sur le ciel du fond.)

PERSONNAGES.

SAMUEL IGLOUF (le Juif Errant.)

DON RAMIRE D'ALGUNAR, vieux seigneur castillan.

THERÉSINA, fille de don Ramire.

DON FÉLIX D'ALGUNAR, fils de don Ramire.

DON SÉBASTIEN, comte de Los Montès, riche et vieux seigneur, voisin et parent supposé des d'Algunar.

DON FERNAND de Los Montès, parent des d'Algunar et cru neveu du vieux Comte.

LÉONORA, sœur de don Fernand.

DON ALONSO FUENTES, ami et confident du Comte.

MARGARITA, vieille gouvernante de la maison d'Algunar.

PÉDRILLO, vieux jardinier du château d'Algunar.

UN ALCADE ET AUTRES GENS DE JUSTICE.

BOHÉMIENS, BOHÉMIENNES.

DAMES ET SEIGNEURS du voisinage.

DOMESTIQUES des d'Algunar et des Los Montès.

La scène est en Castille, à peu de distance de Madrid, au château d'Algunar.

THÉRÉSINA.

Rassure-toi, le dis-je, le Ciel s'éclaircit de ce côté.

MARGARITA, se rassurant.

Eh oui, vraiment ! ah ! je respire. (*Regardant le balcon.*) Santa Madona ! toutes les vitres de ma chambre qui sont brisées ! Bon Dieu ! quel ouragan ! il me fait penser à un dicton de mon pays, que j'ai cent fois entendu répéter dans mon enfance. Quand il survenait comme cela de ces terribles coups de vent qui font battre les portes, brisent les fenêtres, et enlèvent les toits des maisons, on ne manquait jamais de dire : voilà le Juif Errant qui passe.

THÉRÉSINA.

Quelle folie ! allons, fesops le tour, et nous rentrerons par la grande porte.

MARGARITA.

Mes pauvres vitres ! (*A Thérésina qui s'éloigne.*) Signora, n'allons pas si loin, j'entends Pédrillo qui ouvre cette porte.

(Thérésina s'arrête.)

SCÈNE II.

PÉDRILLO, MARGARITA, THÉRÉSINA.

MARGARITA.

Eh bien ! mon cher Pédrillo !

PÉDRILLO, tout effaré, venant du château.

Ah ! je vous cherchais partout, Signora.

THÉRÉSINA.

Qu'est-ce donc ?

PÉDRILLO.

Ouf ! laissez-moi respirer... j'étais au bout
d' l'avenue, quand j'avons vu... Ah ! mon
Dieu ! queuqu' c'est qu' ça ?

THÉRÉSINA.

Que veux-tu dire ?

MARGARITA.

Qu'as-tu vu ?

PÉDRILLO.

T'nez, Signora, t'nez, Margarita, c'est
une chose... vous avez entendu c' coup d' vent
tout à l'heure ?

MARGARITA.

Il demande si nous l'avons entendu ! juste
Ciel !

PÉDRILLO.

Eh ben ! c' maudit coup d' vent n'est-i' pas

THÉRÉSINA.

Dépense perdue, voyage inutile; la place était donnée.

MARGARITA.

Là! voyez!

THÉRÉSINA.

Mon pauvre frère! il était si content, quand il est parti. « Va, ma chère Thérésina, me disait-il en m'embrassant, la fortune se lassera de nous persécuter: j'obtendrai la place; et je n'en resterai pas là, j'avancerai rapidement. Oui, chère sœur, en toutes choses il n'y a que le premier pas qui coûte. » Malheureux Félix! et c'est précisément ce premier pas qu'il ne peut faire.

MARGARITA.

Ce qu'il y a de bon avec lui, c'est qu'il ne s'afflige pas long-tems: il jouit plus de ses espérances que d'autres de leurs succès.

THÉRÉSINA.

Mais c'est mon père, qui sera inconsolable; l'avancement de son fils était son unique espoir: à présent, il va se trouver forcé de vendre ce château, malgré son extrême répugnance à laisser passer en d'autres mains cet héritage de nos ancêtres.

MARGARITA.

Bel héritage, en vérité, un château qui

THÉRÉSINA.

Que t'a-t-il dit ?

PÉDRILLO.

Après être r'venu d' son étourdissement, il a r'gardé autour de lui, m'a vu là, et m'a crié : L'ami, me diras-tu en quel pays je suis ? — En Castille, ai je répondu. — Et ce château là-bas ? — c'est celui d'Algunar. — Ah ! dit-il vivement, pourrais-tu m'apprendre... Comme à ces mots, il venait droit à moi, ma peur a redoublé et je me suis enfui sans lui répondre.

THÉRÉSINA

Le poltron !

PÉDRILLO.

Pardi, Signora, qu' pouvais-je penser d'un homme apporté là par l'ouragan, qui me d'mande tout d'abord en quel pays il est ? n'est-ce pas la question d'un homme qui arrive tout fraîchement du bout du monde ?

MARGARITA.

Il a raison.

THÉRÉSINA, souriant.

Ce pauvre Pédrillo ! Rentrons, Margarita.

PÉDRILLO, regardant vers le fond.

Eh ! t'nez, le v'là ! le v'là !

MARGARITA.

Qui donc ?

PÉDRILLO.

L'homme de l'ouragan.

MARGARITA.

Eh ! mon Dieu !

THÉRÉSINA.

Que vient faire ici cet homme ?

PÉDRILLO.

Vous l'voyez ben , i' s' promène ; il attend
p't-être la commodité d'un autre coup d' vent
pour continuer sa route.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , IGLOUF.

PÉDRILLO.

TIENS, comme il examine tout !

(On aperçoit Iglouf qui s'avance lentement sur la ter-
rasse , en regardant autour de lui.)

THÉRÉSINA , vivement.

Pédriilo , allez lui demander qui il est et ce
qui l'amène.

PÉDRILLO.

J'y vas, Signora.

(Il reste.)

THÉRÉSINA.

Margarita , tu viendras me rendre compte.

(Elle rentre au château.)

SCÈNE IV.

MARGARITA, IGLOUF, PÉDRILLO.

(Iglouf s'arrête, et parait considérer avec une vive attention le balcon qui est au-dessus de la porte du château.)

MARGARITA.

Eh ! mais, c'est sur le balcon de ma chambre à coucher que ses yeux semblent maintenant fixés. Je commence à m'inquiéter, moi : vas donc, Pédrillo.

PÉDRILLO.

Oui, oui, j'y vas. (*Il hésite, fait un pas et puis s'arrête.*) Tiens ! il parle tout seul !

(Il écoute.)

IGLOUF, regardant le balcon.

C'est là que je l'ai vue pour la dernière fois !

MARGARITA, à elle-même.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

PÉDRILLO, revenant à Margarita, et à voix basse.

Margarita, il a dit avec un gros soupir :
» C'est là que je l'ai vue pour la dernière
» fois. »

MARGARITA.

Il a dit cela ! et en regardant ma fenêtre !
c'est donc quelqu'un de ma connaissance ?

PÉDRILLO.

Ah ! bah ! vous voulez rire.

MARGARITA.

Pas du tout. Songe donc qu'il y a trente ans que j'habite cette chambre ; il est vrai qu'anciennement c'était la chambre d'honneur et l'une des plus belles du château : mais cet homme ne paraît pas avoir trente-six ans, ainsi...

PÉDRILLO.

Eh ! jarni ! j'crois vraiment qu' c'est à nous qu'il en veut ; le v'là qui vient ici !

(Iglouf descend la terrasse et s'approche.)

MARGARITA, avec des révérences.

Monsieur désire-t-il de nous quelque chose ?

IGLOUF.

Pardon, Signora. Je suis venu jadis dans ce château, mais l'état où je le trouve...

MARGARITA.

Ah ! vous êtes déjà venu ici. Je ne me rappelle nullement vos traits.

IGLOUF.

Cela ne m'étonne point. Mais faites-moi la grâce de me répondre : quel est aujourd'hui le propriétaire de ce domaine ?

MARGARITA.

Toujours le même.

IGLOUF.

Le même !

PÉDRILLO.

Oui, sans doute. Qui est-ce qu'était le propriétaire quand vous êtes v'nu ?

IGLOUF.

C'était un seigneur d'Algunar, qui avait une fille charmante.

PÉDRILLO.

Eh ben ! c'est toujours lui qu'est l' maître du château ; i' s' porté ben et sa fille aussi.

IGLOUF, vivement.

Il se porte bien, dites-vous, et sa fille....
(*A part, en souriant.*) A quoi pensai-je donc ? ce sont ses descendans. (*Haut.*) Vous m'en voyez enchanté : ne pourriez-vous me présenter à lui ?

MARGARITA.

Monsieur, cela n'est pas possible en ce moment ; don Ramire est absent, mais nous l'attendons aujourd'hui même avec son fils. Si Monsieur voulait se reposer...

PÉDRILLO.

Vous d'vez en avoir grand b'soin.

IGLOUF.

Jamais je ne me repose.

MARGARITA.

Eh bien ! c'est comme moi, je suis debout

IGLOUF.

Ah ! ce balcon , où jadis... (*Soupirant.*)
Ah ! oui , je le connais.

MARGARITA, se rengorgeant.

Eh bien ! Monsieur , c'est moi qui...

IGLOUF.

Quel bel aspect présentait ce balcon richement décoré , au milieu de ces deux grands ormes qui l'ombrageaient de chaque côté !

PÉDRILLO.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? il n'y a jamais eu d'ormes plantés là.

MARGARITA.

Non certainement ; car on n'a jamais pu tenir dans ma chambre pendant l'ardeur du jour.

IGLOUF.

C'est donc vous , Signora , qui occupez cet appartement ?

MARGARITA.

Oui , Monsieur , c'est moi.

IGLOUF, à lui-même.

Comme tout est changé !

MARGARITA.

Vous n'êtes guère galant.

IGLOUF.

C'est du château que je parlais.

MARGARITA.

Pardi ! ce n'est pas un château qui change si vite, et depuis que je connais celui-ci...

IGLOUF.

C'est donc que vos maîtres ne sont pas riches, pour le laisser ainsi tomber en ruines.

MARGARITA.

Riches ? hélas ! ils sont loin de l'être.

IGLOUF.

Ah !... et n'a-t-on jamais rien trouvé dans ce château ?

PÉDRILLO.

Bon ! c' trésor.... on vous a donc conté ça aussi, à vous. Ah ben ! oui, trouvé ! v'là pus d' cent ans qu'on l' cherche, et c'a toujours été peine perdue. Allons, j' vois ben qu' vous connaissez l' pays, et qu' malgré c' qui m'a paru d'abord, vous n'y êtes pas tout-à-fait tombé des nues.

MARGARITA, allant pour rentrer au château.

Eh bien ! je vais dire à notre jeune maîtresse.... mais la voilà. Venez, venez, Signora, cet étranger est une ancienne connaissance de la maison.

(Thérésina paraît.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, THÉRÉSINA.

IGLOUF, vivement.

Que vois-je ! par quel prestige... Thérésina !

THÉRÉSINA.

Margarita, est-ce que l'on m'a nommée à Monsieur ?

MARGARITA.

Non, Signora.

IGLOUF.

Est-ce que par hasard le nom que je viens de prononcer serait aussi le vôtre, Signora ?

THÉRÉSINA.

Oui, Monsieur.

IGLOUF.

Admirable rapport ! il faut qu'avec tous les traits de celle dont vous m'offrez l'image, vous portiez aussi son nom ! Ah ! Signora, quels souvenirs votre vue retrace à ma pensée ! Étrange vicissitude des choses humaines ! le temps destructeur exerce en vain ses ravages, altère, consume tout ce qui est soumis à son empire, la nature, toujours la même, comme aux premiers jours du monde, brille de l'éclat d'une éternelle jeunesse ; et chaque âge qui s'écoule voit se reproduire sur de nou-

LE COMTE.

Au Bengale ! y pensez-vous ? il y a au moins quarante ans que j'ai fait ce voyage.

IGLOUF.

Oui, il y a ce tems , à peu près.

LE COMTE.

Eh ! mais, vous n'avez pas même cet âge, vous.

IGLOUF.

Je le passe de beaucoup.

LE COMTE.

Allons donc, vous plaisantez. Il est vrai que vos traits ne me sont point inconnus, mais je ne puis me rappeler où je les ai vus.

IGLOUF.

C'est au Bengale, vous dis-je. Ayant appris que vous teniez par votre mère à la famille d'Algunar, j'allai vous voir pour vous prier de m'en donner des nouvelles.

LE COMTE.

En effet, un homme est venu..... mais, si j'ai bonne mémoire, celui que je me rappelle avait dès lors l'âge que vous avez à présent. Ce ne pouvait donc être vous.

IGLOUF.

C'était moi ; je vous trouvai dans une salle basse, décorée d'une tenture de la Chine, à grands personnages sur un fond jaune. Vous

étiez étendu sur une ottomane de la même couleur, cherchant à faire taire un petit chien marqué de noir et de blanc qui aboyait contre un sapajou que vous veniez d'acheter.

PÉDRILLO, à part.

Tatigué ! queu' mémoire !

LE COMTE.

Parbleu ! c'est bien cela. La tenture à fond jaune, le petit chien noir et blanc..

PÉDRILLO.

Le sapajou ?

LE COMTE.

Je me reconnais-là. Mais comment se peut-il ?...

IGLOUF.

Vous êtes le comte de Los Montès !

LE COMTE.

Oui.

IGLOUF.

Bien certainement ?

LE COMTE.

Bien certainement. (*A Alonso.*) Voyez un peu la singulière question !

ALONSO, parlant toujours avec poids et mesure.

Oui, très-singulière.

IGLOUF.

Vous rappelez-vous la perte que vous fîtes à cette époque d'un papier fort important ?

ALONSO, à part.

Ah ! ah !

LE COMTE.

Un papier important ? (*A part.*) Est-ce la lettre de mon père qu'il veut dire ?

THÉRÉSINA, bas à Margarita.

Un papier important !

LE COMTE, à Igloof.

Non, je ne me souviens nullement d'avoir rien perdu.

IGLOUF.

Cela m'étonne.

LE COMTE.

Mais qui diable êtes-vous ?

IGLOUF.

Je suis..... porteur de fâcheux souvenirs.
(*A Thérésina.*) Au revoir, Signora ; je reviendrai quand votre père sera de retour.

THÉRÉSINA.

Mais pourquoi ne pas attendre ?...

IGLOUF.

Non, Signora. Je reste difficilement longtemps à la même place. (*Au Comte en sortant.*)
Ah ! vous êtes le comte de Los Montès !

(Le Comte reste tout stupéfait en le regardant en aller.)

FÉDRILO, à part.

Faut qu' j' l' suivions un peu, pour voir...

(Il suit Iglouf de loin, et sort après lui.)

SCÈNE VII.

MARGARITA, THÉRÉSINA, LE COMTE,
ALONSO.

THÉRÉSINA.

Vois done, Margarita, comme le Comte a l'air intrigué de ce que lui a dit l'étranger.

ALONSO, au Comte, qui est resté immobile de stupefaction.

Eh bien ! cher Comte, qu'avez-vous donc ?

LE COMTE.

Mon cher Alonso Fuentès, je ne suis pas encore revenu de mon étonnement. (*A Thérésina.*) Et vous ne connaissez pas cet homme-là, cousine ?

THÉRÉSINA.

Pas du tout, mon cousin : mais ne venez-vous pas vous reposer au château ?

LE COMTE.

Bien des grâces ! chère cousine. (*A lui-même.*) Au Bengale ! (*A Thérésina.*) Je reviendrai, car j'ai à causer avec votre père. J'étais venu aussi dans l'intention de vous dire à vous-même beaucoup de choses.....

THÉRÉSINA.

A moi ?

LE COMTE.

Oui , à vous , friponne. Mais ce diable d'homme est venu brouiller toutes mes idées.

THÉRÉSINA.

Mon cousin , puisque vous ne voulez pas entrer , souffrez...

LE COMTE.

Que je ne vous retienne pas , ma belle amie. *(Lui prenant la main.)* J'ai cependant bien envie de vous dire combien ces yeux-là... *(Se retournant à Alonso.)* Jusqu'à mon sapajou qu'il se rappelle !

ALONSO.

Et votre tenture jaune !

THÉRÉSINA , bas à Margarita.

Léonora m'avait dit la vérité. Que je suis malheureuse !

LE COMTE , à Thérésina qui s'éloigne.

Ah ! pardon , belle Thérésina , pardon de mon impolitesse ; ma tête est vraiment...

(Thérésina lui fait une grande révérence , et rentre au château avec Margarita.)

venue; j'ai possédé de bonne foi; la prescription est acquise, et je garde ce que je tiens.

ALONSO.

Mais n'avez-vous pas répondu à cette lettre?

LE COMTE.

Oui.

ALONSO.

Autre imprudence.

LE COMTE.

Je n'ai pu m'en dispenser. Il fallait rassurer la conscience du vieux Comte, l'empêcher surtout de faire lui-même, à ses derniers momens, une déclaration publique qui m'aurait perdu. Je me hâtai donc de lui répondre que j'étais résolu de suivre de point en point ses intentions en faveur de celui que j'appelais mon frère. Mais ma réponse était conçue de manière à ne pouvoir rien conclure contre moi.

ALONSO.

Sauf le cas où l'on pourrait la comparer à la lettre à laquelle elle répond. Alors il serait prouvé que vous saviez tout, alors plus de prescription en votre faveur.

LE COMTE.

Parbleu ! avec de pareilles suppositions...

ALONSO.

Vous n'avez donc point retrouvé cette réponse dans les papiers du feu Comte ?

ALONSO.

Cela ne se peut pas. Quand des choses de si peu d'importance qu'un petit chien marqué de telle ou telle couleur, un sapajou, sont restées dans la mémoire, il faut qu'on les ait vues.

LE COMTE.

Il faut qu'on les ait vues ! savez-vous que vous êtes désespérant, mon cher Alonso ? Mais je suis tranquille, parfaitement tranquille. Fernand, mon prétendu neveu, est parti pour ne revenir jamais ; j'y ai mis bon ordre. Sa sœur, Léonora, ne sera plus longtemps à ma charge ; je songe à la marier.

ALONSO.

A son cousin Félix d'Algúnar, peut-être ?

LE COMTE.

Non pas, non pas. J'ai en vue l'un de mes vieux amis, qui est riche, et qui la prendra sans dot.

ALONSO.

Je croyais, moi, que, par manière de restitution, vous auriez pu...

LE COMTE.

Point du tout. Je ne restitue rien. Écoutez donc, je me fais vieux ; la fortune rajeunit et j'ai besoin de cette jeunesse-là pour épouser la charmante Thérésina d'Algúnar. J'étais venu pour la demander à son père.

ALONSO.

Voudra-t-elle de vous ?

LE COMTE.

Demander si elle voudra être riche ! Qu'est-ce que j'entends ?

(On entend une musique d'instrumens à vent, avec tambours de basque et triangles.)

ALONSO.

C'est une troupe de Bohémiens qui vient de ce côté.

LE COMTE.

Oui, vraiment ! parbleu, ils arrivent à propos. J'ai envie de les retenir pour donner, dans mon château, une fête à ma prétendue.

ALONSO.

C'est fort bien pensé.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, DON FERNAND, en Bohémien, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES, ensuite THÉRÉSINA ET MARGARITA au balcon.

(Les Bohémiens arrivent en achevant leur symphonie.)

FERNAND.

ARRÊTEZ, mes amis, c'est ici. (*A part.*) Voyons si elle paraîtra.

(Les Bohémiens préludent en se retournant vers le balcon.)

LE COMTE, après le prélude.

Pourquoi s'arrêtent-ils là ?

UNE BOHÉMIENNE chante.

Jeté sur de lointains rivages,
Jeune et sensible troubadour
Chantait à des peuples sauvages
Sa douce amie et son amour.
En vain du couchant à l'aurore,
Il a vu mille appas divers,
Pour lui la beauté qu'il adore
Est seule encor dans l'univers.

Thérésina et Margarita paraissent au balcon pendant la tournelle.)

FERNAND, à part.

Grand Dieu ! la voilà !

LE COMTE, en même tems.

Bon ! la voilà.

LA BOHÉMIENNE chante se second couplet.

Bravant les dangers, l'indigence,
Notre malheureux troubadour
N'a qu'un penser dans sa souffrance,
C'est son amie et son amour.
Ah ! fût-il vingt ans de sa belle
Séparé par les vastes mers,
Il dira, s'il revient près d'elle :
N'ai vu que toi dans l'univers.

THÉRÉSINA, répétant la fin de l'air.

Dira-t-il, s'il revient près d'elle,
N'ai vu que toi dans l'univers ?

ACTE I, SCÈNE IX.

FERNAND, à lui-même.

Oh ! oui, charmante Thérésina !

LE COMTE, à part.

Bien, bien, ma foi ! quand elle aurait appris cet air... (*A Fernand.*) Écoutez un peu ici.

FERNAND, à part.

O Ciel ! c'est mon oncle.

LE COMTE, le tirant à l'écart et lui donnant de l'argent.

Dites que c'est de la part de don Sébastien de Los Montès.

FERNAND.

Volontiers. (*Se rapprochant du balcon.*)
Signora, c'est de la part de don Fernand de Los Montès.

THÉRÉSINA, vivement.

Fernand !

LE COMTE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? (*A Fernand.*)
Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela. Je vous ai dit Sébastien. Où diable va-t-il chercher...

FERNAND.

Ah ! pardon. J'avais entendu Fernand.

LE COMTE.

Il y a cependant bien de la différence.

Melodramas. 20.

FERNAND.

Sans doute. C'est par distraction que j'ai confondu...

THÉRÉSINA, au balcon.

Mais c'est sa voix, Margarita !

FERNAND, au Comte.

Je vais réparer ma faute. (*Se rapprochant du balcon.*) Signora, c'est don Sébastien de Los Montès...

(Thérésina se retire.)

LE COMTE.

Comment, au lieu de me remercier...

FERNAND, au Comte.

Vous êtes content, n'est-ce pas ?

LE COMTE, avec humeur.

Oui, oui, très-content. (*A part.*) C'est par pudeur peut-être qu'elle n'est pas restée là.

FERNAND, à part.

Il ne me reconnaît pas...

LE COMTE, à Fernand.

Écoutez, M. le Bohémien ; moyennant un honnête salaire, puis-je compter sur vous et votre monde, pour une fête que je veux donner demain ?

FERNAND.

Nous sommes à vos ordres.

SCÈNE II.

THÉRÉSINA, MARGARITA, PÉDRILLO.

PÉDRILLO, accourant.

SIGNORA, v'là don Ramire et don Félix qui arrivent.

THÉRÉSINA.

Mon père ! qu'il doit être affligé !

PÉDRILLO.

C'est vrai. Mais vot' frère n'en paraît pas pour ça plus chagrin.

MARGARITA.

Je le crois ; projet manqué, nouveau projet conçu, c'est son habitude.

THÉRÉSINA.

Ah ! qu'il est heureux !

MARGARITA.

Les voici, signora.

SCÈNE III.

MARGARITA, DON RAMIRE, THÉRÉSINA, DON FÉLIX, PÉDRILLO.

THÉRÉSINA, courant au-devant de son père.

Mon père !

148. LE JUIF ERRANT. ACTE I, SCÈNE IX.

LE COMTE, à lui-même.

Je ne me sens pas de joie ! je crois qu'elle
me renvoie mes baisers...

(Le même jeu recommence , tandis que le rideau
tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La théâtre représente une salle gothique et fort délabrée, avec une porte dans le fond et deux grandes croisées garnies de vitraux raccommodés en plusieurs endroits. A travers ces croisées et la porte on voit la cour du château et les débris d'une grille devant une longue avenue. On remarque dans la cour, à gauche, une ruine qui paraît être l'entrée d'une citerne. Dans la salle sont de vieux meubles, tels que tables, sièges, consoles, etc.

SCÈNE I.

THÉRÉSINA ET MARGARITA, entrant par la gauche ; **LÉONORA**, mise très-simplement, et arrivant précipitamment par la porte du fond.

MARGARITA, entrant la première.

VENEZ, venez, signora, c'est votre cousine qui accourt vous voir.

THÉRÉSINA, à Léonora qui entre.

C'est toi, ma chère Léonora.

LÉONORA.

Cousine, ton père n'est donc point encore arrivé ?

DON RAMIRE.

Bonjour, ma fille; tu as reçu ma lettre ?
tu connais toute l'étendue de mon affliction.

THÉRÉSINA.

Ah! mon père!

DON FÉLIX.

Allons, allons, ma sœur, embrasse-moi, et
ne t'afflige pas tant; tout n'est pas désespéré.

THÉRÉSINA.

Eh quoi! mon frère, tu peux espérer en-
core...

DON RAMIRE.

Non. Il est écrit là-haut que jamais rien ne
nous réussira. La place était sûre, mille autres
l'auraient obtenue; mais nous! l'ordre des
choses naturelles aurait apparemment été dé-
rangé, si don Ramire d'Algunar ou son fils
don Félix avaient remporté cet avantage sur
la fatalité qui s'acharne à leur poursuite. Il n'y
a plus à reculer maintenant; la vente de ce
domaine est notre dernière ressource.

DON FÉLIX.

Eh! qui sait, mon père, si le bonheur de
toute la famille ne dépend pas de ce sacrifice
qui vous coûte tant, et auquel, grâce au Ciel,
ce dernier échec vous a enfin déterminé.

DON RAMIRE, avec humeur.

Oui, je sais que tes projets sont admira-

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté PÉDRILLO.

MARGARITA.

L'OURAGAN aura ébranlé quelque chose qui a fini par tomber.

DON DAMIRE, se jetant dans un fauteuil.

Il faut donc vendre ce château ! courir la chance désespérante de voir peut-être l'objet de mes constantes recherches se découvrir à l'avidé acquéreur, dès les premiers coups de marteau qu'il ordonnera pour sa démolition.

MARGARITA.

Mais, mon cher maître, si parmi les papiers qui n'ont pas encore passé sous vos yeux il s'en trouvait un...

DON DAMIRE.

Qu'on ne m'en parle plus ; je ne veux plus en regarder un seul.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

Ah ! mon Dieu ! quel dégât dans la grande salle ! tout un pan de mur qui est tombé ! et

ça , à l'endroit où c' qu'était c' grand tableau qui r'présente le martyre d' je n' sais pas queul saint. L' tableau tient encore d'un côté ; mais en r'gardant derrière , n' v'la-t-i' pas que j' trouvons ce p'tit paquet d' papiers. C'est p't-être queuqu' chose qu'en vaut la peine.

(Il montre un petit paquet de papiers enfermé.)

DON DAMIRE, vivement.

Ah ! voyons.

(Il prend le paquet, et va s'asseoir à la petite table.)

THÉRÉSINA.

Mon père, vous ne vouliez plus en regarder un.

DON RAMIRE.

Non, mais l'endroit où ceux-ci étaient cachés... voyons, voyons donc cela.

(Il déroule le paquet avec précaution.)

PÉDRILLO, bas à Margarita.

Si l' trésor allait s' trouver là-dedans !

DON RAMIRE.

Il n'est venu personne pendant notre absence ?

(Il examine les papiers sans écouter la réponse.)

THÉRÉSINA.

Pardonnez-moi, mon père. Le comte de Los Montès est venu ce matin.

DON FÉLIX.

Le Comte ! par quelle aventure...

THÉRÉSINA, continuant à son père.

Puis il est venu un personnage fort singulier, qui paraît empressé de vous voir et de causer avec vous ; il doit revenir. Cet homme nous a dit des choses...

DON RAMIRE, préoccupé de son examen.

Ah ! ah ! c'est l'ancien langage castillan.

DON FÉLIX, à Thérésina.

Ma sœur, tu as vu sans doute notre cousine Léonora ?

THÉRÉSINA.

Elle ne faisait que me quitter quand vous arriviez.

DON FÉLIX.

Ah ! que je suis fâché...

THÉRÉSINA.

Mais, une nouvelle, mon frère ! Fernand, ton ami Fernand qui est revenu.

DON FÉLIX.

Fernand ! et comment son oncle...

THÉRÉSINA.

Son oncle ignore son retour. Ce malheureux jeune homme, enrôlé dans une troupe de Bohémiens...

DON RAMIRE, avec vivacité.

Mes enfans ! (*A Margarita et à Pédriilo.*)
Laissez-nous, vous autres.

pier bien singulier par sa date , par celui qui l'a écrit et par la personne à laquelle il est adressé. C'est une lettre d'amour.

DON FÉLIX, THÉRÉSINA ET MARGARITA ,
ensemble d'un air mécontent.

Une lettre d'amour !

DON FÉLIX.

Mais que peut-on trouver là...

DON RAMIRE.

Vous allez voir. Cette lettre est adressée à Thérésina d'Algunar.

THÉRÉSINA.

A moi ? ce vieux papier !

DON RAMIRE.

Eh ! non , ma fille ; il a deux cents ans de date : mais plusieurs dames de notre famille ont porté ce nom de Thérésina. Celle-ci était la fille de ce don Gabriel d'Algunar , notre auteur commun , de ce même Gabriel enfin , mes enfans , qui a caché le trésor que ses descendans ont vainement cherché jusqu'aujourd'hui. L'écriture et l'ancien langage dont on se servait alors rendaient la lettre difficile à déchiffrer ; mais je me suis remis sur la voie , et je puis maintenant vous la traduire.

MARGARITA.

Ah ! voyons donc ça.

DON FÉLIX.

Mais quel était donc ce personnage ? un homme qui ne pouvait rester plus de trois jours dans le même endroit ! qui écrit à celle qu'il aime qu'elle n'existera plus quand il pourra revenir dans le lieu qu'elle habite ! pouvait-il prévoir qu'elle mourrait jeune et subitement ?

DON RAMIRE.

Je ne puis concevoir...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

PARDON, mais ça presse. C't étranger d'tantôt dit qu'i' n' peut pas attendre, et qu'i' veut absolument parler au seigneur d'Algunar.

DON RAMIRE.

Eh bien ! va dire à cet homme d'entrer.

PÉDRILLO.

J'n'irai pas loin, car il m'a suivi. (*Vers la coulisse.*) Entrez, l'homme, entrez.

THÉRÉSINA.

Achievez, mon père.

DON FÉLIX.

Le voilà donc trouvé, ce trésor qui va nous rendre...

DON RAMIRE, impatienté.

Eh bien ! pas du tout. Les trois lignes qui suivent sont tellement raturées, qu'il m'est impossible d'y rien déchiffrer.

THÉRÉSINA.

O Ciel !

MARGARITA.

Là ! c'est cette Thérésina qui les aura effacées par malice.

THÉRÉSINA.

Dites plutôt par prudence, Margarita.

DON RAMIRE.

Sans doute ; mais je sais que cette Thérésina est morte subitement quelques années avant son père.

DON FÉLIX.

Et la signature ?

DON RAMIRE, lisant.

« Samuel Igloof. »

MARGARITA.

Oh ! le drôle de nom !

DON FÉLIX.

Mais quel était donc ce personnage ? un homme qui ne pouvait rester plus de trois jours dans le même endroit ! qui écrit à celle qu'il aime qu'elle n'existera plus quand il pourra revenir dans le lieu qu'elle habite ! pouvait-il prévoir qu'elle mourrait jeune et subitement ?

DON RAMIRE.

Je ne puis concevoir...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO.

PÉDRILLO.

PARDON, mais ça presse. C't étranger d'tantôt dit qu'i n' peut pas attendre, et qu'i veut absolument parler au seigneur d'Algunar.

DON RAMIRE.

Eh bien ! va dire à cet homme d'entrer.

PÉDRILLO.

J'n'irai pas loin, car il m'a suivi. (*Vers la coulisse.*) Entrez, l'homme, entrez.

point encore me livrer à l'espoir dont vous venez me flatter. Veuillez donc enfin m'expliquer...

IGLOUF.

Écoutez. Déjà vous l'avez soupçonné peut-être, je suis ce malheureux enfant d'Israël qui, contemporain de seize siècles, suis condamné par la justice divine à voir se perpétuer ma douloureuse existence ; forcé de parcourir successivement, et sans me reposer jamais, toutes les contrées de l'univers. Oui, Seigneur, vous voyez en moi celui que le vulgaire appelle le Juif Errant. Vos livres ont pu vous apprendre en punition de quel crime je me suis attiré ce châtiment. Les désirs, les affections, les habitudes qui peuvent rendre heureux les autres hommes augmentent mon supplice par la loi qui m'est imposée de ne pouvoir demeurer plus de trois jours dans le même lieu, et de ne pouvoir y revenir qu'après la révolution d'un siècle entier. Ainsi chaque troisième jour qui me luit est pour moi l'avant-coureur de nouvelles souffrances : car il faut toujours que l'intervalle des mers ou toute l'étendue d'un vaste empire sépare le lieu que je quitte de celui où je me rends. Alors c'est avec une effrayante rapidité que je franchis les plus énormes distances ; et je n'ai pour compagnons de voyage que les vents, la foudre et les tempêtes.

DON RAMIRE.

Votre destinée est bizarre en effet , et je vous trouve bien à plaindre.

IGLOUF.

Pendant une vie aussi longue, pour comble de tourment, le pouvoir surnaturel qui m'empêche de vieillir me laisse en butte à tous les effets des passions malheureuses, j'ai souvent subi le joug tyrannique de l'amour; les beautés les plus célèbres de tous les pays et de toutes les époques ont tour à tour enchanté mes regards : il en est dont le tems n'a pu encore effacer en moi le souvenir. Telle est cette Thérésina, l'une de vos ancêtres. Mais jugez de ma surprise et de mon émotion, quand ce matin j'ai retrouvé tous ses traits dans ceux de votre charmante fille.

DON RAMIRE.

De ma fille !

IGLOUF.

Oui, Seigneur, et je compterai ce jour comme un des moins malheureux de ma vie, si je puis rendre un véritable service au père de l'aimable personne qui a fait revivre un instant à mes yeux celle que j'ai tant aimée.

DON RAMIRE.

Quoi ! vous pourriez me faire trouver... ah ! pardonnez mon impatience.

IGLOUF.

Je vais la satisfaire ; donnez-moi ce papier.
(Il prend le papier , et va à la table où il s'apprête à écrire.)

DON RAMIRE.

Qu'allez-vous faire ?

IGLOUF.

Rétablir au bas de cette page, les trois lignes effacées plus haut.

DON RAMIRE.

Mais pourquoi ne pas me dire de vive voix...

IGLOUF.

Je veux au moins vous convaincre d'une vérité, c'est que moi seul ai pu écrire cette lettre, malgré l'antiquité indubitable de sa date.

(Il achève d'écrire.)

DON RAMIRE, à part.

Rien n'égale le trouble où cet homme me jette !

IGLOUF, lui remettant le papier.

Lisez, Seigneur.

DON RAMIRE, extasié.

En effet, c'est la même écriture ! Ah ! lisons. (*Il lit.*) « Dans la grande citerne ! » (*A Iglouf.*) Comment donc ? j'y ai fait fouiller vainement dix fois.

n'est-ce pas... (*A Pédriilo et à Margarita qui sont restés.*) Eh bien ! vous restez là , vous autres ; m'avez-vous entendu ? que vous ai-je demandé ?

PÉDRILLO , se sauvant d'un côté.

Une pioche.

MARGARITA , courant de l'autre.

Un flambeau.

THÉRÉSINA.

Quoi ! mon père , vous savez donc enfin...

DON RAMIRE.

Oui , oui. (*A don Félix.*) Eh bien ! Félix , tu as lu...

DON FÉLIX.

Oui , mon père. Mais quand cette porte de fer sera dégagée , comment l'ouvrir.

IGLOUF.

Vous y trouverez un gros anneau qu'il suffira de tourner. Mais ne vous étonnez pas , si un bruit extraordinaire se fait entendre au moment où la porte cédera à vos efforts. Elle ne peut s'ouvrir sans mettre en mouvement une bascule en fer , qui fera retentir un timbre de cloche. C'est par là que le premier propriétaire du trésor pouvait être averti de toute tentative étrangère.

DON RAMIRE.

Va, mon fils, je brûle d'impatience d'entendre résonner cette cloche.

(Margarita et Pédrillo rentrent, l'un avec une pioche, l'autre avec un flambeau.)

DON FÉLIX, prenant le flambeau à Margarita.

Allons, viens, Pédrillo.

FÉDRILLO.

J'vous suis, seigneur Félix : et jarni vous allez m'voir cogner d'la belle manière.

(Don Félix et Pédrillo sortent par le fond, et on les voit descendre dans la citerne.)

SCÈNE XI.

DON RAMIRE, IGLOUF, THÉRÉSINA, MARGARITA.

MARGARITA.

Mais si tout allait s'écrouler, en cognant dans ces ruines !

DON RAMIRE.

O bonheur ! mais comment se fait-il, Iglouf, que don Gabriel vous ait confié un pareil secret ?

IGLOUF.

Le besoin d'être aidé lui a fait juger cette confidence indispensable. D'ailleurs, je lui avais appris qui j'étais ; il savait que j'allais le

quitter pour ne le revoir jamais, et convaincu que ma bizarre destinée me rendait la fortune inutile, il n'a pu me supposer l'intérêt d'abuser de cette connaissance.

MARGARITA.

Seigneur, j'entends des coups sourds; Pédrillo est déjà à la besogne.

(On entend frapper sourdement.)

DON RAMIRE, écoutant.

En effet... oh! s'ils pouvaient trouver la petite porte! je n'entends plus rien.

THÉRÉSINA.

Ni moi non plus.

(On entend un violent coup de cloche.)

MARGARITA, effrayée.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

DON RAMIRE.

Ils l'ont trouvé! (*Embrassant Iglouf.*)
Ah! mon cher Iglouf, que d'obligations nous vous avons!

THÉRÉSINA.

Quoi, généreux étranger, c'est à vous que nous devons notre bonheur! ah! vous le partagerez avec nous.

IGLOUF.

Que cela n'est-il en mon pouvoir, aimable Thérésina!

DON RAMIRE.

Comment ! nous ne pourrions pas...

MARGARITA , poussant un cri

Ah ! mon Dieu !

DON RAMIRE.

Qu'a-t-elle donc ?

MARGARITA.

Le plancher qui remue sous mes pieds !

THÉRÉSINA.

Es-tu folle ?

MARGARITA.

Le plancher remue , vous dis - je. (*Reculant de deux pas.*) Tenez , le voyez-vous ?

(Une trappe se lève à demi, et l'on voit la tête de Pédriilo.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, PÉDRILLO.

DON RAMIRE ET THÉRÉSINA , ensemble.

C'est Pédriilo !

PÉDRILLO.

J'entends parler ! où suis-je donc ?

DON FÉLIX.

Eh ! te voilà , mon pauvre ami !

DON FÉLIX.

Mais comment se fait-il , Pédrillo , que tu sois parvenu dans cette salle ?

PÉDRILLO.

Voyant que vous ne r'veniez pas m'aider à sortir par où j'étions entrés , je m' suis enfoncé dans l' souterrain pour voir où c' que ça m' menerait : ça n'en finissait pas. Mais v'là que j' trouve un p'tit escalier , j' grimpe ; je m' cogne la tête contre queuqu' chose qu'a l'air d'une trappe , j' pousse tant que j' peux ; une serrure saute , j' pousse encore , et p'is m' v'là.

DON RAMIRE , ayant découvert le vase.

C'est de l'or ! et il y a encore deux vases comme celui-ci ?

PÉDRILLO.

Sans compter c'te boîte , qui , toute petite qu'elle est , vaut p't-être encore mieux.

(Il tire de dessous son habit une boîte qu'il pose sur la table.)

IGLOUF.

Je reconnais cette boîte ; Pédrillo à raison.

DON RAMIRE , ouvrant la boîte.

Quelle richesse ! (*Il tire de la b. te plusieurs riches joyaux.*) Quoi ! tout ceci nous appartient !

DON FÉLIX.

Quand je vous le disais, mon père, que nous finirions par être heureux !

DON RAMIRE, montrant Igloof.

Oui, grâce à cet homme extraordinaire.

MARGARITA, regardant vers le fond.

Oh ! oh ! un domestique à la livrée du Comte !

DON RAMIRE.

De Los Montès ! Allez, Margarita ; voyez ce qu'il demande.

(Margarita va au devant d'un domestique qu'on aperçoit venir dans le fond.)

THÉRÉSINA.

Mon père, je suis prévenue que le Comte veut nous inviter à une fête qu'il donne dans son château.

DON FÉLIX, vivement.

Il faut accepter, mon père.

DON RAMIRE, souriant.

Ah ! oui, ta Léonora... je te comprends ; mais cela demande réflexion.

MARGARITA, revenant.

Le Comte fait demander s'il peut se présenter pour saluer le seigneur d'Algunar.

DON RAMIRE.

Oh ! ma foi, en ce moment...

IGLOUF.

Seigneur, recevez-le, je vous en prie. Je désire le revoir pour des raisons que vous saurez bientôt.

DON RAMIRE.

Vous le connaissez ? (*A Margarita.*) Eh bien ! va dire qu'il peut venir.

(Margarita va rendre réponse au domestique, qui s'éloigne aussitôt.)

DON RAMIRE.

Le Comte venir nous inviter à une fête !

THÉRÉSINA, à elle-même.

J'en soupçonne le motif.

IGLOUF.

Faites mieux, don Ramire : au lieu d'aller à sa fête, invitez-le pour demain à la vôtre.

DON RAMIRE.

Y pensez-vous, Iglouf ? une fête dans ce château où tout tombe en ruines, où tout me manque.

IGLOUF, montrant le vase et la boîte.

Dites où tout abonde. A si peu de distance de la capitale, vous n'avez qu'à vouloir ; dans quelques heures, vingt domestiques, cent ouvriers seront à vos ordres, et demain tout sera prêt. N'avez-vous pas encore cette grande salle d'armes où les anciens seigneurs d'Al-

gunar recevaient la foi et l'hommage de leurs vassaux ?

DON RAMIRE.

C'est celle que le tems destructeur a le moins épargnée.

IGLOUF.

Tant mieux. Il en sera plus piquant et plus extraordinaire de voir de riches draperies, de fraîches guirlandes, habilement jetées sur des décombres, et tout l'appareil d'une fête brillante dans les ruines du palais de vos aïeux.

DON FÉLIX.

Mon père, l'idée d'Iglouf est bizarre, mais elle me plaît.

DON RAMIRE.

Allons, mon fils, prends de l'or et pars sur-le-champ.

(Don Félix prend de l'or à poignée dans le vase.)

FÉDRILLO.

V'la bien c' qui s'appelle n'avoir qu'à s' baisser et en prendre.

MARGARITA.

Voici le Comte.

DON RAMIRE.

Cachons cela.

(Il couvre le vase et la boîte avec le tapis de la table.)

Je pars, mon père.

(Il sort par l'un des côtés, et le Comte entre par la porte du milieu; Margarita et Pédrillo se retirent.)

SCÈNE XIV.

THERÉSINA, DON RAMIRE, LE
COMTE, IGLOUF.

LE COMTE.

Le cher cousin a-t-il fait un bon voyage ?

D'ON RAMIRE.

Excellent. Vous voyez, je suis de bonne humeur.

LE COMTE.

Tant mieux, tant mieux. (*A Thérésina.*)
Serviteur à l'aimable cousine. Ah ! ça, cousin, je donne demain une petite fête. J'espère que vous voudrez bien y venir avec votre charmante fille. J'ai aussi une proposition à vous faire... mais je remets à vous en parler pendant la fête.

DON RAMIRE.

Bien fâché, Comte... c'est que précisément demain je donne une fête en réjouissance du succès de certaine affaire... J'allais me rendre chez vous pour vous prier de nous accorder l'honneur de votre présence.

LE COMTE.

Vraiment ! vous alliez venir ? et vous donnez une fête dans ce château ! Diable ! c'est donc une bien bonne affaire que vous avez terminée ?

DON RAMIRE.

Oui , très-bonne. Viendrez-vous ?

LE COMTE.

Et moi qui avais déjà arrêté une troupe de Bohémiens dont les danses et les jeux...

THÉRÉSINA.

Mon cousin , il faudra les envoyer ici , vos Bohémiens. J'aurai grand plaisir à les voir.

LE COMTE.

Et le monde que j'ai déjà invité...

THÉRÉSINA.

Amenez votre monde.

LE COMTE.

Vous le voulez , chère Cousine ; allons , j'accepte , et vais contremander... au revoir , cousin. (*En se retournant , il aperçoit Iglouf.*) Encore ici cet original !

IGLOUF , s'approchant de lui.

Vous avez un neveu et une nièce ?

LE COMTE.

Oui , après ?

IGLOUF.

Ils sont pauvres , et vous êtes riche.

DON RAMIRE.

Je ne le connais encore que par un service
qu'il m'a rendu.

LE COMTE.

Allons, je suis bien bon d'écouter plus
long-temps... au revoir, seigneur Ramire, à
demain.

IGLOUF, le retenant.

Un moment, de grâce. (*Après un silence.*)
Vous n'êtes pas le fils du dernier comte de
Los Montès ?

DON RAMIRE, à part.

Oh ! oh ! comment sait-il ?

LE COMTE.

Voici du nouveau, par exemple ! (*A lui-même.*) Mais c'est mon mauvais génie que
cet homme-là ! (*A Iglouf.*) Comment, mor-
bleu ! je ne suis pas...

IGLOUF.

La preuve en existe.

THÉRÉSINA, à part.

Ah ! s'il disait vrai !

LE COMTE.

La preuve ! où est-elle ?

IGLOUF.

En Russie, à Moscou.

IGLOUF.

Texado? fort bien; je m'en ressouvriendrai.
Je vous salue.

LE COMTE, avec humeur.

Je ne vous salue pas, moi.

IGLOUF, aux d'Algunar.

Au revoir, mes amis.

(Iglouf sort par la porte du milieu. Mais quand il a dépassé l'un des côtés de cette porte, on ne le voit plus du tout. Un bruit semblable à celui d'un coup de vent se fait entendre, et les contrevens des deux croisées se ferment et se rouvrent en un moment avec violence.)

LE COMTE, courant voir à l'entrée de la cour.

Qu'est-ce que c'est donc ? (*Après avoir regardé à droite et à gauche.*) Eh ! mais, il n'est plus là. Par où diable a-t-il passé ?

THÉRÉSINA, souriant.

Il est peut-être déjà à Berlin.

LE COMTE, stupéfait.

C'est bien extraordinaire !

DON RAMIRE, à part.

Serait-il possible... (*Haut.*) Quoi qu'il en soit, cousin, toujours à demain, n'est-ce pas ?

LE COMTE, hésitant.

A demain ? (*Avec résolution.*) Eh bien ! oui, à demain. (*A lui-même.*) Allons vite retrouver Alonso Fuentès, et savoir ce qu'il

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une galerie communiquant à droite et à gauche à divers appartemens.

SCÈNE I.

PÉDRILLO, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

PÉDRILLO, à la cantonade.

ALLONS, allons, mes amis; on demande le dessert. (*Plusieurs domestiques chargés de plats de fruits, de pâtisseries et d'autres objets de dessert, passent dans le fond.*) Prenez garde, allez avec précaution; vous surtout, avec votre château de sucre, qu'est encore moins solide que l'nôtre. (*A lui-même, tandis que les domestiques achèvent de passer.*) Voyez un peu que d'choses i' faut encore pour rassasier des gens qui n'ont plus faim! (*A Margarita qui entre.*) Eh ben! ma chère Margarita?

SCÈNE II.

MARGARITA, PÉDRILLO.

MARGARITA, se jetant dans un fauteuil.

Ah ! Pédrillo, je n'en puis plus !

PÉDRILLO.

Je l'crois ben, je l'crois ben. Ce n'est plus là vot' trantran ordinaire, pas vrai ?

MARGARITA.

Ne m'en parle pas, Pédrillo. Mais n'importe, malgré la fatigue, je suis bien contente ; un trésor trouvé ! Mes pauvres maîtres, ils sont heureux enfin !

PÉDRILLO.

Et nous aussi, par contre-coup. Tatigué ! qu'c'est une chose commode que c't'argent ! avec lui, v'là qu'en un tour de main c'vieux château n'est plus reconnaissable. Partout grand feu, grande chère, grand bruit ; c'est un monde !... faut voir surtout la salle préparée pour la fête, c'te salle hier encore si délabrée ; eh ben ! c'est un bijou ; tout y est frais, brillant, neuf. Mais quel homme c'est i' donc que c't Iglouf, qui vous dénêche si joliment un trésor, qui s'rait p't-être encore resté là une éternité ?

IGLOUF.

Je ne vous ferai pas long-tems attendre.

LE COMTE.

Pas long-tems ? Il est vrai que pour faire deux fois huit à neuf cents lieues , il ne vous faudra tout au plus...

IGLOUF.

Que six heures.

LE COMTE.

Hein ? qu'est-ce que vous dites donc ?

IGLOUF.

Je dis que demain au plus tard , pendant la fête , j'espère bien être de retour.

LE COMTE.

De Moscou ?

IGLOUF.

De Moscou. Si par hasard l'homme était mort , et que la lettre ne se retrouvât point , je ne reviendrais pas. Dans le cas contraire , attendez-vous à me revoir demain.

LE COMTE , à lui-même.

A moins qu'il ne soit sorcier..... Parbleu ! je songe... (*Haut.*) Puisque vous allez à Moscou, faites-moi le plaisir de me rapporter des nouvelles d'un riche négociant de mes amis , qui est depuis vingt ans dans cette ville. Il se nomme Texado ; tout le monde vous indiquera sa demeure.

MARGARITA.

C'est...

(Elle lui achève à l'oreille.)

PÉDRILLO, avec saisissement.

Hein ? le Juif-Er...

MARGARITA, lui mettant la main sur la bouche.

Chut ! don Ramire a défendu d'en parler.

PÉDRILLO.

Et pourquoi ne l' voit-on plus ici d' puis hier ?

MARGARITA.

Il est parti pour Moscou ; d'où il doit rapporter un papier qui prouvera au comte de Los Montès qu'il est un fripon.

PÉDRILLO.

Je l' croirais assez sans ça.

MARGARITA.

Il a promis d'être de retour aujourd'hui pendant la fête.

PÉDRILLO.

Moscou est donc un village d'ici aux environs ?

MARGARITA.

Oui, en Russie.

PÉDRILLO.

En Russie ! et il en s'ra r'venu aujourd'hui !

MARGARITA.

Ne sais-tu pas comme il voyage ?

DON ALONSO.

C'est ce que je vous disais. Au sortir de chez lui, j'ai, selon votre désir, passé chez les gens de justice. Dans une heure ils seront ici déguisés, et vous serez libre d'employer leur ministère, pour l'apposition des scellés.

LE COMTE.

Et c'est ce que je ne manquerai pas de faire, si don Ramire me refuse sa fille. Ah ! ah ! je le tiens, le cher cousin !

DON ALONSO.

Vous ne lui avez donc point fait encore votre demande ?

LE COMTE.

Non, pas encore : mais maintenant me voilà fort, et je vais lui parler. Un bonheur n'arrive jamais seul. Je viens de recevoir une lettre du capitaine corsaire qui s'était chargé de mon neveu Fernand. Il m'écrit qu'il a presque la certitude que Fernand n'existe plus. Un neveu de moins, un trésor de plus ! je ne me sens pas de joie, mon cher Fuentès !

DON ALONSO.

Vous faites bien d'oublier ainsi ce diable d'homme qui est allé à Moscou.

LE COMTE, avec humeur.

Et vous, pourquoi me le rappeler, si je

SCÈNE IV.

DON ALONSO.

Je viens de remplir la commission du Comte. Mais en faisant ses affaires, pensons un peu aux nôtres. Si je pouvais déterminer le Comte à m'accorder Léonora ! Devenu l'époux de cette aimable fille, je pourrais peut-être faire valoir ses droits à l'immense fortune de mon cher Sébastien. Il ne sait pas que sa réponse à la lettre dont on le menace aujourd'hui, et qu'il a si vainement cherchée, est depuis long-tems en mon pouvoir. J'ai toujours pensé que les meilleurs amis peuvent se brouiller un jour, et qu'il est bon d'avoir par devers soi... et puis elle est vraiment charmante, cette Léonora ; à peine l'avais-je remarquée jusqu'à ce jour : d'honneur, elle est charmante. Bon ! voici le Comte ?

SCÈNE V.

LE COMTE, DON ALONSO.

LE COMTE.

En bien ! mon cher Fuentès, avez-vous vu l'homme de loi ?

DON ALONZO.

Oui, cher Comte, et les gens de justice aussi.

LE COMTE.

Ah ! ah !

DON ALONZO.

Votre affaire est bonne. L'homme de loi a bien examiné les pièces que vous m'avez chargé de lui remettre. La moitié du trésor appartient incontestablement à votre branche.

LE COMTE.

J'en étais sûr. Mes aïeux maternels sont aussi ceux du cousin don Ramire : l'un d'eux a voulu que ses enfans partageassent également tout le mobilier et l'argent comptant, même celui caché.

DON ALONZO.

Même celui caché, ce sont les termes.

LE COMTE.

Qui se trouveraient au jour de son décès dans le château d'Algunar.

DON ALONZO.

Or, a dit l'homme de loi, la moitié du trésor...

LE COMTE.

M'appartient, c'est clair.

DON ALONZO.

Oui, mais la moitié de cette moitié appartient aux enfans de votre frère.

DON ALONSO.

Sans dot ; c'est ainsi que je l'entends.

LE COMTE.

Touchez là , don Alonso :

DON ALONSO.

Quoi ! vous m'accordez...

LE COMTE.

Affaire conclue.

DON ALONSO , très-froidement.

Vous me voyez dans un enchantement ,
une ivresse....

LE COMTE.

Modérez-vous, de grâce, modérez-vous...
Tenez , voici justement Léonora qui vient à
nous. Parlez-lui , mais n'allez pas l'effarou-
cher par une peinture trop vive du feu qui
vous consume.

DON ALONSO.

Je me modérerai.

LE COMTE.

Et vous ferez bien.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , LÉONORA.

LE COMTE.

APPROCHEZ , ma nièce ; voilà mon vieil

LÉONORA, à part.

Ce cher Félix ! la fortune ne change point son cœur !

DON ALONSO, se rapprochant d'un pas.
Signora...

LÉONORA, à part.

Riche comme il est maintenant, sa demande ne peut déplaire au Comte.

DON ALONSO, faisant encore un pas.
Signora...

LÉONORA, à part.

Oui, il faut que je parle à mon oncle.

DON ALONSO, faisant un troisième pas.
Je lui ai parlé, Signora.

LÉONORA.

Ah ! pardon, Monsieur, j'oubliais...

DON ALONSO:

C'est l'amour, Signora, qui...

LÉONORA, vivement.

De grâce, une autrefois ! je cours sur les pas de mon oncle.

(Elle sort précipitamment.)

DON ALONSO, faisant quelques pas pour la suivre.

Signora ! Signora !

(Il reste immobile à regarder vers l'endroit par où Léonora est sortie.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, THÉRÉSINA.

THÉRÉSINA, à part.

Son époux ! don Alonso l'époux de Léonora ! il faut rompre cet accord.

LE COMTE, revenant à Thérésina.

Je vous disais donc, cousine : Je sais que vous aimez mon neveu Fernand ; mais vous ne le reverrez jamais. J'ai reçu aujourd'hui même la nouvelle certaine que le pauvre garçon...

THÉRÉSINA.

Ah ! n'achevez pas, Seigneur.

LE COMTE.

Eh bien, n'y pensons plus. Écoutez, je vous aime, Thérésina, et mon bonheur dépend de vous. Parlez, puis-je espérer.....

THÉRÉSINA.

Seigneur, veuillez me dire d'abord si vous avez résolu le malheur de mon frère, en donnant la main de ma cousine à votre don Alonso Fuentès ?

LE COMTE.

Don Alonso n'est pas très-aimable, j'en conviens ; mais je lui ai quelques obligations, et...

THÉRÉSINA.

Si je vous en avais une grande , moi ? en seriez-vous fâché ?

LE COMTE.

Non , certainement , cousine , et si je pouvais compter sur votre reconnaissance , j'enverrais , ma foi , le cher Fuentès...

THÉRÉSINA.

Vous pourriez lui retirer votre parole ?

LE COMTE.

Oh ! mon Dieu , vous n'avez qu'à parler.

THÉRÉSINA.

Mon cher cousin , je n'ai rien à vous dire que cet engagement ne soit rompu.

LE COMTE, à part.

Son cher cousin !

THÉRÉSINA.

Avant de demander ma main , vous auriez pu réfléchir que nuire à un frère que j'aime n'était pas un moyen de vous rendre agréable. Qui veut plaire doit obliger. Maintenant c'est à vous , mon cousin , de voir ce que vous avez à faire.

(Elle lui fait une grande révérence, et sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, ensuite DON ALONSO.

LE COMTE.

En effet, j'ai fait une gaucherie d'avoir accordé si vite à Alonso... Bon ! le voilà, cet Alonso. Comment m'y prendre pour... Eh ! parbleu ! dois-je me gêner avec lui.

DON ALONSO, à lui-même.

Je n'ai pu la rejoindre. (*Au Comte.*) Eh bien ! cher Comte, comment vont vos amours ?

LE COMTE.

Ma négociation est un bon train ; mais la vôtre, mon cher Fuentès, ne prend pas une si bonne tournure.

DON ALONSO.

Comment ? je croyais que c'était affaire conclue.

LE COMTE.

Je le croyais aussi ; mais ma nièce ne peut pas vous souffrir. J'ai réfléchi de mon côté... Tenez, faites mieux, rendez-moi ma parole.

DON ALONSO.

Non ferai-je, sur ma foi.

LE COMTE.

Non ?

DON ALONSO.

Non!

LE COMTE.

En ce cas , je la reprends.

DON ALONSO.

Hein ?

LE COMTE.

Je dis qu'on est toujours à tems de réparer une sottise , et que ma parole en était une.

DON ALONSO , ébahi.

Ah !

LE COMTE.

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DON ALONSO.

Rien , sinon que vous en serez fâché.

LE COMTE.

La raison ?

DON ALONSO , tranquillement.

La raison , c'est que je le suis excessivement , moi.

LE COMTE.

Eh ! je me moque bien... (*Il va pour sortir, lorsqu'on entend de loin plusieurs accords d'instrumens.*) Ah ! ah ! voilà qu'on se rend dans la salle du bal. Je vais à la fête ; ne me suivez-vous pas ? (*Voyant qu'Alonso reste immobile.*) Eh bien ! qu'a-t-il donc ? Allons , ce

soir en partant je reviendrai voir s'il a quitté cette place.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

DON ALONSO reste dans une parfaite immobilité et les yeux fixes, tandis qu'on entend derrière la scène, exécuter un air léger et dansant, Froidement, après un silence.

Je suis furieux. (*L'air continue, puis cesse un instant.*) Si notre homme revient de Moscou, j'ai en main de quoi l'appuyer. Tremble, Los Montès, le cœur d'Alonso couve la vengeance. (*L'air léger reprend, et Alonso toujours froidement.*) Oui, la colère me transporte, je suffoque... je bous... je... je vais à la fête.

(Il s'en va tranquillement ; la symphonie continue et va en augmentant, tandis que la décoration change.)

SCÈNE XII.

DON FERNAND, ET BOHÉMIENS.

(Le théâtre représente une vaste salle richement décorée par une fête. Des guirlandes de fleurs, des draperies avec franges et glands en or, sont jetées élégamment sur des châssis nouvellement peints, représentant une architecture moderne. Mais dans les intervalles de cette architecture ajoutée, on distingue encore quelques parties des vieux ornemens dont la salle était autrefois décorée ; à travers les portes du fond, on aperçoit des ruines et une partie du jardin en mauvais état.)

(La symphonie qu'on a entendue de loin, dans la scène précédente, continue plus fort, et c'est sur son mouvement vif et léger qu'on voit passer dans le fond tous les Bohémiens avec don Fernand à leur tête. Ils traversent le théâtre, et passent dans la coulisse opposée. Les Bohémiens et Bohémiennes sont, comme à la fin du premier acte, couverts d'espèces de mandilles.)

SCÈNE XIII.

DON RAMIRE, LE COMTE, THÉRÉSINA, MARGARITA.

DON RAMIRE.

Je vous l'ai dit ; Comte, je laisse ma fille maîtresse de son choix. Je veux que vous ayez la gloire de devoir tout à son inclination.

LE COMTE, à part.

Hum ! son inclination ! (*A Thérésina.*)
 Eh bien ! parlez, chère cousine, vous voyez
 que je me suis exécuté. J'ai retiré ma parole
 à don Alonso, et j'accorde ma nièce à votre
 frère.

THÉRÉSINA.

Je vous en remercie.

LE COMTE.

Je puis donc me flatter que le don de votre
 main sera ma récompense.

MARGARITA, à part.

Il ne fait rien pour rien.

THÉRÉSINA.

Écoutez, Seigneur ; vous savez l'amour qui
 m'attachait à don Fernand. Quoi que vous
 m'en ayez dit tantôt, je n'ai point perdu toute
 espérance de le revoir. Laissez-moi du moins
 l'attendre encore quelque tems.

LE COMTE.

Très-volontiers ; je vous accorde deux
 jours.

THÉRÉSINA.

Deux jours ! o'est bien peu. Cependant j'y
 souscris. Si dans deux jours don Fernand n'a
 point reparu, ma main est à vous.

MARGARITA, à part.

Deux minutes auraient suffi.

LE COMTE.

Ah! cousine, vous êtes adorable!

DON RAMIRE.

Vous le voyez bien, mon autorité, que vous réclamez si instantanément, ne vous était pas nécessaire.

LE COMTE.

Bien, bien, je suis content, cousin. (*A part.*) Allons, mes gens de justice n'auront rien à faire ici.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DON ALONSO

LE COMTE.

Eh! vous voilà donc, mon cher Alonso. Je vous croyais encore... Ah! ça, vous ne m'en voulez pas?

DON ALONSO, sans le regarder.

Plaisante question!

LE COMTE.

Eh bien! à votre aise, mon ami, rancune tenante.

DON ALONSO, de même.

Oui, rancune tenante.

LE COMTE.

Et réjouissons-nous.

DON ALONSO, de même.

Et réjouissons-nous.

DON RAMIRE.

Margarita, appelle ces Bohémiens ; qu'ils viennent nous montrer leur savoir-faire. Ah ! voilà mon fils qui nous amène toute la compagnie.

MARGARITA, A la coulisse où sont passés les Bohémiens.

Entrez, entrez, mes amis.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, DON FÉLIX, LÉONORA, DAMES ET SEIGNEURS ESPAGNOLS, DON FERNAND, BOHÉMIENS ET BOHÉMIENNES.

(Don Félix entre donnant la main à Léonora ; il est suivi de dames et seigneurs invités à la fête. Don Fernand entre avec ses Bohémiens, qui ont ôté leurs mandilles, et paraissent légèrement et brillamment vêtus.)

THÉRÉSINA, tendant la main à don Fernand.

CHEF des Bohémiens, me direz-vous ma bonne aventure ?

DON FERNAND.

Volontiers, Signora. (*Regardant dans sa main.*) Signora, je crois voir dans ces lignes que vous aimez celui qui doit être votre époux.

THÉRÉSINA.

Vous y voyez déjà fort bien.

LE COMTE, joyeux, à part.

Bon!

THÉRÉSINA.

Et lui, m'aime-t-il?

DON FERNAND.

Il vous adore.

LE COMTE.

Certainement, certainement, je l'adore.
(*Serrant la main de don Fernand.*) Vous
êtes un aimable devin.

DON RAMIRE.

Allons, prenons place.

LE COMTE, prenant la main de Thérésina.

La mienne est auprès de vous, charmante
Thérésina.

(Tout le monde se place, et le ballet commence. Après
plusieurs entrées, on aperçoit dans le fond des
hommes enveloppés de longs manteaux qui leur
cachent la figure. Pédrito arrive avec eux.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, GENS DE JUSTICE, PÉ-
DRILLO.

DON RAMIRE.

PÉDRILLO, qui sont ces gens que tu nous amènes ?

PÉDRILLO.

Seigneur, i's s' disent d' la connaissance du comte d' Los Montès, et voudraient lui parler.

LE COMTE, se levant.

Ah ! je sais... (*A part.*) Ils sont exacts. (*A Thérésina.*) Pardon, chère cousiné, ce n'est que pour un instant. (*A part.*) Je vais les renvoyer.

(Il va trouver les hommes aux manteaux, et les fait retirer dans la coulisse. Pendant ce tems-là la danse recommence. Don Fernand vient auprès de Thérésina, lui parle, et finit par s'asseoir à la place du Comte. Le Comte revient, est surpris de trouver sa place occupée par le chef des Bohémiens, s'approche tout doucement pour examiner don Fernand.)

DON FERNAND ET THÉRÉSINA, l'apercevant auprès d'eux.

O Ciel !

LE COMTE, saisissant vivement don Fernand au collet et lui arrachant sa fausse barbe.

C'est mon coquin de neveu ! (*Toute la danse s'interrompt et tout le monde se lève.*) Mais par quel prodige... (*Courant vers le fond.*) Messieurs, Messieurs, revenez.

DON RAMIRE, THÉRÉSINA ET DON FÉLIX.

Que veut-il faire ?

LE COMTE, revenant.

Thérésina, m'accorderez-vous votre main ? répondez à l'instant, oui ou non.

THÉRÉSINA.

Je ne conçois pas, Seigneur...

LE COMTE.

Oui ou non.

THÉRÉSINA.

Puisque vous l'exigez si brusquement, voici ma réponse : Don Fernand est de retour avant les deux jours écoulés ; c'est non, seigneur Los Montès.

LE COMTE.

Non ? Eh bien ! Signora... (*Se retournant, aux gens de justice qui rentrent.*) Approchez, Messieurs.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, UN ALCADE ET
AUTRES GENS DE JUSTICE.

(Ils ont écarté leurs manteaux.)

DON RAMIRE.

QUE vois-je ! l'Alcade ! que signifie...

LE COMTE.

M. l'Alcade, faites promptement apposer les scellés pour la conservation de mes droits. (*L'Alcade présente plusieurs papiers à don Ramire.*) Prenez et lisez, cousin. Ce sont des copies d'actes qui m'assurent la propriété de la moitié du trésor que vous avez découvert dans ce château ; et comme je présume que vous avez déjà dépensé ou mis à couvert plus que la moitié qui vous appartient, trouvez bon qu'au moins je m'assure du reste. (*Aux gens de justice, tandis que don Ramire examine les papiers.*) Allez, Messieurs, faites perquisition partout, et tenez note exacte de ce que vous trouverez.

DON FÉLIX.

Comment, c'est ce misérable qui, non content d'avoir usurpé le nom et les biens des Los Montès, voudrait encore étendre ses rapines jusqu'au château d'Algunar !

LE COMTE, aux gens de justice.

Vous écrirez les injures que m'adresse don Félix d'Algunar. Allez, faites votre devoir.

(L'Alcade et ses gens font un mouvement.)

DON FÉLIX, furieux.

Si quelqu'un de vous a l'audace de faire un pas...

DON RAMIRE, après avoir lu.

Arrête, mon fils. Les droits qu'il réclame ne me paraissent pas dépourvus de raisons.

DON FÉLIX.

Que dites-vous, mon père ?

LE COMTE.

Voilà qui est raisonnable au moins.

DON RAMIRE, douloureusement.

Mes chers enfans, vous aurez joui d'un instant de bonheur ; mais je crains bien que nous ne soyons bientôt redevenus aussi pauvres qu'auparavant.

DON FÉLIX ET THÉRÉSINA.

Juste Ciel !

(Ils restent consternés, ainsi que Fernand et Léonora.)

MAR GARITA, bas à Pédriilo.

Ah ! mon cher Pédriilo, si Samuël Igloof pouvait revenir !

PÉDRILLO.

J' n'en sais rien , mais l' tems est furieusement à l'orage du côté d' la grande avenue.

LE COMTE , à l'Alcade, qui lui a parlé bas.

Un moment. (*A Thérésina.*) Eh bien ! cousine, oui ou non. ?

THÉRÉSINA, vivement.

Non.

LE COMTE, à l'Alcade.

Oui, allez.

(L'Alcade et ses gens vont pour entrer dans un appartement à côté. Bruit de tempête, accompagné d'éclairs et de tonnerre. L'Alcade et ses gens s'arrêtent. Au bruit d'un coup plus fort, les châssis ajoutés du fond tombent avec les draperies qui les décoraient, et laissent voir davantage les ruines et le jardin, qui s'éclaire et s'obscurcit tour à tour. L'effroi s'est emparé des danseurs, et les a fait s'écarter à droite et à gauche. Igloof, environné d'éclairs, se montre subitement au milieu du jardin.)

DON RAMIRE.

Grand Dieu ! c'est lui !

DON FÉLIX, THÉRÉSINA, PÉDRILLO ET MARGARITA.

Le voilà !

LE COMTE, effrayé.

C'est lui !

DON ALONSO, à part.

Je crois que je vais me venger !

C'est le canon d'alarme!

(Un troisième.)

PIÉTRO.

Il part de la citadelle de Corté. (*Un quatrième.*) Mes amis, regagnez vos retraites.

SISCO.

Ne crains rien pour nous ; plusieurs de nos camarades, placés en embuscade, doivent nous avertir par un son de trompe de l'approche de l'ennemi.

(Un cinquième coup de canon.)

JOHANNA, de l'intérieur de la cabane.

Piétro ? Piétro ?

PÉTRALBA.

J'entends ta femme.

PIÉTRO.

C'est bien pis, ma foi, que le canon d'alarme.

(Sixième coup de canon, et successivement plusieurs sons de trompe qui semblent partir des montagnes.)

JOHANNA, de l'intérieur.

Piétro?... Oh! le vilain homme! il m'a enfermée.

PÉTRALBA.

Partons.

PIÉTRO.

moment. Si Paoli est de retour, les

Génois ne tarderont pas à s'en apercevoir. Il faut, avant de nous séparer, convenir d'un signal qui puisse nous réunir dès qu'il le désirera.

JOHANNA, de même.

Piétro?

SISCO.

Eh bien ! des feux allumés sur ces rochers.

PIÉTRO.

C'est cela.

SISCO.

N'y manque pas.

PIÉTRO.

Sois tranquille. Je mettrai plutôt le feu à ma chaumière.

TOUS.

Adieu.

(Ils s'éloignent par divers côtés , et en grim pant lestement sur la montagne.)

SCÈNE II.

JOHANNA, PIÉTRO.

JOHANNA, toujours de l'intérieur, et frappant à coups redoublés.

PIÉTRO ? Piétro ?... Fais-tu semblant de ne pas m'entendre ?

FÉDRILLO.

J' n'en sais rien , mais l' tems est furieusement à l'orage du côté d' la grande avenue.

LE COMTE , à l'Alcade, qui lui a parlé bas.

Un moment. (*A Thérésina.*) Eh bien ! cousine, oui ou non. ?

THÉRÉSINA, vivement.

Non.

LE COMTE, à l'Alcade.

Oui, allez.

(L'Alcade et ses gens vont pour entrer dans un appartement à côté. Bruit de tempête, accompagné d'éclairs et de tonnerre. L'Alcade et ses gens s'arrêtent. Au bruit d'un coup plus fort, les châssis ajoutés du fond tombent avec les draperies qui les décoraient, et laissent voir davantage les ruines et le jardin, qui s'éclaire et s'obscurcit tour à tour. L'effroi s'est emparé des danseurs, et les a fait s'écarter à droite et à gauche. Igloof, environné d'éclairs, se montre subitement au milieu du jardin.)

DON RAMIRE.

Grand Dieu ! c'est lui !

DON FÉLIX, THÉRÉSINA, FÉDRILLO ET MARGARITA.

Le voilà !

LE COMTE, effrayé.

C'est lui !

DON ALONSO, à part.

Je crois que je vais me venger !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, IGLOUF.

(L'orage est apaisé.)

IGLOUF, s'approchant, et donnant à don Ramire
un papier qui paraît vieux et enfumé.

VOYEZ, don Ramire. (*Au Comte, lui
donnant une lettre d'un papier neuf.*) J'ai
vu à Moscou votre ami Texado; voici sa lettre.

LE COMTE, ouvrant précipitamment la lettre.

C'est bien son écriture, ma foi! (*Lisant.*)
« Moscou, ce... » (*A lui-même.*) La date est
d'aujourd'hui!

(Il chiffonne la lettre d'un air dépité.)

DON RAMIRE.

Et ceci est bien l'écriture du feu comte de
Los Montès; l'adresse à Sébastien Los Mentès,
au Bengale.

LE COMTE, à part.

Mais c'est donc le diable que cet homme-là!

DON RAMIRE, aux Bohémiens et aux gens de
justice.

Éloignez-vous.

(Tout le monde se retire dans le fond avec Pédrillo
et Margarita. Les dames et seigneurs invités s'é-
loignent par discrétion; il ne reste sur le devant
que les intéressés.)

IGLOUF, au Comte.

J'en suis fâché, mais vous avez voulu me faire voyager.

DON RAMIRE.

Sébastien, cette lettre, écrite il y a quarante ans par celui qui se disait votre père, a dû vous apprendre au Bengale que vous n'étiez pas son fils, qu'il ne lui restait d'autre enfant que celui qui depuis fut le père de vos victimes, don Fernand et Léonora. Il est étonnant que vous ayez feint si long-tems de l'ignorer.

LE COMTE.

Cette lettre n'a pu rien m'apprendre de ce que vous me dites, car je ne l'ai pas reçue; ainsi, renfermât-elle la vérité, ce dont on peut douter, le tems a légitimé mon état et ma fortune. On ne me les a jamais contestés, et je ne crains rien.

IGLOUF.

Quoi! vous pouvez nier que cette lettre vous soit parvenue!

LE COMTE.

Oui, je le nie; qu'on me prouve que je l'ai reçue.

DON ALONSO, s'approchant un papier à la main.

En voici la réponse.

DON FÉLIX, lui arrachant le papier.

Ah! voyons.

JOHANNA.

Mais qui est-elle pour avoir droit à mes respects ?

PIÉTRO.

Cela ne te regarde pas.

JOHANNA.

Où : en ce cas, ta protégée peut sortir de la maison, et je vais de ce pas....

PIÉTRO, avec force.

Arrête ! Johanna. Je te défends d'adresser jamais à Célanie un seul mot qui ne soit pas l'expression du plus profond respect.

JOHANNA.

Je serais forcée....

PIÉTRO.

Je le veux ; il faut se soumettre.

JOHANNA.

Moi ?

PIÉTRO.

M'obéir.

JOHANNA.

Jamais !

PIÉTRO.

Et te taire.

JOHANNA.

Plutôt mourir !

Ne réplique pas, ou, de par le nom de Paoli !...

SCÈNE III.

CÉLANIE, PIÉTRO, JOHANNA.

CÉLANIE.

Qu'AVEZ-VOUS donc, mon oncle? du fond du jardin, j'ai reconnu votre voix.

PIÉTRO.

Ce n'est rien, mon enfant, ce n'est rien... j'ai... je chantais une chanson de guerre, et votre tante faisait chorus. (*Bas à Johanna.*) Souviens-toi de ce que je t'ai dit. (*Haut.*) Allons, Johanna, embrasse ta nièce, et prépare-nous à déjeuner.

JOHANNA, à part.

Quelle humiliation !

PIÉTRO, durement.

M'entends-tu ?

JOHANNA, tournant le dos à Célanie qui vient l'embrasser.

J'y vais.

CÉLANIE.

Ma bonne tante, qu'ai-je donc fait qui puisse vous déplaire? Depuis quelque tems vous me traitez avec moins d'affection : il faut

IGLOUF.

Cela m'est impossible. Vous le voyez , un pouvoir surnaturel...

(On le voit glisser malgré lui en arrière, et disparaître en s'écriant :)

Adieu, mes amis... Thérésina, adieu, adieu pour toujours.

(Tous les yeux sont tournés vers l'endroit par où il est sorti. Le tonnerre gronde de nouveau. Le ceintre et l'un des côtés de la grande porte du fond s'écroulent; la foudre éclate. brise, et enflamme un arbre qui est dans le jardin; et c'est à la lueur extraordinaire de cet incendie que le rideau tombe.)

FIN DU JUIF ERRANT.

PERSONNAGES.

PAOLI, général des Corses insurgés.

CÉLANIE, sa fille.

PIÉTRO, montagnard corse.

Le comte **DORIA**, gouverneur général de la Corse.

Jules DORIA, colonel de cavalerie génoise.

VÉRINO, officier florentin au service de Gènes.

SISCO, chef d'une piève de montagnards.

JOHANNA, femme de Piétro.

TONIO, paysan corse.

PÉTRALBA, montagnard corse.

LUDGI, capitaine des gardes du gouverneur.

UN OFFICIER GÉNOIS PARLANT.

OFFICIERS ET SOLDATS GÉNOIS.

MONTAGNARDS CORSES.

PAYSANS ET PAYSANNES DE LA PLAINE.

PEUPLES, PAGES, etc.

La scène se passe à Corté et dans les environs,
en 1760.

NOTA. Toutes les indications de droite et de gauche doivent être prises relativement aux spectateurs. Les personnages sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre.

PAOLI,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la lisière d'une épaisse forêt.

Au premier plan, à gauche, l'entrée d'une chaumière. A droite, les ruines d'un vieux monastère, au milieu desquelles est une espèce de mausolée que l'on a construit avec les débris de l'ancien édifice. Au fond, une montagne garnie d'arbres formant un taillis assez épais. Près du mausolée, les débris d'un pilier servant de banc.

SCÈNE I.

PIÉTRO, SISCO, PÉTRALBA, Montagnards
corses.

(Au lever du rideau, Piétro, la main sur la clé de la porte de la maison, paraît la fermer avec précaution. Sisco est à l'entrée des ruines, Pétralba au milieu de la scène, et tous les Montagnards sont aux aguets, soit sur le théâtre, soit sur les rochers, où on les distingue à travers les arbres de la forêt.)

PIÉTRO.

Cour! parlons bas. Ma femme est sous clé;

mais c'est une fine mouche, et je ne veux pas qu'elle nous entende. Approchez.

(Ils entourent Piétro, à l'exception de quelques hommes qui restent aux aguets sur la montagne.)

SISCO.

Comment, Piétro, quand nous comptons sur toi pour nous instruire, tu ignores le retour de Paoli ?

PIÉTRO.

Paoli existerait !..... Non, je ne puis le croire ; mille voix ne nous ont-elles pas annoncé qu'il était mort glorieusement au combat de Moriano ? L'île entière n'a-t-elle pas déploré ce trépas funeste, qui nous a livrés sans défense, au pouvoir des Génois ? Si Paoli n'avait pas cessé de vivre, il serait à notre tête ; car il avait juré de délivrer sa patrie.

SISCO.

Écoute, et tu ne douteras plus de ce que je t'annonce. Matra est venu nous trouver dans nos retraites ; Matra, comme toi, l'ami, le confident de Paoli : « Chef des Montagnards, » m'a-t-il dit, que ta tribu reprenne les » armes, et se prépare à combattre. Le roi de » France protégera nos efforts ; et Paoli vous » donnera bientôt le signal de la vengeance. »

PIÉTRO.

Se pourrait-il ?

PÉTRALBA.

Oui, Piétro, Paoli a été vu sur différens points de l'île. Le bruit de cet événement inattendu a ranimé toutes les espérances, enflammé tous les courages, et nous sommes descendus de nos retraites inaccessibles pour agir sous ses ordres et punir nos tyrans.

PIÉTRO.

Mais comment ne l'ai-je pas vu ? Il sait que ma chaumière renferme tout ce qu'il a de plus cher au monde ; ne compterait-il plus sur le dévouement de son fidèle Piétro ?

SISCO.

Y songes-tu ? Ta demeure n'est éloignée de Corté que de quelques milles.

PÉTRALBA.

Les Génois ont proscrit sa tête.

SISCO.

Et il ne pouvait sans exposer ses jours...

PIÉTRO.

Ah ! s'il est vrai qu'il nous soit rendu, nous devons tout espérer. Bientôt nous cesserons d'être les esclaves des Génois, pour devenir les sujets d'un prince magnanime.

(On entend dans l'éloignement un coup de canon.)

PÉTRALBA.

Quel est ce bruit ?

(Un second coup de canon.)

Ah ! je ne sais pas son nom ; c'est un jeune homme, un beau garçon qui m'a l'air d'un seigneur....

CÉLANIE, à part.

Que dit-il ?

TONIO.

Qui vient presque tous les jours se promener par ici.

CÉLANIE, à part.

C'est lui !

TONIO.

Il faut que vous sachiez que ce beau jeune homme est amoureux... mais amoureux fou...

PIÉTRO.

Amoureux, dis-tu ?

CÉLANIE, à part.

Que va dire mon oncle ?

TONIO.

Vous croyez que c'est de mademoiselle Célanie ; pas du tout : si c'était ça, je ne serais pas assez bête pour... hum... allons donc.

CÉLANIE, à part.

Je respire !

TONIO.

Il est amoureux de la belle nature ; il vient harboriser ; il cherche des simples ; et comme

il m'a trouvé sur son chemin, il m'a prié de l'i garder son cheval pendant ses courses, en payant, bien entendu... Ah! c'est un ben estimable jeune homme; sa passion des herbes m'a déjà valu plus de cinquante ducats... que j'ai empochés, comme de juste, parce qu'enfin c'est un Génois... autant de pris sur l'ennemi.

(On entend le bruit des fanfares.)

TONIO.

Qu'est-ce que c'est qu' ça ?

JOHANNA, qui a remonté la scène.

Ce sont des Génois.

TONIO.

Le colonel Vérino est à leur tête !

CÉLANIE, à part.

Vérino !... cet officier m'inspire un effroi !...

PIÉTRO.

Rentrez, Célanie.

TONIO.

Oui, Mam'selle, rentrez; je n'aime pas que les Génois vous voient. Emportons ma corbeille, car ils seraient capables de dévorer mes fruits.

JOHANNA.

Je rentre aussi; la vue de ces gens-là me fait mal.

(Célanie et Johanna rentrent dans la cabane. Tonio court y déposer sa corbeille, et revient de suite en scène.)

SCÈNE V.

TONIO, PIÉTRO, VÉRINO, UN SOUS-OFFICIER, SOLDATS GÉNOIS, PAYSANS ET PAYSANNES CORSES.

(Des fanfares annoncent l'arrivée des Génois ; les Corses accourent de tous côtés, et se réunissent sur la scène.)

VÉRINO.

HABITANS d'Altiani, écoutez en silence les ordres du comte Doria, gouverneur général de l'île de Corse, au nom de la sérénissime république de Gènes, et soumettez-vous à sa volonté suprême.

PIÉTRO, à part.

A sa volonté !

TONIO, bas à Piétro.

Paix donc ; vous allez me compromettre.

UN OFFICIER, lisant la proclamation.

« Le rebelle Paoli a osé reparaitre dans l'île.
» Une récompense de mille ducats d'or est
» promise à celui de vous qui remettra ce grand
» coupable entre nos mains. »

PIÉTRO, à part, avec joie.

Il est donc vrai !

L'OFFICIER.

« Mais celui qui aurait l'audace de lui ac-

» corder un asile appellerait sur sa tête les
» plus terribles vengeances ; sa famille serait
» bannie de l'île, ses biens seraient confisqués
» au profit de l'État, et son habitation devien-
» drait la proie des flammes. »

TONIO, bas à Piétro.

Vous l'entendez, n'y a pas à badiner.

VÉRINO.

Habitans d'Altiani, instruisez vos compatriotes des ordres du Gouverneur, et invitez-les à ne point les enfreindre, s'ils ne veulent périr de la mort des traîtres et des rebelles. Soldats, continuons notre route ; préparez vos armes, et tenez-vous sur vos gardes : ces défilés sont dangereux.

(Les soldats se disposent au départ ; Vérino, pendant ce tems, gagne le devant de la scène, et promène ses regards de tous côtés avec une sorte d'impatience.)

VÉRINO, à part.

Elle m'évite, je n'en saurais douter.

TONIO, bas à Piétro.

Qu'est-ce qu'il a donc à nous regarder comme ça ?

VÉRINO, de même.

Bientôt sans doute je serai plus heureux.
(Haut.) Partons.

TONIO.

Dieu soit loué !

(Vérino sort par la droite avec les soldats génois.
(Les Corses se dispersent.)

SCÈNE VI.

PIÉTRO, TONIO, ENSUITE JOHANNA ET CÉLANIE.

PIÉTRO.

Il est donc vrai ! Paoli existe ! je pourrai revoir encore mon noble bienfaiteur ! ah ! qu'il paraisse, et, bravant leurs menaces, ma chaumière deviendra son asile.

TONIO.

C'est bien, père Piétro, c'est très-bien ; d'abord, parce que c'est votre bienfaiteur : ensuite, on n'est pas du même pays pour se manger les uns les autres.

PIÉTRO.

Tu es un bon garçon, Tonio ; je ne t'aurais pas cru capable de pareils sentimens.

TONIO.

Moi !... Ah ! vous en verrez bien d'autres !

PIÉTRO

Si sa vie était menacée, je compterais sur toi, et nous saurions mourir, s'il le fallait, pour défendre ses jours.

TONIO

Ah ! par exemple, vous allez trop loin ; mourir, c'est bientôt dit, mais ça n'est pas si facile à faire.

PIÉTRO.

Songé donc que Paoli seul peut délivrer
notre pays.

TONIO.

Qu'il le délivre, je ne m'y oppose pas ;
mais je ne me ferais pas faire pour ça la plus
petite égratignure.

PIÉTRO.

Tu oses dire !

TONIO.

Écoutez donc : moi je n'entends rien à
ces belles choses-là ; je ne connais dans le monde
que mon osier et mes corbeilles. Je n'aime
pas les Génois , et je leur vends mes paniers
le plus cher possible par patriotisme. Du reste,
je ne fais rien, je ne dis rien, je ne me mêle
de rien ; ça fait que j'espère qu'il ne m'arri-
vera rien. Au surplus, ce n'est pas là ce dont
il s'agit ; et, puisque nous sommes seuls, je
suis bien aise de vous demander...

PIÉTRO, marchant avec colère.

Va au diable !

TONIO, le suivant.

De vous prier de m'accorder...

PIÉTRO.

Rien.

TONIO.

La main pour le mariage de mademoiselle
Célanie.

PAOLI.

PIÉTRO.

La main de Célanie... à toi !

TONIO.

Elle me plaît ; et si elle m'aime, je ne vois pas ce qui pourrait empêcher...

PIÉTRO.

Tout. Célanie est la fille d'un brave ; elle ne sera jamais l'épouse d'un lâche, d'un esclave des Génois.

TONIO.

Vous conviendrez cependant...

PIÉTRO.

Paix !

JOHANNA, sortant de la cabane.

Allons, allons, toujours du bruit !

CÉLANIE.

Mon oncle chante-t-il encore sa chanson de guerre ?

TONIO.

Elle est jolie, sa chanson !

JOHANNA.

Quand cet homme-là se met en train, faut qu'il crie après tout le monde.

TONIO.

Vous êtes vif, père Piétro ; si je l'étais autant que vous, nous ferions de belle besogne.

PIÉTRO.

Donnez-moi mon fusil.

TONIO, reculant.

Qu'est-ce qu'il veut donc en faire ?

JOHANNA.

Et le déjeuner ?

PIÉTRO.

Je n'ai plus faim. J'ai de l'humeur, et je vais me promener.

TONIO, à part.

Au fait, qu'il aille se promener.

PIÉTRO.

Mon fusil !

CÉLANIE, le traitant avec crainte.

Le voilà, mon oncle.

PIÉTRO.

Merci. Sans adieu, mon enfant. (*A Tonio.*)
Quant à toi...

(Il sort par la montagne.)

SCÈNE VII.

CÉLANIE, TONIO, JOHANNA.

TONIO.

Ce n'est pas pour vous flatter, dame Johanna, mais votre mari est joliment brutal.

Que veux-tu ? les hommes se ressemblent tous, et le meilleur n'en vaut rien.

TONIO.

J'ai ben l'honneur de vous remercier. Si c'est comme ça que vous me consolez...

JOHANNA.

Ce n'est pas pour toi que je parle.... Mais enfin, d'où vient cette querelle ?

TONIO.

Est-ce que je sais ? Il me propose de mourir ; je le refuse, comme de raison, et il se fâche. Pour changer la conversation, je lui demande... Mais je ne peux pas vous dire ça devant mam'selle Célanie: ça la ferait rougir.

JOHANNA.

Eh bien ! rentrons.

TONIO.

C'est ça. D'autant mieux que, s'il ne veut pas déjeuner, c'est pas une raison pour que nous jeûnions. Mam'selle Célanie viendra nous rejoindre. Soyez tranquille ; allez, dame Johanna, un mari comme le vôtre n'est pas difficile à remplacer... , à table surtout.

(Il entre dans la chaumière avec Johanna : au même instant Vérino revient en scène et se glisse derrière les arbres.)

SCÈNE VIII.

VÉRINO dans le fond, CÉLANIE.

CÉLANIE, à elle-même.

CE vilain Tonio m'a fait trembler quand il a parlé de Jules car c'est bien lui qu'il a voulu désigner à mon oncle. Oh ! si l'on savait !.... Déjà plus d'une fois je me suis rapproché le silence que j'ai gardé jusqu'à ce jour avec mes parens... Cependant je n'ose leur ouvrir mon cœur ; et d'ailleurs que pourrais-je leur dire ? C'est là , près de cet immense rocher , que je l'ai aperçus pour la première fois.... Sa vue m'effraya ; je voulus fuir ; mais le son de sa voix et la douceur de ses regards me rassurèrent bientôt. Depuis je l'ai revu souvent , et les expressions de sa tendresse ont porté le trouble dans mon ame... Il se nomme Jules ; c'est tout ce que je sais... Mais quelle est sa famille , son rang ? Hélas ! peut-être ne lui sera-t-il jamais permis de me nommer son épouse !..... Cette réflexion cruelle a troublé mon repos ; elle m'a donné le courage d'éviter sa présence.... Qu'aura-t-il pensé en ne me trouvant pas au lieu de ma promenade habituelle ? Je tremble que , dans son inquiétude , il ne commette l'imprudence de me chercher jusqu'ici.... Une fois il a voulu m'accompagner ; il connaît

comme moi les détours de ces ruines , et je crois à chaque instant le voir paraître... Ah ! Jules ! un funeste pressentiment semble m'avertir que cet amour si tendre , si pur , qui devait assurer notre bonheur , causera le tourment du reste de notre vie. (*On entend plusieurs coups de feu dans l'éloignement. Vérino s'est rapproché.*) Quel bruit !... ô mon Dieu !... Si mon oncle !... Je tremble !... et je n'ose.... (*Apercevant Vérino.*) Ciel ! encore ce Génois !

VÉRINO.

Ne puis-je m'offrir à vos regards sans vous effrayer à ce point ?

CÉLANIE , avec frayeur.

Pardon , Seigneur ;... mais ce coup de feu....

VÉRINO.

Calmez-vous , ma belle enfant ; c'est sans doute quelque montagnard rebelle que nos soldats poursuivent.

CÉLANIE.

Souffrez que je me retire.... je suis tellement émue...

VÉRINO.

Oh ! c'est précisément ce que je ne permettrai pas. J'épie depuis long-tems l'occasion de vous parler sans témoin , et je me garderai bien de la laisser échapper.

CÉLANIE.

Seigneur, mes parens...

VÉRINO

Vos parens !... Laissez quelque tems encore à ces bonnes geus un titre qui ne leur a jamais appartenu... mais bientôt vous serez affranchie de leur tutelle.

CÉLANIE.

Que dites-vous ?

VÉRINO.

Non, belle Célanie, non, vous n'êtes point la nièce de ces obscurs paysans. Ces simples vêtemens, cette triste habition ne sont pas faits pour vous, et vous les quitterez avant peu pour reprendre dans le monde un rang que vos attraits doivent embellir encore.

CÉLANIE.

Vous vous trompez, Seigneur, si vous pensez que je puisse me laisser séduire par l'idée d'une fortune que je n'espère ni ne désire... Exempte d'orgueil, je ne souhaite rien au-delà de l'humble condition où le sort m'a placée.

VÉRINO.

Bientôt vous changerez de langage, et c'est à moi que vous devrez votre bonheur. Oui, charmante Célanie, c'est moi qui ai fait cette importante découverte. J'avoue qu'elle m'a

coûté bien des soins , bien des recherches. On avait pris tant de précautions pour dérober votre existence à tous les yeux , que , si le hasard ne m'avait favorisé , il m'eût été impossible de réussir. Mais enfin je suis instruit de tout. Vous avez été élevée à Bastia chez la signora Sonelli.

CÉLANIE , à part.

O Ciel ! d'où sait-il ?...

VÉRINO.

A l'époque de sa mort , elle vous remit entre les mains de Piétro... et votre père...

CÉLANIE.

Mon père !... Achevez , Seigneur... Qui était mon père ?

VÉRINO.

C'est ce qu'il m'est défendu de vous révéler encore. Ce secret pourrait exposer votre tranquillité ; mais rassurez-vous ; je possède la confiance du comte Doria ; ma naissance , mon grade , me donnent les moyens et le droit de vous protéger. Bientôt tout vous sera connu ; et si vous êtes sensible au tendre amour que vous m'avez inspiré...

CÉLANIE.

Vous cherchez à m'abuser , Seigneur ; vous espérez , en excitant ma vanité , me faire consentir à vous entendre ; je vais vous prouver que vous m'avez mal jugée.

(Elle veut rentrer.)

VÉRINO, la retenant.

Oh ! vous ne serez pas assez cruelle...

CÉLANIE.

Laissez-moi !... une plus longue absence...

VÉRINO.

Non, ma toute belle, non, il faut que vous m'écoutez.

CÉLANIE.

Cessez de me retenir.

(Coup de feu. Elle veut s'échapper ; Vérino la retient malgré ses efforts pour se rapprocher de la cabane de Piétro. Dans ce moment plusieurs coups de feu partent des rochers, et un homme égaré descend précipitamment la montagne, en fuyant comme s'il était poursuivi. En traversant la scène, il aperçoit Vérino et Célanie et s'arrête.)

L'ÉTRANGER.

Un Génois !... scélérat !... malheur à toi !

VÉRINO, lâchant Célanie et tirant son épée.

Misérable ! oses-tu bien...

L'ÉTRANGER.

Défendre l'innocence !... oui, je l'oserai.

(*Le couchant en joue avec ses pistolets.*)
Éloigne-toi, ou je délivre la Corse d'un de ses oppresseurs !

VÉRINO, s'arrêtant comme frappé de surprise à la vue de l'étranger.

Au secours ! au secours !

VÉRINO, la retenant.

Oh ! vous ne serez pas assez cruelle...

CÉLANIE.

Laissez-moi !... une plus longue absence...

VÉRINO.

Non, ma toute belle, non, il faut que vous m'écoutez.

CÉLANIE.

Cessez de me retenir.

(Coup de feu. Elle veut s'échapper ; Vérino la retient malgré ses efforts pour se rapprocher de la cabane de Piétro. Dans ce moment plusieurs coups de feu partent des rochers, et un homme égaré descend précipitamment la montagne, en fuyant comme s'il était poursuivi. En traversant la scène, il aperçoit Vérino et Célanie et s'arrête.)

L'ÉTRANGER.

Un Génois !... scélérat !... malheur à toi !

VÉRINO, lâchant Célanie et tirant son épée.

Misérable ! oses-tu bien...

L'ÉTRANGER.

Défendre l'innocence !... oui, je l'oserai.

(*Le couchant en joue avec ses pistolets.*)

Éloigne-toi, ou je délivre la Corse d'un de ses oppresseurs !

VÉRINO, s'arrêtant comme frappé de surprise à la vue de l'étranger.

Au secours ! au secours !

L'ÉTRANGER, forçant Vérino à reculer.

Éloigne-toi, te dis-je !

VÉRINO, apercevant plusieurs montagnards qui traversent en courant sur les rochers du fond.

C'est lui !... courons rassembler mes soldats... il ne pourra m'échapper !

(Vérino s'éloigne précipitamment par la droite ; Johanna et Tonio accourent aux cris de Célanie. Piétro descend rapidement la montagne, son fusil à la main.)

SCÈNE IX.

TONIO, JOHANNA, PAOLI, PIÉTRO.

PAOLI.

Corses, je remets cette jeune fille entre vos mains ; protégez-la ! je ne puis rester un instant de plus ; on est à ma poursuite, et mes jours sont menacés.

PIÉTRO, l'arrêtant.

Vous n'avez plus rien à craindre. De derrière ces buissons nous avons fait feu sur vos persécuteurs ; plusieurs sont tombés sous nos coups, et le reste a pris la fuite

PAOLI.

Brave homme, tu m'as sauvé la vie !

PIÉTRO.

Quel son de voix !... ô Ciel !... mon général !

PAOLI, les yeux fixés sur Célanie.

Piétro !... ô mon Dieu !... tous mes vœux seraient-ils exaucés ?... réponds-moi... cette jeune fille...

PIÉTRO.

Célanie...

PAOLI.

Célanie !

PIÉTRO.

Embrassez votre père.

CÉLANIE.

Mon père !

JOHANNA ET TONIO.

Son père !

PAOLI, la pressant sur son cœur.

Dieu de bonté, je te remercie ! C'est ma fille que j'ai sauvée des outrages d'un Génois ! Célanie ! vivante image de la plus tendre, de la plus malheureuse des épouses, tu es maintenant le seul bien qui reste sur la terre à l'infortuné Paoli.

CÉLANIE, JOHANNA, TONIO.

Paoli !

PIÉTRO.

Que ce nom demeure à jamais enseveli

coûté bien des soins, bien des recherches. On avait pris tant de précautions pour dérober votre existence à tous les yeux, que, si le hasard ne m'avait favorisé, il m'eût été impossible de réussir. Mais enfin je suis instruit de tout. Vous avez été élevée à Bastia chez la signora Sonelli.

CÉLANIE, à part.

O Ciel ! d'où sait-il ?...

VÉRINO.

A l'époque de sa mort, elle vous remit entre les mains de Pietro... et votre père...

CÉLANIE.

Mon père !... Achevez, Seigneur... Qui était mon père ?

VÉRINO.

C'est ce qu'il m'est défendu de vous révéler encore. Ce secret pourrait exposer votre tranquillité ; mais rassurez-vous ; je possède la confiance du comte Doria ; ma naissance, mon grade, me donnent les moyens et le droit de vous protéger. Bientôt tout vous sera connu ; et si vous êtes sensible au tendre amour que vous m'avez inspiré...

CÉLANIE.

Vous cherchez à m'abuser, Seigneur ; vous espérez, en excitant ma vanité, me faire consentir à vous entendre ; je vais vous prouver que vous m'avez mal jugée.

(Elle veut rentrer.)

CÉLANIE.

O mon père ! faut-il donc nous séparer encore ?

PAOLI.

Quoi qu'il en soit, je ne descendrai point dans la tombe avant d'avoir assuré le destin de ma fille ; je veux qu'elle apprenne à quel point elle m'est chère ; je veux qu'elle sache qu'après le salut de mon pays, auquel j'ai consacré ma vie entière, il n'est point de sacrifice dont je ne sois capable pour lui prouver mon amour !

CÉLANIE.

Des sacrifices ! ah ! jamais Célanie n'en exigera de son père !

PIÉTRO.

Entrez dans ma demeure ; vous pourrez...

PAOLI.

Non, mon ami ; c'est près de ce monument funèbre qui me rappelle tant de douleurs que je veux entretenir ma fille. Toi, Piétro, veille à ce que nous ne soyons point surpris, et dispose-toi à nous suivre.

PIÉTRO.

Oui, mon général. Johanna, prépare tout pour mon prochain départ.

JOHANNA.

Cela suffit.

PAOLI.

PIÉTRO.

Viens avec moi , Tonio.

TONIO , à part.

Il y tient !... allons , ayons l'air d'avoir du courage ; ça flattera le père.

(Johanna rentre dans la chaumière. Piétro et Tonio gravissent la montagne , et s'éloignent insensiblement pendant la scène suivante.)

SCÈNE X.

PAOLI , CÉLANIE.

PAOLI.

APPROCHE , Célanie. Piétro ne t'a - t - il jamais instruit à venir semer quelques fleurs sur cette tombe ?

CÉLANIE.

J'y venais souvent , mon père , bien souvent ; et mes pleurs ont coulé plus d'une fois au récit des infortunes de ceux qu'e. le recouvre.

PAOLI.

Piétro t'a donc appris ?...

CÉLANIE.

Il m'a dit qu'une femme possédant tous les attraits , toutes les vertus , était venue chercher un asile dans ce saint monastère , et qu'elle y fut assassinée par les Gênois.

PAOLI, d'un ton sombre.

Où... assassinée par les Génois !

CÉLANIE.

Il m'a dit que près de cette femme si malheureuse on avait déposé les restes de son fils, massacré à la fleur de son âge.

PAOLI.

Encore par les Génois !... par ces tigres altérés de mon sang. Eh bien ! juge de mes souffrances, de mon désespoir !... Ce jeune homme immolé, lorsqu'à peine il entrait dans la carrière de la vie, c'était l'héritier de mon nom, l'espoir de ma famille ; c'était mon fils ! et cette femme infortunée !...

CÉLANIE, s'élançant vers le mausolée.

Que m'apprenez-vous ! O ma mère ! il est donc vrai, je ne te verrai plus !

PAOLI.

Fut-il jamais un homme plus malheureux que moi !... je possédais un rang élevé, une fortune brillante ; j'ai été dépouillé de tout ; je me suis vu forcé de chercher un refuge au fond des forêts et des antres les plus sauvages !... Enveloppée dans ma ruine, ma famille a péri sous les coups des Génois ! Toi seule, remise en des mains fidèles, as survécu à tant de calamités ; mais pour conserver tes ours, il m'a fallu te fuir et me priver de tes

dans vos cœurs ! la vie du général, la mienne, dépendent de votre silence.

CÉLANIE, avec un sentiment d'orgueil.

Je suis fille de Paoli !

PAOLI.

Chère enfant ! c'est pour toi, c'est pour jouir du bonheur de te presser encore dans mes bras, que je viens de m'exposer à la rage de mes implacables ennemis. Errant et proscrit depuis quinze années, je n'ai vécu que pour mon pays et pour ma Célanie ! Je suis près d'atteindre enfin le but auquel j'aspire depuis si long-tems !... L'Europe n'a pu rester insensible au tableau d'un peuple malheureux, opposant le courage du désespoir à la férocity de ses bourreaux. Le monarque qui règne en France a promis de nous secourir, et peut-être daignera-t-il un jour nous compter au nombre de ses sujets : mais c'est à nous qu'est réservé l'honneur de porter les premiers coups ! Demain la foudre éclatera ! demain les montagnards se précipiteront dans la plaine, et le joug de nos tyrans aura cessé de peser sur nous. La lutte sera terrible ; j'y succomberai peut-être ! mais que mes derniers regards voient la défaite des Génois ! que ma cendre repose au milieu des ossements de ces ennemis de ma patrie, et je n'aurai rien à regretter !

PAOLI, vivement.

Il m'en faut ta promesse. Il faut qu'ici, sur la tombe de ta mère, tu me jures de n'être jamais à l'un des oppresseurs de ma patrie.

CÉLANIE.

Qu'exigez-vous ?

PAOLI, avec force.

Je le veux !... ou plutôt, ma fille, je t'en prie ! Je puis succomber dans mon entreprise ; je puis mourir frappé par un Gênois. Fais que je ne descende point au cercueil avec l'horrible pensée que ma Célanie deviendra l'épouse d'un de mes assassins !... Au nom de mes malheurs, au nom de ta mère infortunée !... tiens, je remets en tes mains son image chérie. (*Otant de son cou une chaîne à laquelle est suspendu un médaillon.*) Sans cesse sur mon cœur, elle m'a soutenu dans mes adversités ! place-la sur ton sein, et que son souvenir s'unisse à mes prières pour obtenir la seule grâce que je veuille exiger de ton amour.

CÉLANIE, tombant à genoux, et baisant le portrait avec tendresse.

O ma mère !... du séjour de paix que tu habites, daigne bénir ta fille infortunée !

(Elle s'incline avec respect. Paoli la considère tendrement. Pendant ce tems, Jules paraît à l'entrée des ruines.)

SCÈNE XI.

CÉLANIE, PAOLI, JULES.

JULES , avec agitation.

POURRAI-JE, sans être vu, apprendre à Célanie le malheur qui menace ses parens.

PAOLI , relevant sa fille.

Où, ta mère te bénira, si tu sais obéir à ses dernières volontés.

JULES , à part, et s'arrêtant à l'entrée des ruines.
Un étranger près d'elle !

CÉLANIE , après un moment de silence.

J'aurai la force de m'y soumettre. Ordonnez, mon père.

JULES , à part.

Son père !

PAOLI.

Quel que soit le sort qui m'attend , jure devant Dieu , et sur la cendre de ta mère, de n'être jamais l'épouse d'un Génois.

JULES , à part.

Qu'ai-je entendu !

CÉLANIE , à part.

Jules !... il faut donc renoncer à toi !

rété, et que son habitation soit livré à la fureur des flammes !

(La porte de la chaumière est brisée , et les soldats y pénètrent en foule. Dans ce moment, on entend crier au fond , à droite : IL EST PRIS ! IL EST PRIS.)

UN SOUS-OFFICIER.

Un homme tel que vous nous l'avez désigné vient d'être arrêté. Tout fait présumer que c'est Paoli.

VÉRINO.

Veillez sur lui avec la plus grande exactitude, et conduisez-le au monastère de Méro-Saglia, que son excellence le comte Doria habite dans ce moment.

(On amène Johanna et Célanie ; cette dernière apercevant Piétro, enveloppé du manteau de Paoli, traverser la montagne de droite à gauche, s'écrie : MON PÈRE ! Ô MON DIEU ! et tombe évanouie. Des flammes s'élèvent de la cabane de Piétro. Tonio en sort tout effrayé. La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

JULES.

Le bruit s'est répandu que Paoli avait trouvé un asile dans la chaumière de Piétro ; c'est un crime qui mérite la mort ; et tandis que nos soldats se disposaient à marcher vers ces lieux, je suis accouru pour l'en prévenir. Maintenant, je devine tout. Vous êtes Paoli ; mon devoir m'ordonne de vous saisir ; mais je ne puis livrer au supplice le père de Célanie. Fuyez, j'arrêterai nos soldats ; et souvenez-vous que c'est un Génois qui conserve vos jours.

PAOLI.

Tu te flattes en vain de me faire accepter tes offres. Je reste !

CÉLANIE, avec effroi.

Ah ! mon père !

JULES.

Un instant de plus et vous êtes perdu !

PAOLI.

Je suis armé ; je vendrai cher ma vie !

CÉLANIE.

Ils vont vous assassiner !

JULES.

Accablé par le nombre, vous ne pourrez opposer aucune résistance.

PAOLI.

PAOLI, avec force.

Eh bien ! plutôt mourir que de devoir à un
Génois le peu de jours qui me restent !

CÉLANIE.

Ah ! j'embrasse vos genoux !

JULES.

Homme inexorable !

(Bruit de tambour annonçant l'approche des
Génois.)

SCÈNE XII.

PAOLI, CÉLANIE, JULES, PIÉTRO
ET TONIO, descendant la montagne.

PIÉTRO.

En ! vite ! voici les Génois !

TONIO.

Ils accourent !

CÉLANIE.

Mon père, consentez...

PAOLI.

Jamais !

JULES.

Eh bien ! je saurai malgré lui le soustraire
au péril. Mes amis, obtenez qu'il s'éloigne. Je
cours au-devant de nos soldats, et peut-être
parviendrai-je... Rassurez-vous, Célanie, je
sauverai votre père !

(Il s'éloigne rapidement par la droite.)

SCÈNE XIII.

PAOLI, CÉLANIE, PIÉTRO,
JOHANNA ET TONIO.

PAOLI.

Suis-je assez humilié !

CÉLANIE.

Ah ! si vous connaissiez son cœur !

JOHANNA , sortant de la chaumière.

Tout est prêt.

PIÉTRO , baissant la voix.

Prends ce que nous avons de plus précieux,
et va le cacher dans le creux du vieux chêne.

JOHANNA.

Comment ?

PIÉTRO.

Obéis. (*Johanna sort.*) Allons, il n'y a
pas un moment à perdre. Je vais guider vos
pas ; ils seront bien adroits s'ils parviennent
à vous atteindre. Venez.

CÉLANIE , lui donnant le manteau qu'à son entrée
il a jeté sur les débris.

Prenez votre manteau, et hâtez-vous de
fuir! (*Paoli fait un mouvement.*) Mon père,
je vous jure de me soumettre à votre vo-
lonté ; partez , éloignez-vous ; non-seulement
il y va de vos jours et des miens ; mais Piétro

serait perdu si les Génois vous trouvaient en ces lieux !

PAOLI.

Piétro !

CÉLANIE.

Voulez-vous qu'il paie de sa vie l'attachement qu'il vous a conservé ?

PAOLI, avec un soupir.

Il le faut ; j'y consens. Adieu , ma fille. Puissé-je triompher des ennemis de la Corse , et te retrouver digne de moi !

PIÉTRO.

Rentrez , Mademoiselle ; rejoignez ma femme , et ne vous montrez pas.

TONIO.

Soyez tranquille , je serai là.

PIÉTRO.

Partons !

(Tonio entraîne Célanie dans la chaumière , dont il ferme la porte. Paoli et Piétro gagnent les montagnes , et sont prêts à sortir par la droite , lorsqu'une voix très-rapprochée s'écrie : Qui vive ? Piétro et Paoli s'arrêtent. Ce cri est répété de trois côtés différens.)

PAOLI.

Ce sont eux !

PIÉTRO, le forçant à redescendre la scène.

Nous avons trop tardé ! N'importe , entrez dans ces ruines ; elles vous conduiront jus-

qu'aux gorges de Tichimé; de là, vous gagnerez facilement les montagnes. Quittez ce manteau qui vous ferait reconnaître, enfoncez mon chapeau sur vos yeux et prenez mon fusil.

PAOLI.

Mais toi ?

PIÉTRO.

Je saurai vous rejoindre. Je ne vous demande que le tems de rassembler nos montagnards.

(Paoli s'enfonce dans les ruines.)

PIÉTRO.

Comment donner le signal à nos amis ? Si je prévenais Johanna !... Il n'est plus tems ! les voici.

(Il s'empare du manteau, du chapeau de Paoli, et s'éloigne rapidement par le bas de la montagne, à droite.)

SCÈNE XIV.

VÉRINO, UN SOUS-OFFICIER ET DES SOLDATS CÉNOIS; ensuite CÉLANIE, JOHANNA, PIÉTRO ET TONIO.

VÉRINO.

BRUSEZ la porte de cette chaumière; c'est là qu'il doit être caché. Que Piétro soit ar-

plus long-tems en passant pour une bête que de me faire tuer pour prouver que j'ai de l'esprit.

CÉLANIE, revenant en scène.

Et tu n'as rien appris sur mon père?

TONIO.

On n'en 'dit pas un mot. Seulement on a fait partir tout à l'heure une troupe de cavaliers. Je serais trompé si ce n'est pas pour renforcer son escorte. Tout ce tintamarre-là est arrivé très mal à propos ; car il devait y avoir aujourd'hui grande fête au château, et ça pourrait ben tout déranger.

JOHANNA.

Eh ! laisse-nous tranquille avec ta fête.

CÉLANIE.

Mon inquiétude, mon effroi, augmentent à chaque instant.

(Elle reste absorbée dans ses réflexions. Tout à coup on entend un grand tumulte dans la coulisse à droite ; ce sont des cris de rage.)

PLUSIEURS VOIX, en dehors.

Qu'il périsse ! Mort à Paoli !

CÉLANIE.

Qu'entends-je !...

JOHANNA.

Quel vacarme !

CÉLANIE.

J'ai cru distinguer... (*Nouveaux cris.*)
Silence !

UNE VOIX, en dehors.

Il faut qu'il meure !

CÉLANIE, répétant avec effroi.

Qu'il meure !

PLUSIEURS VOIX.

Oui, mort à Paoli !

CÉLANIE.

A Paoli ! je ne m'étais pas trompée ! Ah !
courons !

SCÈNE IV.

JOHANNA, CÉLANIE, VÉRINO, LUDGI,
soldats entrant par la droite.

VÉRINO.

ARRÊTEZ, Célanie !

CÉLANIE.

Laissez-moi ! je veux le sauver ou mourir
avec lui !

VÉRINO.

De grâce, écoutez-moi. Ne craignez rien
pour votre père ; je puis vous répondre qu'il
ne court aucun danger.

CÉLANIE.

Mais ces cris de rage !...

PAOLI
VÉRINO.

Ils seront impuissans. Je connais les intentions du gouverneur, et bientôt vos malheurs cesseront. Fiez-vous à mon zèle, à mon amour !... Mais on approche ; éloignez-vous !

CÉLANIE.

Non, je ne puis le quitter dans ce moment affreux !

VÉRINO.

Ludgi, conduisez la signora dans l'appartement qui vous a été désigné.

CÉLANIE, se débattant.

N'espérez pas me forcer à vous suivre.

LUDGI.

Venez, Madame.

CÉLANIE.

Mon père ! mon père !

(On l'entraîne, malgré sa résistance. Elle sort par la gauche ; Tonio et Johanna l'accompagnent. Le bruit recommence à droite.)

SCÈNE V.

VÉRINO, LE GOUVERNEUR, LUDGI,
OFFICIERS GÉNOIS.

LE GOUVERNEUR, aux officiers qui l'entourent
et le pressent.

Non, Messieurs, je ne souffrirai point

que, dans les transports d'une aveugle fureur, vous priviez la république d'un otage si important. La mort de Paoli ne serait que doubler les dangers de notre position; elle porterait au dernier degré de l'exaspération ce peuple déjà trop irrité contre nous, et nous perdriions en un jour le fruit de toutes nos victoires.

UN OFFICIER.

Seigneur, la pitié envers l'implacable ennemi du nom génois, envers l'homme qui a répandu le plus pur et le plus noble sang de la république, serait une faiblesse.

LE GOUVERNEUR.

Autant que vous je déteste ces farouches insulaires. Mais, appelé depuis dix ans par la confiance du sénat au poste difficile que je remplis, j'en'ai que trop appris à connaître les Corses; implacables dans leur haine, inflexibles dans leurs projets de vengeance, ils ne pardonnent jamais.

VÉRINO.

Monseigneur, vous avez seul le droit de décider du sort de Paoli, et personne ici n'osera vous le contester. Mais permettez-moi de vous le dire, ces craintes...

LE GOUVERNEUR.

Ne sont que trop fondées. Nous avons désarmé les Corses, et, malgré toute notre

surveillance, ils ont su se procurer des armes; retranchés dans leurs montagnes inaccessibles, ils n'attendent qu'un moment favorable pour fondre sur nous, et nous chasser de cette île dont la conquête a coûté tant de sang.

VÉRINO.

Il sera facile de disperser ces rebelles.

LE GOUVERNEUR.

Détrompez-vous. Paoli est leur idole, et l'empire qu'il exerce sur eux va les rendre plus redoutables que jamais. Je l'avais prévu. Que n'ai-je pas fait pour nous délivrer de ce dangereux ennemi!... Je n'ai pu réussir à le perdre; il faut l'enchaîner aujourd'hui; il faut qu'il nous aide à regagner la confiance des Corses. Ce n'est qu'en les divisant que nous parviendrons à les soumettre.

VÉRINO.

Ne peut-on, sans recourir à la ruse?...

LE GOUVERNEUR.

Non. Ignorez-vous la situation de l'armée? Disséminés sur une vaste étendue de pays, nous sommes partout, mais nous ne sommes puissans nulle part; un seul moyen nous reste, et je veux le tenter. Ludgi, amenez en ces lieux le prisonnier; je vais le rendre l'arbitre de son sort: s'il refuse de se soumettre à ma volonté, je vous jure, Messieurs, de le livrer à toute la rigueur des lois.

VÉRINO, baissant la voix.

Songez surtout que sa fille !..

LE GOUVERNEUR.

Vous serez satisfait.

VÉRINO, aux officiers.

Cédons, mes amis ; nous devons cette marque de déférence à la sagesse de notre commandant. Soyons persuadés que les intérêts de la république ne furent jamais en de meilleures mains.

LE GOUVERNEUR.

On l'amène, éloignez-vous !

(Les officiers paraissent mécontents ; cependant ils cèdent aux instances du Gouverneur ; ils sortent après l'entrée de Piétro, qui, toujours enveloppé dans son manteau, arrive par le fond à droite, conduit par Ludgi.)

SCÈNE VI..

LUDGI, LE GOUVERNEUR, PIÉTRO.

LE GOUVERNEUR, à Ludgi.

VEILLEZ à ce que personne ne trouble cet entretien.

(Ludgi se retire au fond ; il se promène, et disparaît de tems à autre.)

PIÉTRO, à part.

Tout va se découvrir ! Mais du moins mon général est à l'abri de leurs poursuites.

LE GOUVERNEUR, d'un ton sévère.

Paoli, tu dois être surpris que je consente à te voir. Je fus ton ennemi, je l'avoue; mais n'est-ce pas toi seul que tu dois en accuser? Ne t'ai-je pas trouvé sans cesse contraire à mes desseins, et devais-je te ménager quand tu ne songeais qu'à me nuire? Les teins sont changés: ma puissance est maintenant trop affermie pour que je puisse te craindre, et je veux te soustraire au supplice.

PIÉTRO.

Dis-tu vrai?

LE GOUVERNEUR.

Je te le jure!

PIÉTRO.

Félicite-toi donc, car Paoli n'est point en ta puissance.

(Il jette son manteau.)

LE GOUVERNEUR.

Grand Dieu!... que signifie...

PIÉTRO, avec force.

Paoli est libre... (*Avec simplicité.*) Couvert de son manteau, je me suis dévoué pour lui.

LE GOUVERNEUR.

Il se pourrait!...

PIÉTRO.

Cela t'étonne! les Génois ne croient donc à aucune vertu.

les trésors précieux dont j'avais hérité de notre mère commune ; eh bien ! les Génois m'ont blessé dans ce que j'avais de plus cher au monde , en détruisant la gloire et l'indépendance de mon pays.

LE GOUVERNEUR.

Es-tu débarqué dans cette île à la suite de Paoli ?

PIÉTRO.

Je n'ai jamais quitté la Corse.

LE GOUVERNEUR.

Il est donc venu te demander un asile ?

PIÉTRO.

Tout ce que je possède lui appartient.

LE GOUVERNEUR.

Et sans doute ses projets te sont connus ?

PIÉTRO.

Depuis long-tems.

LE GOUVERNEUR.

Parle , et les plus brillantes récompenses...

PIÉTRO.

Il ne faut rien pour cela. Nous sommes esclaves , il veut nous rendre libres ; nous n'avons que des tyrans , il veut nous donner un souverain ; vous vous êtes emparés de la Corse par la trahison , il veut vous en chasser !

LE GOUVERNEUR.

Peut-il espérer!...

PIÉTRO.

Tout ; car il aura pour lui son génie ,
l'appui de la France , et le dévouement de
ses compatriotes.

LE GOUVERNEUR.

Malheureux ! ne crains-tu pas , en t'associant
à ses desseins ?...

PIÉTRO.

Je ne calcule point le danger quand il
s'agit de remplir un devoir.

LE GOUVERNEUR.

Sais-tu quel sera le prix de ta conduite
imprudente ?

PIÉTRO.

Tu vas m'envoyer à la mort ; mais Paoli
me vengera.

LE GOUVERNEUR.

Tremble ; si tu ne me révèle à l'instant
même la retraite de ce chef audacieux !...

PIÉTRO.

Te révéler !...

LE GOUVERNEUR.

Je l'exige.

PIÉTRO.

Tes bourreaux sont-ils prêts ?

Tu oserais me refuser ?

PIÉTRO.

Fais-les venir : tu es maître de ma vie ,
mais tu n'as pas le pouvoir de me déshonorer.

LE GOUVERNEUR , après avoir réfléchi.

Rassure-toi. J'estime la grandeur d'ame ,
même dans mes ennemis , et je vais t'en
donner la plus grande preuve ; tu es libre.

PIÉTRO.

Libre !

LE GOUVERNEUR , se plaçant à une table et
écrivant.

Et je ne te demande pour prix de ce bien-
fait que la promesse d'exécuter fidèlement ce
que je vais te prescrire. (*Mouvement de
Piétro.*) Sois sans crainte, il n'en coûtera
rien à ton honneur.

PIÉTRO.

Parle donc : que faut-il faire ?

LE GOUVERNEUR , écrivant toujours.

Va trouver ton chef ; dis-lui que le repos
de la Corse et la vie de son enfant unique
dépendront du parti qu'il va prendre. (*Se
levant.*) Remets-lui ce billet. Promets-moi
surtout de ne l'arrêter nulle part , et de ne
parler à qui que ce soit que tu n'aies ren-
contré Paoli.

PIÉTRO.

Tu vas donc te fier à la parole d'un Corse ?

LE GOUVERNEUR.

Tu m'as prouvé que je pouvais me fier à la tienne. Promets-tu ?

PIÉTRO.

Tu le veux ?... Je te le promets.

LE GOUVERNEUR.

Il suffit. (*Appelant.*) Ludgi. (*Ludgi paraît.*) Conduisez ce moutagnard dans mon appartement ; ne souffrez pas que personne l'approche. Pendant la fête qui se prépare, vous le ferez sortir secrètement du château, et vous lui rendrez la liberté.

LUDGI.

Quoi ! Monseigneur ?...

LE GOUVERNEUR.

Obéissez ! et surtout le plus profond silence. (*A Piétro.*) Toi, songe à ta promesse ; si tu réussis, je te dédommagerai du tort que l'on t'a fait.

PIÉTRO.

Je ne demande rien.

LE GOUVERNEUR.

Cependant ta chaumière...

PIÉTRO.

On l'a brûlée, c'est vrai, mais je ne m'en

plains pas. J'étais convenu d'allumer un grand feu pour instruire nos moutagnards du retour de Paoli, et tes soldats ont eux-mêmes donné le signal, en incendiant ma cabane. Ils ont fait ce que sans doute j'aurais fait plus tard. Mais avant de te quitter, ordonne que l'on me rende mes armes.

LE GOUVERNEUR.

Qu'en veux-tu faire ?

PIÉTRO.

Poignarder le premier de tes gens qui tenterait de me suivre.

LE GOUVERNEUR.

Je ne pense point à te trahir, tu seras satisfait.

PIÉTRO.

Adieu donc. (*A Ludgi.*) Génois, je suis prêt à te suivre.

(*Ludgi et Piétro montent les degrés qui conduisent à la chapelle, à droite, et disparaissent.*)

SCÈNE VII.

LE GOUVERNEUR.

QUELS hommes ! et combien sont imprudens ceux qui méprisent de semblables ennemis ! Oui, le moyen que je vais prendre est le seul qui puisse assurer une paix durable.

ACTE II, SCÈNE VIII. 291

Puisque Paoli n'a point cessé depuis quinze ans d'être retoutable pour nous, il faut à tout prix l'attacher à notre cause. Gardons bien ce secret. Persuadons à tout le monde que Paoli est en mon pouvoir ; que sa fille surtout ne puisse en douter, et la réussite de mes plans est certaine.

UN OFFICIER.

Le colonel Doria.

LE GOUVERNEUR.

Qu'il soit introduit, et qu'on amène la fille de Paoli.

SCÈNE VIII.

JULES, LE GOUVERNEUR.

JULES, avec agitation.

Quoi ! Seigneur, l'infortuné Paoli est votre prisonnier ? déjà sa mort est décidée ?

LE GOUVERNEUR.

Qui t'a dit ?...

JULES.

Les murmures, les cris de rage des officiers, des soldats de la garnison. Ah ! Seigneur ! souffrirez-vous qu'on attente à ses jours ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne puis révoquer l'arrêt qui le condamne.

Ainsi donc un crime de plus va flétrir la nation génoise !... Oui, Seigneur, je le dis hautement, c'est un crime ! ah ! pourquoi vos ordres m'ont-ils éloigné du lieu qui lui servait d'asile ? J'aurais su le dérober à toutes les poursuites ; mais du moins je ne m'unirai point à ses persécuteurs. Non, Seigneur, quels que soient vos desseins, souffrez que je renonce aux brillans avantages dont vous m'avez donné l'espérance. La république me trouvera toujours prêt à m'armer pour elle ; mais je ne puis être plus long-tems l'instrument des cruautés qu'on exerce sur un peuple malheureux, et j'aime mieux passer le reste de ma vie au sein d'une honorable obscurité que de partager la honte d'une action qui doit déshonorer ma patrie !

LE GOUVERNEUR.

Abusé par l'erreur commune, j'ai cru long-tems que la crainte était le seul moyen de soumettre les Corses ; ma politique a changé. Je vais tenter d'étouffer la révolte sans effusion de sang. Veux-tu me seconder ?

JULES.

Parlez, mon oncle. Ah ! je suis trop heureux de vous voir revenir à des sentimens plus doux.

LE GOUVERNEUR.

Grâce à Vérino, j'ai découvert qu'il existait

près de ces lieux une fille de Paoli, et je l'ai fait amener au château.

JULES.

Infortunée Célanie ! quelle doit être sa douleur !

LE GOUVERNEUR, observant Jules.

La connaîtrais-tu ?

JULES.

J'ai eu souvent occasion de la voir ; mais j'étais loin de soupçonner le secret de sa naissance.

LE GOUVERNEUR.

Eh bien ! apprends que Célanie seule peut mettre un terme à tous les maux qui pèsent sur les deux nations.

JULES.

Célanie !

LE GOUVERNEUR.

Vérino recherche sa main...

JULES.

Que me dites-vous ?

LE GOUVERNEUR.

Mais je dois m'opposer à un hymen qui donnerait à Vérino une influence dont il pourrait abuser contre moi. On va conduire dans cette salle la fille de Paoli ; annonce-lui qu'il faut qu'elle choisisse un époux parmi les chevaliers qui m'entourent.

PAOLI.

JULES.

Quoi , Seigneur , vous voulez ?...

LE GOUVERNEUR.

Je ne prétends pas contraindre son choix ; mais il faut que sa décision soit prompte et irrévocable. La grâce de son père est à ce prix.

JULES.

Paoli pourra-t-il approuver jamais ?...

LE GOUVERNEUR.

D'après nos lois , son consentement est inutile.

JULES.

Ah ! Seigneur ! dispensez-moi...

LE GOUVERNEUR.

C'est elle ! Songe combien cette démarche peut être utile aux intérêts de ta famille , à ceux de ta patrie. Point de résistance ; comme ton oncle , je te prie de céder à mes vœux ; comme ton général , je te l'ordonne.
(Il sort par la droite. On amène Célanie par le côté opposé.)

SCÈNE IX.

CÉLANIE, JULES.

CÉLANIE , en entrant.

Où me conduisez-vous ? Pourquoi me

séparer de Johanna ? (*Le sous-officier qui l'accompagne lui montre le Colonel.*) Jules ! (*Avec joie.*) je vous revois enfin ! Ah ! combien je désirais votre présence !

JULES , au sous-officier.

Laissez-nous.

(*Le sous-officier s'éloigne.*)

CÉLANIE.

Mais quel changement dans votre personne !... ces riches vêtements... Jules , vous m'avez trompée !

JULES.

Pardon, Célanie ; j'ai craint d'effrayer votre candeur par l'éclat d'un titre fastueux. Brûlé de tous les feux de l'amour , et ne voyant en vous que la nièce de Piétro , je me suis offert à vos regards sous un nom et un habit qui me permettaient de ne devoir qu'à moi-même le don de votre cœur ; mais vous , Célanie , pourquoi n'avoir pas eu assez de confiance en moi pour me révéler le secret de votre naissance ?

CÉLANIE.

Je l'ignorais.

JULES.

J'aurais veillé sur les jours de votre père.

CÉLANIE.

Vous auriez eu le pouvoir !... Mais qui donc êtes-vous ?

Le colonel Doria, neveu du Gouverneur général.

CÉLANIE.

Ah ! s'il en est ainsi, permettez-vous que le père de Célanie soit conduit au supplice ? Non, Jules, vous sauverez ses jours.

JULES, cherchant à lui cacher son trouble.

Hélas !

CÉLANIE.

Songez qu'en vous est ma dernière espérance, et, par pitié, ne la détruisez pas ! Qu'il vous souviennne de ce jour où nos cœurs s'entendirent pour la première fois ; où, cédant à vos vives instances, je ne craignis pas d'avouer que je partageais votre amour. Heureux de vous savoir aimé, vous promîtes avec transport d'être à jamais mon appui, mon protecteur ! Eh bien ! l'instant est venu de vous rappeler votre parole. Mon père est au pouvoir de ses implacables ennemis ; déjà peut-être sa mort est décidée... Devenez son libérateur ; conduisez-moi près de votre oncle ; embrassons ses genoux, et qu'il accorde à nos prières la grâce de cet infortuné !... Va, mon cher Jules, le Ciel récompensera ton noble dévouement ; car il n'est plus en mon pouvoir de te consacrer mon existence.

JULES.

Que dis-tu, Célanie ?

CÉLANIE.

Je te le répète ici pour la dernière fois ! ce cœur ne cessera point d'appartenir. Jet'aime autant que je me crois aimée ; j'aurais mis mon bonheur à porter le nom de ton épouse, et cependant jamais nous ne serons unis !

JULES.

Jamais !

CÉLANIE.

Tu es Génois, et je suis fille de Paoli !

JULES

Célanie !

CÉLANIE.

Ne sais-tu pas quel horrible serment on exigea de moi ? Eh bien ! j'ai promis !...

JULES.

Toi !

CÉLANIE.

Il refusoit de fuir ; il voulait se livrer à ses bourreaux ! J'ai juré de n'être jamais l'épouse d'un Génois ; (*Mouvement de Jules.*) je l'ai juré sur les cendres de ma mère.

JULES.

Ah ! Célanie ! qu'as-tu fait ?... L'implacable haine de Paoli nous ravit le dernier espoir qui nous restait encore !

CÉLANIE.

Quel espoir ?

Apprends que le Gouverneur consent à pardonner.

CÉLANIE.

Se pourrait-il ?

JULIUS.

Mais il veut que Paoli se soumette à la république ; et pour gage de sa soumission, il exige que tu choisisses un époux dans les rangs des Gênois.

CÉLANIE.

Moi, grand Dieu !

JULIUS.

A ce prix , sa liberté , ses biens , ses honneurs, tout lui sera rendu ; mais, si tu refuses, la mort la plus prompte , la plus terrible !...

CÉLANIE , avec horreur.

Malheureuse !

JULIUS.

Et c'est pour tenir un serment arraché par la violence que tu le laisseras conduire à l'échafaud ! Célanie, je t'en conjure ! mon cœur t'est connu , et tu ne peux me croire capable d'avoir conçu l'idée d'abuser de ta situation ? Non, quoique tu me sois plus chère que la vie, j'aurais le courage de renoncer à toi, s'il était un autre moyen de sauver Paoli ! Mais,

quelque inflexible qu'il soit, pourra-t-il n'être pas touché de ton dévouement généreux ? Osera-t-il te blâmer d'avoir tout sacrifié pour l'arracher à la mort ? Ah ! s'il en était ainsi, le Ciel repousserait ses plaintes, et sa bénédiction serait ta récompense.

CÉLANIE.

Que résoudre, ô mon Dieu ! Ma famille entière a péri sous les coups des Génois !... Pendant quinze ans ils ont persécuté mon père !... et l'on veut me contraindre !... Non ; j'irriterais les mânes de ma mère ; j'appellerais sur ma tête la malédiction paternelle et le mépris de mon pays ! Mon nom serait dés-honoré, et je n'entendrais partout que ces cris : Infamie, infamie sur l'épouse du Génois !

(Un son lugubre de trompettes se fait entendre dans l'éloignement ; un roulement de tambours lui succède. La foudre gronde sourdement sur la fin de cette scène.)

SCÈNE X.

JOHANNA, CÉLANIE, JULES, TONIO.

CÉLANIE.

QUEL bruit sinistre !

JULES, à part.

Son supplice s'apprête !

PAOLI.

CÉLANIE.

J'éprouve une terreur !...

JOHANNA, avec agitation.

Ah ! ma chère demoiselle ! que va-t-il se passer ?

TONIO.

Toute la garnison est sous les armes !

JOHANNA.

On se réunit sur l'esplanade.

CÉLANIE, avec terreur.

Serait-ce...

TONIO.

Et avec ça, un orage !...

CÉLANIE.

Parlez, Jules : je ne puis supporter cette horrible incertitude !... mon père !... Ah ! votre silence m'en dit assez... Eh bien ! le même coup nous frappera tous deux !

(Elle veut sortir.)

4

JULES.

Que fais-tu, Célanie ?

JOHANNA.

Voici M. le Gouverneur.

SCÈNE XI.

JOHANNA. CÉLANIE, JULES, LE
GOUVERNEUR, VÉRINO, TONIO,
OFFICIERS GÉNOIS, SUITE.

CÉLANIE, se jetant aux pieds du Gouverneur.

SEIGNEUR! grâce! grâce pour mon mal-
heureux père!

LE GOUVERNEUR.

Ne vous a-t-on pas dit, Mademoiselle,
qu'il dépendait de vous de le sauver?

CÉLANIE.

Ah! prenez ma vie, mais respectez la siennel
Hélas! s'il fut coupable envers vous, quinze
années de malheurs ne suffisent-elles pas pour
apaiser votre haine?

LE GOUVERNEUR.

Condamné comme rebelle, Paoli aurait
cessé de vivre, si j'en avais cru l'avis du conseil;
mais le désir de rendre la paix à la Corse
l'emporte sur notre juste ressentiment. Hâtez-
vous de proclamer votre choix; déjà l'autel
est paré; prononcez, et vous sauvez les jours
de votre père.

CÉLANIE.

Ah! Seigneur! ayez pitié de mes tourmens!

placée entre la désobéissance et le crime , je ne puis prononcer.

LE GOUVERNEUR.

Il le faut.

CÉLANIE.

Au nom de tout ce qui vous est cher, permettez-moi de le voir un instant... touché de mes larmes, peut-être consentira-t-il...

LE GOUVERNEUR

Non ; c'est à vous seule...

CÉLANIE.

Je vous en supplie !

LE GOUVERNEUR.

Parlez, et songez qu'un refus va lui coûter la vie !

CÉLANIE.

Non, non, je ne puis me résoudre !...

(Le son de la trompette et le bruit du tambour se font entendre de nouveau. L'effet doit en être plus grave et plus sinistre encore que la première fois. L'orage a toujours continué dans l'éloignement.)

CÉLANIE, frappée de terreur.

O Ciel !

LE GOUVERNEUR.

Vous l'entendez !... bientôt il ne sera plus tems.

CÉLANIE.

Inspire-moi, mon Dieu !...

JOHANNA.

Ma bonne maîtresse !

CÉLANIE, avec égarement.

Je crois le voir !... il me rappelle mes sermens !... il me menace de sa colère !...

LE GOUVERNEUR.

Réfléchissez aux regrets affreux qui seront désormais votre partage : poursuivie par son ombre sanglante, vous n'aurez pas un instant de repos, et ces mots terribles retentiront jusqu'au fond de votre cœur : « Elle pouvait racheter les jours de son père ; elle ne l'a pas voulu ; fuyez, fuyez sa présence ! c'est une parricide ! »

CÉLANIE.

Parricide !... ah ! je ne puis supporter cette horrible idée ? Jules, je suis à toi ; sauve mon père !

(Elle tombe dans les bras de Jules. Johanna s'empresse auprès d'elle.)

JULES.

Chère Célanie !

(Le Gouverneur donne à voix basse quelques ordres à un officier, qui s'éloigne aussitôt.)

VÉRINO.

Quoi ! Jules l'emporterait !... c'est à moi, Seigneur, que vous devez la connaissance de ce secret important, et je devais peu m'at-

tendre à me voir sacrifié aux intérêts de votre neveu.

LE GOUVERNEUR.

J'avais promis que Célanie serait libre de choisir un époux ; j'ai dû tenir ma parole.

VÉRINO.

Et pensez-vous que je puisse supporter un tel outrage ? quand j'ai versé mon sang pour votre cause, devais-je croire...

LE GOUVERNEUR.

Portez vos plaintes au sénat ; lui seul peut juger entre nous. Suivez-moi, Messieurs ; et tandis qu'on va offrir à Célanie les présens que je lui destine, assurons-nous que tout est disposé dans le temple pour la cérémonie.

CÉLANIE.

Quoi, Seigneur !... sans me permettre de revoir mon père ?

LE GOUVERNEUR.

Célanie, c'est comme l'épouse de Doria que je veux vous présenter à Paoli. (*Aux officiers.*) Que tous les Corses soient instruits de l'heureux hymen qui va devenir le gage de la paix. Que la joie règne partout, et que les Corses et les Génois soient indistinctement admis dans ce palais. Il ne saurait y avoir trop de témoins de l'union des deux peuples. (Il entre dans la chapelle avec toute sa suite. Aussitôt des pages et des filles élégamment parés apportent à Célanie de riches présens.)

VÉRINO, bas à Jules.

N'espérez pas, Colonel, que je vous laisse jouir en paix de votre triomphe; on m'a trompé, mais je saurai me venger ou mourir.

JULES, de même.

Nous nous reverrons, Monsieur.

VÉRINO.

J'y compte.

(Il s'éloigne par la gauche.)

SCÈNE XII.

JOHANNA, CÉLANIE, JULES, TONIO, PAGES, JEUNES FILLES, GARDES AU FOND.

JULES.

CÉLANIE, pourquoi ce trouble, cette agitation? l'instant qui va nous unir doit-il donc te causer tant d'effroi?

CÉLANIE.

Les jours de mon père sont respectés, et je vais devenir votre épouse! Je devrais être heureuse!... cependant, un poids affreux pèse sur mon cœur!... je crois entendre une voix menaçante me reprocher comme un crime cet hymen qui devrait assurer le bonheur de ma vie..... Jules, ce n'est pas lui qui va me conduire à l'autel; ses ardentes prières n'im-

ploreront point le Ciel en faveur de sa fille ,
il ne me bénira pas.

JULES.

Calme-toi , mon amie ; Paoli trouvera en
moi le plus tendre des fils ; je ferai tout pour
mériter son estime , son amitié ! et si le Ciel
trompait mon attente , si la paix de la Corse
était de nouveau troublée , je quitterais ces
lieux plutôt que d'armer mon bras contre les
frères de Paoli ?

CÉLANIE.

Cher Jules !

JOHANNA.

Allons , allons , Mademoiselle , éloignez ces
sombres idées. Qui pourrait vous blâmer ?
Vous n'avez point cédé à l'amour. Le salut de
votre père a seul dicté votre conduite ; et
vous êtes à l'abri de tout reproche. Consentez
à vous parer des présens de M. le Gouverneur ;
sagez qu'il va revenir , et qu'il brûle de vous
nommer sa nièce.

CÉLANIE , avec un soupir.

Des parures ?

TONIO.

Oui , Mademoiselle ; c'est pas que vous en
ayez besoin , mais un jour de noces , ça ne
peut pas être autrement !

JULES , plaçant une couronne de fleurs sur la tête
de Célanie.

Permetts que je place moi-même sur ton

ACTE II, SCÈNE XII. 307

front cette couronne , symbole de ton innocence et de la pureté de ton ame.

CÉLANIE.

Arrête !... N'entends-tu pas ?... La foudre gronde...

JULES.

Rassure-toi.

JOHANNA.

Prenez ce bouquet.

CÉLANIE.

Pardonne-moi , mon père !

JOHANNA.

Ce voile.

(La cloche de la chapelle tinte lentement , et se mêle au bruit du tonnerre.)

TONIO , à part.

Et cet orage qui va toujours !

CÉLANIE.

Jules , ne me quitte pas !

JULES.

Non , mon amie.... maintenant nous sommes inséparables !

CÉLANIE.

Ils reviennent !... et ma terreur redouble !
Ah ! malheur à l'enfant qui méconnaît la volonté de son père ! Jamais il ne peut prétendre au bonheur !...

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, VÉRINO,
SUITE.

(Célanie est prête; un voile placé sur sa chevelure retombe en arrière sur ses modestes vêtements; son front est paré de la couronne virgine.)

LE GOUVERNEUR.

VENEZ, ma fille.

(Célanie lui abandonne sa main, et se laisse conduire machinalement. Jules et les principaux officiers la suivent en silence. A l'instant où elle monte les degrés qui conduisent au temple, un coup de tonnerre épouvantable ébranle l'édifice; elle s'arrête, saisie d'effroi; mais, après quelques minutes d'hésitation, elle entre, conduite par le Gouverneur, et suivie par Jules et les principaux officiers.)

SCÈNE XIV.

TONIO, JOHANNA, GARDES, PEUPLES.

(Au même moment, des Corses des deux sexes, habitants des environs du monastère, arrivent en silence, et viennent se placer au bas des degrés qui conduisent à la chapelle. On distingue parmi eux quelques montagnards dont les costumes grossiers et les figures sauvages contrastent fortement avec la mise élégante des habitants de la plaine.)

TONIO.

En bien ! dame Johanna, ce sera comme

M. le Gouverneur l'avait annoncé. Voilà, ma foi, tous les habitans des environs, et en costume de fête encore !

JOHANNA.

Ils ne sont pas les seuls. Je distingue au milieu d'eux plusieurs de nos montagnards.

TONIO.

Par exemple, il faut qu'ils soient bien hardis d'oser se présenter ici.

JOHANNA.

Et pourquoi n'y viendraient-ils pas comme les autres ?

TONIO. \

Ah ! quelle différence ! nous autres, gens de la plaine, nous avons une certaine tournure qui nous permet d'aller partout ; tandis que vos montagnards, c'est tout au plus s'ils ont figure humaine.

JOHANNA.

Tu trouves ?... nigaud, imbécile ! il te sied bien de...

TONIO.

Paix, dame Johanna ! voilà le moment de la cérémonie.

(Une musique religieuse se fait entendre dans l'intérieur de la chapelle; tous les Corses s'agenouillent. Les gardes placés au fond mettent un genou en terre. Des cris de VIVE DORIA ! partent de la chapelle. Tout le monde se lève.)

310

PAOLI.

TONIO.

V'là qui est fini ! il n'y a plus à dire non ;
elle a dit oui.

JOHANNA.

Ah ! la chère enfant ! fasse le Ciel qu'elle
soit aussi heureuse qu'elle le mérite !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR,
CÉLANIE, JULES, OFFICIERS, SUITE.

LE GOUVERNEUR.

Corses et Génois, la paix est rétablie. Au
nom du doge et du sénat de Gênes, j'annule
la sentence qui condamnait Paoli.

JULES.

Chère Célanie ! vous venez d'assurer mon
bonheur.

CÉLANIE.

Jules, puissiez-vous ne jamais regretter ce
moment !

LE GOUVERNEUR.

Venez, ma nièce, venez présider à nos
jeux.

(Ils prennent place.)

PÉTRALBA.

Que pouvais-tu contre cette troupe de forcenés ? tu aurais succombé ; et sans toi que deviendrait la Corse ?

PIÉTRO.

Qu'est-il donc arrivé ?

PÉTRALBA.

Il allait périr sous les coups des Génois ?

TOUS se rapprochent et entourent Paoli.

Se peut-il !

PAOLI.

Enveloppé dans un manteau , je parcourais les rues de Corté , afin de m'assurer du nombre et des dispositions de nos ennemis... Leurs cris de fureur et les gémissemens de leurs victimes retentissaient partout sur mon passage , et venaient doubler la haine que m'inspirait déjà cette odieuse nation. Cependant , assuré qu'ils ne pouvaient échapper à notre juste vengeance , je réprime mon indignation , et je me hâtais de gagner cet asile , quand au pied du château j'aperçois un vieillard entouré par une troupe de ces brigands ; crie *vive Gênes*, lui dit-on de toutes parts. Le vieillard hésite ; il refuse ; vingt sabres sont levés sur sa tête!... je m'élance!... Hélas ! j'arrive trop tard... l'infortuné venait de recevoir la mort.

Une grâce?

LE GOUVERNEUR.

Parlez.

CÉLANIE.

Je désirerais entretenir un moment celle
qui m'a élevée.

JULES.

Johanna?

CÉLANIE.

Oui, mais seule.

LE GOUVERNEUR.

Pourquoi ce désir... ne pourrez-vous plus
tard...

JULES.

Ah ! mon oncle, ne refusons pas à Célanie
une grâce si légère. Je te laisse, ma bien-
aimée, mais songe que mon amour te deman-
dera compte de tous les instans que je passerai
loin de toi.

(Tout le monde s'éloigne. Un seul homme, cou-
vert d'un manteau de montagnard, reste au
fond.)

CÉLANIE, vivement.

Eh bien ! Johanna, qu'avez-vous à me
dire ?

JOHANNA, lui désignant l'étranger.

Voyez !

(C'est Paoli, qui, se débarrassant de son manteau,
s'offre aux yeux de sa fille.)

CÉLANIE.

Dieu ! mon père !

(Elle cache sa figure dans ses mains , et reste saisie de surprise et d'effroi. Johanna sort sur l'ordre que lui en donne Paoli.)

SCÈNE XVI.

PAOLI, CÉLANIE.

PAOLI , avec ironie.

En quoi ! Célanie, sont-ce là les embrasemens que tu me réservais ? Ne me reconnais-tu pas ? c'est moi , c'est Paoli, ce proscrit malheureux qui ne possédait plus sur la terre d'autre bien ; d'autre trésor que l'amour de sa fille , et qui vient de se voir enlever cette dernière consolation.

CÉLANIE , d'une voix faible et entrecoupée.

Mon père !...

PAOLI.

Dis-moi , que sont devenus tes sermens ? sans doute tu les as respectés ; tu n'as pas eu l'audace de manquer à la foi jurée sur la tombe de ta mère , de ta mère assassinée par les Génois ? tu n'as pu choisir un époux parmi ces meurtriers ?... réponds !

CÉLANIE.

Mon père ! j'ai voulu vous sauver.

Me sauver ! oublies-tu que l'honneur m'est plus cher que la vie ?

CÉLANIE.

N'étiez-vous pas prisonnier des Génois ?

PAOLI.

Non ; mais quand j'aurais été dans leurs fers , était-ce une raison pour ajouter l'opprobre à mon infortune ?... Et tu es devenue l'épouse du plus odieux de mes persécuteurs , de celui dont une barrière de sang devait te séparer à jamais !... Ah ! que dis-je ? cet hymen ne peut être légitime ; il serait trop exécrable s'il s'accomplissait ! seul je pouvais disposer de ta main , et ma volonté méconnue a rompu des liens qui me sont en horreur !

CÉLANIE.

Ah ! je dois les respecter , mon père ; songez que le Ciel les a consacrés.

PAOLI.

N'a-t-il pas entendu des sermens plus solennels encore ? et ne te paraîtront-ils inviolables que lorsqu'il s'agira d'outrager ton père , et de t'unir à l'assassin de ta famille ?

CÉLANIE.

Jules n'a pas mérité ce titre odieux !

PAOLI , avec rage.

Il ne l'a pas mérité , dis-tu ? interroge

l'ombre de ton malheureux frère , et tu fré-
miras en apprenant la vérité ! C'est ici , c'est
en ce lieu même , qu'assailli par les Génois ,
je vis tomber sous les coups d'un de leurs
principaux officiers ce fils qui devait être
l'espoir et la consolation de mes vieux jours !
Éperdu , au désespoir , je cours venger sa
mort !... Hélas ! mon bras affaibli refuse de
seconder ma rage , et le même fer qui venait
d'ôter la vie à mon fils se plonge dans mon
sein ! Mes yeux se ferment , mes forces m'a-
bandonnent. Un ami généreux m'arrache de
ce séjour de mort , et le dernier cri qui
frappe mon oreille est le nom détesté de
Doria !

CÉLANIE.

Quoi ! ce serait...

PAOLI.

C'est lui ; c'est l'homme que tu viens de
nommer ton époux qui a mis ton frère au
tombeau , et qui a fait couler le sang de ton
père.

CÉLANIE.

Grand Dieu ! pourquoi m'avoir caché cet
affreux événement !

PAOLI.

Ses traits s'étaient effacés de ma mémoire ;
et d'ailleurs pouvais-je soupçonner que
l'amour enflammerait ton cœur pour un Gé-
nois , pour un Doria ! Mais il est tems encore

d'Ajaccio. Toi, tu te rendras maître des issues de la citadelle. Quant à moi, suivi de Piéto et de plusieurs d'entre vous, je marcherai droit au palais du Gouverneur.... A deux heures la cloche de cette église donnera le signal. Partez sans bruit, et puisse le Ciel protéger nos efforts !

(Ils forment trois pelotons. Le premier et le second s'éloignent par la porte de gauche avec Pétralba et Sisco. Le troisième disparaît au milieu des ruines.)

SCÈNE V.

PAOLI.

C'EN est fait ! l'instant décisif approche ! Dans une heure peut-être la Corse sera délivrée ! Ah ! j'ai besoin que cette espérance soutienne mon courage, et me donne la force de supporter les maux que je prévois.

SCÈNE VI.

PAOLI, PIÉTO.

PAOLI.

En bien !

PIÉTO.

Elle est dans la plus cruelle agitation ! Instruite de votre retour, elle se rendait près de

vous, lorsque les cris de rage qui partaient de cette enceinte ont porté la terreur dans son ame. Johanna cherche en vain à la rassurer ; elle gémit, elle se désespère !... La pauvre enfant ! et ce malheureux Sisco !

PAOLI.

Je n'ai pas le droit de le blâmer. Cette loi fatale fut mon ouvrage. Mais pouvais-je prévoir qu'elle tournerait un jour contre moi ! Devais-je croire que ma fille?... ma famille entière a péri pour la défense de la Corse, et je suis prêt encore à lui sacrifier ma vie ! Mais, Piétro, je suis père, et mon cœur se déchire à la seule pensée du trépas de Célanie.

PIÉTRO.

Plutôt mourir que de souffrir jamais qu'on menace ses jours ! Il faut la sauver, mon Général.

PAOLI.

La sauver !

PIÉTRO.

Vous connaissez mon dévouement. Ordonnez ; je braverai tout pour vous et pour Célanie.

PAOLI.

Ami fidèle ! Oui, c'est à toi seul que je puis confier ce dépôt précieux. Connais mes desseins.

(On frappe sourdement à la porte placée à gauche.)

PIÉTRO.

Qui peut venir !

PAOLI.

Serions-nous trahis !

(On frappe une seconde fois. Les Corses qui étaient rentrés dans l'intérieur reparaissent au milieu des ruines. Paoli leur fait signe de se taire, et Piétro cache la lampe.)

UNE VOIX en dehors.

Ouvrez. Corse et Paoli.

PAOLI.

Ce sont nos gens. (*A Piétro.*) Ouvrez.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, TONIO, JULES, enveloppé d'un manteau de Corse, et le capuchon rabattu sur les yeux.

TONIO, entrant le premier.

Le Général!... nous sommes perdus !

PIÉTRO, refermant la porte.

C'est Tonio.

PAOLI.

Que viens-tu faire ici ?

TONIO.

Général, ne vous fâchez pas. Je viens...

PAOLI.

Quel est cet homme ?

TONIO, à part.

Moi qui croyais les avoir vu sortir... Oh!
maudit argent!

PIÉTRO.

Répondras-tu?

JULES.

Paoli, c'est à toi seul que je puis me faire
connaître.

PAOLI.

Je n'ai point de secret pour mes compa-
gnons. Parle, que veux-tu de moi?

JULES, jetant son manteau.

Que tu me rendes mon épouse.

PAOLI.]

Jules!

PIÉTRO, à Tonio.

Misérable! tu nous a trahis!

TONIO.

Non! non!

JULES.

Rassurez-vous. Quel que soit le motif qui
vous rassemble ici, je ne cherche point à pé-
néttrer vos secrets; je m'engage sur l'honneur
à ne point divulguer le lieu de votre retraite.

PIÉTRO.

Qui nous répondra de ta discrétion?

juste prévention, et tu ne pourras refuser le nom de fils à celui qui te chérira comme un père.

PAOLI.

Moi, te nommer mon fils ! malheureux ! c'est toi qui m'as privé du mien !

JULES.

Moi !

PAOLI.

Si je fus quinze années le plus infortuné des hommes, c'est à tes compatriotes, c'est à toi surtout que je le dois. Dans ce moment encore où je pourrais espérer quelques jours de honneur, c'est par toi que j'en serai privé. Tu m'as enlevé l'amour de ma fille, et peut-être dois-tu la conduire au tombeau !

JULES.

Juste Ciel !

PAOLI.

Point de rapprochement, point d'union entre nous ! Je veux, je dois te haïr le reste de ma vie !... Cependant je ne puis être ingrat. La parole que je t'adresse, l'air que tu respirez, te prouvent assez que Paoli sait reconnaître un bienfait. Je serai plus encore, et c'est devant Célanie que je vais t'expliquer mes volontés.

JULES

Qu'exiges-tu ?

PAOLI.

Tu vas le savoir. Voici ma fille.

SCÈNE IX.

JULES, PAOLI, CÉLANIE.

CÉLANIE.

Mon père, Piétro m'a dit... Que vois-je ?
Jules en ces lieux !

JULES.

Chère Célanie !

PAOLI.

Les momens sont précieux. Écoutez, et
songez à m'obéir. Au mépris de mes ordres,
de ses sermens, Célanie est devenue l'épouse
du meurtrier de son frère...

JULES.

Je ne suis point un meurtrier; c'est au champ
de l'honneur, c'est en défendant ma vie....

PAOLI.

Cesse de m'interrompre. La mort, dans
un instant peut-être, va nous menacer tous.

CÉLANIE, avec effroi.

O mon Dieu !

PAOLI.

Tu aimes Célanie, dis-tu ? Eh bien ! cet
hymen exécration peut la livrer aux poignards
des assassins !

PAOLI.

JULES.

Je saurai la défendre !

PAOLI.

Toi !... Tes jours sont comptés , et tu dois la précéder dans la tombe !

CÉLANIE.

Les cruels !

PAOLI.

N'attends point de pitié des habitans de cette île ; aigris par l'infortune , leur aveugle fureur ne connaît point de bornes ; et moi-même je tenterais vainement d'arrêter leur vengeance. Cependant il te reste encore un moyen de sauver ma fille.

JULES.

Ah ! parle !

PAOLI.

Éloigne-toi de Corté à l'instant même , et abandonne la Corse aussitôt que tu le pourras.

JULES.

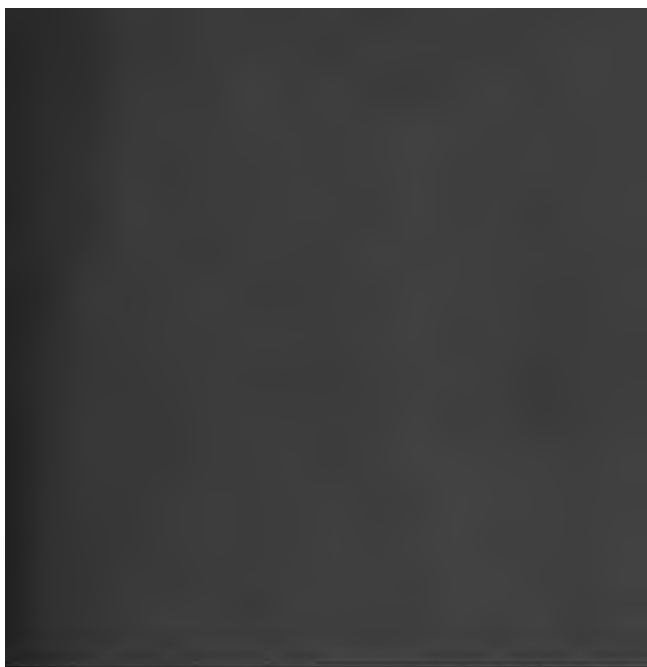
Quitter cette ville, quand tu m'avoues toi-même que les plus grands périls menacent mes frères d'armes !

PAOLI.

Il le faut.

JULES.

Ne l'espérez pas.



le-moi en me préservant du plus épouvantable de tous les malheurs.

CÉLANIE.

Ah ! que ne le puis-je au dépens de ma vie !

PAOLI.

Tu le peux : en as-tu la volonté ?

CÉLANIE.

Oui , mon père.

PAOLI.

Écoute : bientôt je serai forcé de te quitter....

CÉLANIE , avec effroi.

Hélas !

PAOLI , avec force.

Mon pays me réclame , et jamais Paoli ne fut sourd à sa voix. Je vais braver de nouveaux dangers ; et comment songerais-je à les éviter , si j'étais poursuivi par l'image de ma fille expirante!... (*Avec attendrissement.*) Au nom de cet embrassement , peut-être le dernier que tu recevras de ton père ! redoute la présence de mes compatriotes ; reste dans cet asile , sous la garde du fidèle Piétro ; attends près de lui la fin de cette nuit désastreuse , et dès que le jour aura paru , quelle que soit l'issue des événemens qui se préparent , cours aux pieds de nos magistrats , déclare qu'abusée par l'infâme Doria , tu

CÉLANIE.

Je ne puis.

PAOLI.

Faut-il te conjurer de ne pas m'abanbonner à mon désespoir ? Veux-tu qu'un Corse célèbre par quinze années de malheurs et de constance sans exemple , tombe aux pieds de l'amante , de l'épouse d'un Génois ? (*Se mettant à genoux.*) Je vais te satisfaire. Vois mon humiliation , et songe que je me nomme Paoli !

CÉLANIE.

Ah ! mon père ! (*Deux heures sonnent. Piétro et les montagnards rentrent par la droite. Johanna et Tonio sont près de Piétro. Célanie , avec l'expression de la plus vive terreur.*) Grand Dieu !

PAOLI , se levant.

Il faut que je te quitte. M'éloignerai-je sans être rassuré sur ton sort ?

CÉLANIE.

Mon père , n'exigez pas ce sacrifice ; il est au-dessus de mes forces !

PAOLI.

Eh bien ! frémis des maux que tu vas causer ! je cours trouver Doria , l'immoler à ma haine , ou tomber sous ses coups !

CÉLANIE.

Mon père !...

TONIO.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! que ça me fait de
peine !

CÉLANIE, d'une voix faible.

Où suis-je ?

JOHANNA.

Ne craignez rien ; vos amis sont auprès de
vous.

CÉLANIE, avec égarement.

Mes amis !... Et mon père ! et J.... Ah ! gar-
dons-nous de prononcer son nom ! ce serait
le livrer à la mort !

JOHANNA.

Remettez-vous, ma chère Célanie.

CÉLANIE.

Écoute !... D'où partent ces sons lugubres ?
Ils retentissent jusqu'au fond de mon cœur !...
Laissez-moi, laissez-moi ! je dois prévenir cet
horrible combat !... c'est mon époux !... c'est
mon père !... Ah ! que mon sang apaise leur
fureur !

JOHANNA.

Ma chère demoiselle, je vous en conjure !...

CÉLANIE.

Et ces farouches montagnards !

JOHANNA.

Ils sont partis !

TONIO.

Eh ben ! Mam'selle , en ce cas je vous accompagne.

JOHANNA.

Toi ?

TONIO.

C'est plus fort que moi ! la peine que vous me faites l'emporte sur ma peur... Il m'arrivera ce qu'il pourra ; il ne sera pas dit que je n'aurai rien fait pour vous dans un moment comme celui-ci !

CÉLANIE.

Bon Tonio !

TONIO.

Restez ici, dame Johanna; nous vous y trouverons, si nous avons le honneur d'en revenir. Venez, mademoiselle Célanie ! Allons ! la porte est fermée.

CÉLANIE.

Funeste contre-tems !

TONIO.

Ne vous désolez pas. V'là une fenêtre ! Attendez...

(Il la pousse avec force; elle cède, la fenêtre tombe; on entend le bruit des vitraux qui se brisent.)

CÉLANIE.

O mon Dieu ! fais que je puisse les sauver !

(Elle monte sur les décombres, et s'élance par la croisée. Tonio la suit. Johanna rentre dans l'intérieur.)

(Le théâtre change, et représente le péristyle du palais du Gouverneur. On y parvient par une terrasse élevée de quelques marches, qui traverse le théâtre dans toute sa largeur. A droite, l'entrée principale, au-dessus de laquelle est un grand balcon. Des terrasses dépendantes du palais se prolongent à l'infini de ce même côté, et dominent une partie de Corté. Cette ville, bâtie en amphithéâtre sur des rochers, présente un coup d'œil bizarre et pittoresque. Du côté droit, est la ville haute qui s'élève majestueusement au-dessus du palais, tandis que de la grande terrasse on n'aperçoit que les clochers et les toits de la ville basse. Au fond, la chaîne de montagnes qui sépare Corté du reste de la Corse. On parvient à la terrasse par un chemin taillé dans le roc, qui semble communiquer à la ville basse. La décoration est éclairée par la lune. Une sentinelle se promène sur la grande terrasse. Le son de la cloche, qui était fort avant le changement, ne se fait plus entendre que dans un éloignement extrême. Des nuages de fumée s'élèvent de la partie basse, et une teinte rougeâtre colore l'horizon.)

SCÈNE XII.

LUDGI, LE FACTIONNAIRE, ensuite
JULÈS.

LUDGI, sur le balcon, au factionnaire qui lui
montre le côté gauche.

Tu avais raison. Je distingue maintenant la lueur des flammes ; elles semblent s'élever dans la direction du faubourg d'Ajaccio. J'en-

tends le bruit du tocsin. Quelque violent incendie aura sans doute éclaté dans ce quartier; je vais y courir, afin d'en rendre compte à M. le Gouverneur.

(Il se retire.)

LE FACTIONNAIRE, regardant le chemin creux.

Qui vive ?

JULES, de loin.

Gênes.

(Il arrive sur la terrasse à l'instant où Ludgi sort du palais.)

LUDGI.

C'est vous, mon Colonel !

JULES, vivement et avec beaucoup d'agitation.

Capitaine, que tout le monde prenne les armes. Le signal est donné. Les Corses se révoltent, et tout nous présage le plus horrible désastre.

LUDGI.

S'il en est ainsi, mon Colonel, qu'allons-nous devenir, à la suite des excès de cette malheureuse journée? Nos soldats sont restés dans un état d'ivresse qui les rend incapables.

JULES.

Est-il possible ! Allez, Ludgi, courez à la citadelle, amenez-moi des secours. Je vais réunir les gardes du Gouverneur et les exciter

degrés qui conduisent aux bâtimens placés à gauche. Dans ce moment, cette partie du palais s'écroule, et menace d'écraser Jules sous ses débris. Cet événement suspend momentanément la rage des Corses; mais bientôt Sisco et Pétralba viennent se joindre à eux. Leur fureur se ranime; tous les sabres sont levés sur la tête de Jules; il va périr.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SISCO, PÉTERALBA,
CÉLANIE.

CÉLANIE, se précipitant entre Jules et les Corses.

BARBARES! Arrêtez!

JULES.

Célanie! je te revois encore!

SISCO.

Retire-toi, jeune fille; la pitié t'égare. Ne vois-tu pas que c'est un Génois?

CÉLANIE.

Il est mon époux, et je suis la fille infortunée de Paoli!

SISCO.

La fille de Paoli! Et tu es l'épouse d'un Génois, d'un Doria!... Retire-toi; il faut qu'il meure.

TOUS, avec fureur.

Mort aux Gênois !

PIÉTRO.

N'approchez pas ! J'aurai cessé de vivre
avant que vous ayez pu l'atteindre !

SISCO.

Es-tu son épouse ?

CÉLANIE, tenant Jules embrassé.

Oui, oui.

PIÉTRO, la saisissant.

Fuyez, Célanie !

(Il cherche à l'entraîner.)

CÉLANIE, se débattant.

Non ! le même coup nous frappera tous
deux !

PIÉTRO, l'entraînant.

Venez chercher un asile dans les bras de
votre père.

SISCO.

N'espère pas la sauver.

(Forcée de suivre Piétro, Célanie entre dans le
palais. Plusieurs montagnards la suivent. A l'in-
stant, une partie de l'édifice s'écroule par l'effet de
l'incendie. On entend un cri plaintif. Le désordre
continue, et l'on voit Piétro sortir des décombres
tenant dans ses bras Célanie. Les Corses se détour-
nent avec horreur de cet affreux tableau.)

rendue; faites cesser le carnage; mes devoirs
sont remplis, je n'ai plus qu'à mourir !

(Il cache sa figure dans ses mains, et tombe à genoux
près du corps de Célanie. Dans ce moment, une
partie du palais s'écroule par l'effet de l'incendie.
Les terrasses et les toits des maisons se couvrent
de CorSES qui font retentir les airs des cris de VIVE
LA CORSE ! Leur joie contraste avec le morne dés-
espoir dans lequel sont plongés tous les person-
nages qui garnissent le devant de la scène.)

FIN DE PAOLI.

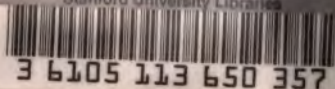
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
VALENTINE, mélodrame en trois actes, par M. Guibert de Pixérécourt.	1
LE JUIF ERRANT, mélodrame en trois actes, par M. Caigniez.	107
PAOLI, mélodrame en trois actes, par M. Frédéric.	227

FIN DE LA TABLE.

Stanford University Libraries



3 6105 113 650 357

HAMMONDA



